CORRESPONDANCE D'UN GÉNÉRAL FRANCAIS AVEC UN GÉNÉRAL...

Francois : de Chasseloup Laubat



CORRESPONDANCE

D'UN GÉNÉRAL FRANÇAIS

AVEC UN GÉNÉRAL AUTRICHIEN,

SUR DIVERS SUJETS.

CORRESPONDANCE

D'UN GÉNÉRAL FRANÇAIS

AVEC UN GÉNÉRAL AUTRICHIEN

SUR DIVERS SUJETS.

PAR LE GÉNÉRAL CH.



PARIS.

AN XI. — 1803.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Il a paru, de cette Correspondance, une première Edition anonyme, et faite sans doute sans l'aveu du général Ch., pendant qu'il était à une grande distance du lieu où elle s'imprimait. Elle était incomplète, et l'on pourrait même dire très-défigurée. Celle-ci, tout en laissant plusieurs choses à désirer, sera cependant moins imparfaite, et n'aura point été entreprise sans le consentement de l'auteur, qui, en me donnant plusieurs Lettres non connues, m'a permis de mettre les lettres initiales de son nom à cette édition, après en avoir ôté ce qu'il n'approuvait pas.

Quoique les sujets traités dans cet ouvrage

soient extrêmement variés, je dois avertir que cette Correspondance ne conviendra pas à tout le monde, et particulièrement à ceux qui veulent des romans; ils n'y trouveront que peu de lettres de ce genre. Les militaires penseront peut-être que l'on parle de trop d'objets, sans approfondir assez ceux qui les concernent; et les personnes étrangères à l'art de la guerre, trouveront sans doute que l'on s'est livré à des discussions très-longues sur quelques-unes des parties de cet art: d'autres enfin reprocheront à l'Auteur d'avoir, parmi des sujets sérieux, placé des lettres assez futiles. Je sens tous ces défauts; mais comment les corriger, à moins de dénaturer la Correspondance de deux généraux connus, qui assurément n'ont pas voulu faire un roman? J'ai donc dû sacrifier à la vérité la perfection de l'édition que l'on me permet de faire.

Ceux qui veulent connaître les noms des personnes dont ils voient souvent les lettres

initiales, *sauront que le général* D..... *s'appelle* Dorimont (Français);

Son Aide de Camp, Linval;

Le Général Z......, Zarigen (Autrichien);

Son Adjudant, Kerleben.

CORRESPONDANCE
DE
DEUX GÉNÉRAUX.

(*N°. 1er.*) *Lettre du général Z.....*

GRACES à vos soins, monsieur, graces à vos généreuses attentions, j'ai fait le voyage de votre armée jusqu'à Paris (je ne dis pas sans peine, mais je l'ai fait même avec plaisir). Si tous les français vous ressemblaient, votre nation serait plus dangereuse pour notre Prince qu'elle ne l'est déjà ; et il serait bien impolitique à lui de laisser en contact ses sujets avec des hommes aussi terribles dans les combats que doux et compatissans après la victoire. Je n'oublierai jamais l'accueil favorable que m'a fait votre héros : depuis un an qu'il est à la tête de vos armées, on s'était plu à nous le dépeindre sous des couleurs si extraordinaires, que toutes mes idées furent bouleversées en le voyant ; je ne pus lui dissimuler mon trouble, sa bonté dissipa mes appréhensions, et quoiqu'il refusât de me renvoyer sur parole, il

accompagna son refus de motifs si justes que je ne pus rien objecter. Il daigna me faire asseoir à sa table près de lui, et je jugeai par les questions qu'il me fit, de la rapidité et de la profondeur de ses pensées; toutes les idées intermédiaires étaient sautées, il me semblait qu'il promenait sans cesse mon imagination vers toutes les limites de la politique, de la morale et des combinaisons militaires; il parut déplorer l'aveuglement de notre Souverain, dont toute la cour est vendue à l'Angleterre. Je fixai alors sa physionomie, ses yeux me parurent avoir le mouvement du génie, et sa bouche peindre la bienfaisance.

S'il n'a pas voulu me renvoyer sur parole dans ma patrie, il m'a promis que je serais libre dans la sienne, s'en fiant à mes promesses sur la conduite que j'y tiendrai; le gouvernement a secondé ses intentions, et me voilà avec mon jeune K......, au milieu de Paris, ayant pour unique occupation de mieux connaître cette immense capitale que je n'avais fait à mon premier voyage, avant votre Révolution.

Si votre héros me reçut avec affabilité, vous m'accueillîtes avec cordialité, et vous fûtes au devant de tout ce qui pouvait m'être nécessaire dans les circonstances difficiles où je me trouvais; ces procédés méritaient ma confiance, mais vous la gagnâtes entièrement dans les en-

tretiens que nous eûmes pendant mon séjour à Véronne : si vous y consentez, nous les continuerons ; ils avaient assez de charmes pour moi, ils présentaient trop d'objets intéressans à mon imagination pour ne pas le désirer vivement. Je vous écrirai sur tout ce qui me frappera, avec cette franchise que vous me connaissez ; je forcerai votre pensée à se diriger sur des objets que vous êtes trop accoutumé à voir pour en être frappé, et qui cependant devraient être pesés au poids de la raison : vous réprimerez mes élans, redresserez mes jugemens, comme vous faisiez dans nos conversations, et nous y gagnerons tous les deux.

...... Prairial an 5.

(N°. 2.) Lettre du général Z.....

Je ne puis croire, monsieur, que votre nation éclairée, délicate, aimant les beaux-arts, laisse long-tems les plus beaux chef-d'œuvres de l'Univers entassés dans un même lieu, comme pourrait le faire un marchand, ou au plus un amateur, à qui le local manquerait.

Votre grand-magasin, qu'on appelle Galerie du Louvre, réunit tous les défauts que l'on peut imaginer : on y a placé sous de mauvais jours tant d'objets de la plus grande beauté,

qu'au lieu d'exercer l'attention ils la fatiguent; au lieu d'exciter la réflexion ils accablent de sensations; la mémoire ne s'exerce jamais quand les objets sont continuellement sous les yeux. Pour moi, dont la pente naturelle est de perfectionner tout ce que je vois, même quand on ne m'en prie pas, et qui ne puis pas entrer dans une maison ou dans un jardin sans en réformer idéalement la distribution ou la décoration, voilà les corrections que je proposerais pour cette partie intéressante.

Je placerais les chef-d'œuvres de chaque école de Peinture dans un édifice public séparé ou dans des galeries faites exprès, tenant aux principaux édifices de Paris : ainsi je mettrais l'école Flamande au Luxembourg ; l'école Romaine à la Madelaine ; l'école Française à la belle galerie du Louvre, qu'on ne peut trop s'empresser d'achever, etc., etc. Comme la plupart de ces édifices ne sont point achevés, on sera le maître de tirer les jours comme on voudra, et alors on ne perdra pas la moitié des beautés des tableaux : la nécessité de changer de lieu pour voir les différentes écoles, préviendra la lassitude et la satiété; chaque quartier de Paris aura ses monumens et ses beautés; les accidens seront moins à redouter. D'ailleurs, pourquoi n'établirait-on pas des musées secondaires dans les principales villes de France, où

l'on s'empresserait de réunir les copies des meilleurs morceaux des plus célèbres peintres? On aurait bientôt d'excellentes copies, si, pour être admis à ces académies secondaires, il fallait outre un tableau de réception, présenter une copie, jugée bien faite, d'un grand maître. Ne pourrait-on pas affecter particulièrement les divers genres aux différentes écoles, sans cependant donner d'exclusion aux autres chef-d'œuvres et mettre, par exemple, à celle de Bruxelles les copies des chef-d'œuvres de l'école Flamande; à celle de Lyon, celle de l'école Romaine; à celle de Bordeaux, l'école Vénitienne? etc.

Versailles conserverait toujours son musée, qui, pour être secondaire, n'en renferme pas moins de grandes beautés; d'ailleurs, cette commune sera consacrée de plus en plus à l'instruction, aux arts mécaniques, et il est juste qu'on y trouve de grandes ressources.

...... Messidor an 5.

(*N°. 3.*) *Lettre du général Z.....*

BEAUCOUP de gens s'extasient sur votre jardin des Plantes, monsieur, et sur votre cabinet d'Histoire naturelle; je ne suis pas du tout de cet avis : jamais on ne vit un établissement plus riche, plus complet, être aussi

décousu et présenter autant l'image du chaos; tout semble y avoir été fait de pièces et de morceaux et à des époques si différentes, que quelques parties ressemblent à des ruines, quand d'autres ont toute la fraîcheur de la nouveauté ; il n'y a qu'un remède à tant de bizarrerie ; c'est, puisqu'il est maintenant presqu'impossible d'obtenir cette uniformité qui donne quelquefois de la facilité pour saisir l'ensemble d'un grand établissement, de briser le peu qui s'y trouve, et de faire du tout un vaste jardin anglais, où l'on n'oublierait pas de faire couler des eaux qu'on alimenterait facilement de la grande rivière qui est à côté : dans une partie on trouverait le nord et toutes ses productions; dans une autre, on aurait la chaleur du midi et ce qu'elle peut produire; après avoir parcouru des allées irrégulières, là, on verrait au milieu d'un bosquet le sanctuaire de la chimie et de l'anatomie; ici, on aurait, mais d'une manière amenée, et dans les différentes parties d'un labyrinthe, non les prisons régulières de différens animaux, mais des demeures telles que chaque espèce pourrait s'en créer, en sorte qu'en voyant l'individu, tout, autour de lui, retracerait ses mœurs, ses habitudes et ses passions; plus loin, et au fond, serait le temple entier de la Nature, où tous les règnes seraient réunis, où l'on aurait ras-

semblé tout ce qu'elle offre de plus précieux ou de plus remarquable.

Vous croirez peut-être que je voudrais dépenser des millions pour donner cette forme à votre monument? pas du tout; il ne faut que fermer une porte, celle de la rue de..... que briser la régularité de quelques parties par des plantations peu coûteuses; faire en sorte qu'elles masquent différens édifices, ou du moins ne les présentent qu'en points de vue déterminés et recherchés, et ne conserver que la porte d'entrée sur le quai, en face de laquelle un jour, à la paix, on fera un nouveau pont. Vous voyez par-la que je n'aurais pas à détruire une chambre; mais à force d'établir de l'irrégularité, j'empêcherais qu'on apperçût le défaut de plan qui existe : la seule ménagerie pourrait coûter quelque chose; mais n'a-t-on pas tout à y créer?

Vous trouverez, monsieur, que je dis bien librement ma façon de penser sur tout ce que je vois; mais si je propose quelques corrections, quelques modifications, c'est qu'il vous manque peu de choses pour avoir des établissemens supérieurs à ceux des autres nations, et que quand on est si près de la perfection, il serait impardonnable de s'arrêter.

...... Thermidor an 5.

(*N°.* 4.) *Lettre du général Z.....*

J'ai dîné hier, monsieur, chez le général B.... pour lequel vous m'aviez donné une lettre, et qui m'a accueilli avec toute l'aménité d'un français aimable : ma soirée aurait été extrêmement agréable, si je n'y avais pas rencontré trois officiers qui ont donné une direction trop particulière à la conversation; peut-être ne sera-t-il pas sans intérêt pour vous de connaître, et les disputeurs, et les objets de leur dispute : en voici la substance, car je ne me chargerai pas de vous rendre tout ce qu'il ont dit.

Celui qui d'abord parlait le plus haut, était un jeune officier d'artillerie, qui, enivré de son arme, et de ce qu'elle avait été le berceau du vainqueur de l'Italie, voulait que tout fut dans sa dépendance; en effet, disait-il, que peuvent faire les autres sans nous, puisque nous leur fournissons tous les objets dont ils font usage, et qu'ils ne peuvent avoir de munitions que par nos mains ? N'est-ce pas comme si nous leur donnions la permission de se battre? D'ailleurs, un général pourrait-il passer une rivière, si nous ne faisions arriver à tems les équipages de ponts, dont nous disposons comme des bouches à feu ? Convenez, dit-il, que c'est

une

une arme bien prépondérante, et aux attributions de laquelle le héros qu'elle a produit trouvera par son crédit près des gouvernans le moyen d'ajouter encore. Un officier d'infanterie, qui ne me paraît pas très-endurant, lui dit : Si chaque arme devait ainsi s'enorgueillir des grands hommes qu'elle a fournis, vous conviendrez que la nôtre en a fourni un plus grand nombre, et que sans aller chercher au-delà de la Révolution, on pourrait citer Kleber et Desaix, etc. qui seraient sûrement d'un grand poids. Vous paraissez vouloir tirer quelques avantages de ce que vous nous distribuez des cartouches, dont quelquefois vous nous laissez manquer ; je ne vois dans ces fonctions que celle d'un garde-magasin ; et dans celle de nous fournir des armes, ainsi qu'à la cavalerie, je ne puis reconnaître que celle d'un manufacturier. Cherchez, si vous m'en croyez (ajouta-t-il d'un ton fort sec), votre gloire à bien servir vos canons dans les batailles et dans les sièges.

Un officier du génie, avec un ton plus doux, lui dit que l'accumulation des fonctions n'annonçait qu'un abus de pouvoirs ou des préjugés sans raison, et que c'était par ce seul motif que l'artillerie avait encore conservé les équipages de ponts, quoique toutes les convenances fussent de les confier au corps du génie, essen-

tiellement chargé de tout ce qui est industrie à l'armée, et dont le service irait mieux s'il avait plus de matériel, tandis que l'artillerie en a au point d'en être surchargée. Comment, reprit l'officier d'artillerie, vous voudriez nous ôter l'équipage de ponts ? Pensez qu'un jour nous serons peut-être assez puissans pour vous ôter à la guerre même la direction des sièges. — Contre la puissance, on ne peut rien, et tant pis pour ceux qui feraient un tel usage de leur pouvoir ; au reste, vous conviendrez qu'il faudra attendre, pour achever une innovation si extraordinaire, que votre corps ait acquis dans cette partie toute l'instruction nécessaire : un siége a l'air de n'être rien, quand les attaques en sont tracées, tout le monde dit, j'en aurais fait autant ; mais il demande un tact qui est le résultat de beaucoup d'études, et d'une expérience que l'on n'acquiert qu'en s'occupant continuellement des places. Connaître les procédés des attaques est donc peu de chose ; c'est de savoir lire dans les sites variés des fortifications, qu'est l'art. Le corps du génie n'a point à la vérité fourni un homme qui ait fait d'aussi grandes choses que celui dont vous êtes vain, avec raison, mais peut-être est-ce la faute des circonstances, et sur-tout de la mort, qui a moissonné dans la force de l'âge plusieurs excellens officiers, et notamment le général

Meunier, si connu par les connaissances profondes qui lui avaient mérité plus d'une palme académique, par sa bravoure, peut-être trop grande, et plus encore par son caractère et la force de ses déterminations.

Que nous rappelez-vous, dit l'officier d'artillerie, des gens morts avant de s'être fait un grand nom? La Révolution n'en a-t-elle pas fait briller un grand nombre, qui ont disparu quelques tems après et que l'on ne compte plus.

Vous avez raison, reprit l'officier du génie, on ne compte que les heureux, on ne parle que de ceux qui ont achevé l'édifice et on oublie ceux qui ont posé les premières bases; il n'en est pas moins vrai que le général Meunier alliait aux lumières d'un vrai savant, le caractère d'un grand homme; il avait l'ame élevée, faite pour les plus sublimes choses, et quoiqu'il eut beaucoup travaillé sur l'artillerie, il ne l'a fait qu'avec des vues d'émulation, sans préjugés et sans partialité, ce que l'on ne pourrait dire de tous ceux qui se sont distingués dans votre arme.

J'interrompis l'officier de génie; et le général B....., fatigué de cette discussion trop prolongée, donna le change par des choses agréables quoiqu'un peu ironiques sur chacun des discoureurs.

Je vois, monsieur, que chez vous, plus que par-tout ailleurs, l'esprit que l'on appelle de

corps vit encore, et que votre Révolution, qui a effacé tant de choses, n'a pas détruit des préjugés qui viennent de l'amour de soi et d'une vanité qui exagère tout. Je suis bien aise que vous et moi ne tenions particulièrement à aucune arme ; nos idées, moins influencées par des intérêts de corps, en seront plus justes.

..... Thermidor an 5.

(No. 5.) Lettre du général D.....

Vous me témoignez, monsieur, votre étonnement de n'avoir pas trouvé dans notre armée et dans nos places les officiers du génie français jouissant de la considération qu'ils ont parmi nos ennemis et chez les peuples où nos armées ont passé (1); vous me demandez si c'est l'effet de notre Révolution qui aurait rendu moins difficile qu'on ne l'était autrefois dans le choix des sujets, vous avez l'honnêteté de ne pas le croire, d'après les officiers de ce corps avec lesquels vous avez été en relation, et la conduite sage et probe que vous dites qu'ils ont tenue dans votre patrie.

---

(1) Pour éviter les répétitions, on a supprimé quelques lettres d'un faible intérêt, particulièrement quand la partie utile était rappelée dans la réponse ou dans les lettres suivantes.

Beaucoup de causes ont contribué aux résultats qui vous ont frappé ; quoique le corps du génie soit celui des trois corps dont l'entrée ne fut ouverte que par des examens, et qu'il ait été le moins appauvri numériquement par la Révolution, il n'en est pas moins certain qu'il y a eu un très-grand partage dans les opinions, et que cette diversité a déterminé quelques gouvernans à éloigner beaucoup d'anciens officiers qui en eussent guidés de plus jeunes dans leurs opérations ; de-là il est résulté qu'aux armées on n'a vu que des officiers de grades inférieurs, souvent même des officiers que des membres du Corps Législatifs venaient de créer ingénieurs, et qui étaient aussi étrangers à l'ancien corps par leurs principes que par leurs connaissances. D'ailleurs, les regards, la considération s'attachent sur le nombre, l'ensemble et le commandement, et les officiers du génie sont par-tout isolés, par-tout secondaires, excepté dans les siéges et dans les places : le genre de guerre que l'on a fait, où l'on prodiguait les hommes, permettait rarement les travaux lents de ce corps, et souvent encore nos généraux n'étaient pas assez instruits pour en appercevoir l'utilité ; ce qui le prouve, c'est que ce sont les généraux qui ont eu le plus de réputation qui en ont tiré le plus d'avantages. Par toutes ces causes et par une petite jalousie

des officiers des états-majors, qui ont cherché à les éloigner autant qu'ils ont pu, on s'est accoutumé peu-à-peu à regarder dans les armées les officiers du génie comme d'une utilité précaire; ils ont même perdu dans les place une partie de la considération et de l'autorité qui tiennent à leurs fonctions, parce que les places ont presque toujours été mal commandées.

La diminution de considération des individus a passé à l'art, et l'on trouve en France un grand nombre de militaires qui mettent encore en problême l'utilité des places fortes; ils se fondent sur ce que les places de la Flandre ne vous ont point arrêté, et qu'en se battant par divisions, souvent détachées sur un grand front, on tourne son ennemi, on l'oblige à s'éloigner des places qui, étant toujours mal approvisionnées et investies par les seuls mouvemens de l'armée, tombent, et livrent autant de prisonniers qu'il eût fallu de troupes pour les resserrer.

La France est le seul pays où ce raisonnement ne devrait point être en crédit, et peut-être le seul où il se fasse. Pour ne pas sortir des exemples que fournit la Révolution, on ne devrait jamais oublier que le tems que les places de Condé, de Valenciennes et du Quesnoi, ont résisté, a donné à la France, dont les armées étaient désorganisées, celui d'en recréer de

nouvelles et de reprendre l'offensive : si ces places n'avaient pas ôté à l'ennemi tant de bouches à feu et tant de munitions de toute espèce, il aurait été en état de pénétrer en France. Pour s'en convaincre, que l'on consulte l'énorme état des objets consommés devant Valenciennes, et l'on verra que ce siége est plus cher pour l'ennemi que cinquante batailles. On devrait voir encore que sans la résistance de Mayence, Landau et l'Alsace seraient tombées au pouvoir de l'ennemi, qui y a perdu quatre mois et usé tous ses moyens.

.... **Fructidor an 5.**

(*N°.* 6.) *Lettre du général D.....*

VOTRE courroux, monsieur, contre les blasphêmateurs des services rendus à la France par nos places, m'a beaucoup amusé. Vous croyez que la France, dévorée par la guerre de la Vendée, divisée en 1793 par les opinions les plus exagérées, eût été partagée à cette époque comme la Pologne, sans ses triples rangs de places, et qu'il n'existerait plus de vestiges de la République française : c'est aller fort loin, sans doute ; cependant il faut convenir que si la Pologne avait eu des frontières bien organisées en places fortes, qui eussent été, non

pas imprenables (car il n'y en a pas), mais fortifiées de manière à donner le tems d'assembler des forces mobiles; il est à croire qu'ayant peu de divisions intestines, seize millions d'habitans, les places auraient assez résisté pour donner à la discorde le tems de dissoudre la coalition formée contre les Polonais, ainsi qu'il arrive après quelques campagnes; et selon toute apparence la Pologne compterait encore parmi les états de l'Europe.

On pourrait apporter comme une preuve de fait la difficulté que l'ennemi a trouvé à faire quinze lieues dans nôtre pays, par une frontière plutôt fortifiée que forte, comme on l'a dit, tandis que nous avons pénétré à différentes époques à plus de cent lieues dans le sien; on ne peut attribuer cette différence qu'à la défense des frontières; les nôtres ont des forteresses plus ou moins bien entendues, celles de nos voisins en sont pour la plupart dépourvues.

Depuis la découverte de la poudre, qui atténue beaucoup l'avantage que donnait aux peuples du nord une plus grande force et les habitudes d'une vie plus dure, il dépend des gouvernemens actuels, sinon d'avoir une paix constante, au moins d'éviter ces grands changemens qui étaient le résultat de deux batailles gagnées dans un pays ouvert; ils y parviendront en perfectionnant l'art de la guerre et en établis-

sant sur leurs frontières, non pas une multitude de places fortes, mais quelques-unes seulement, indiquées par les localités et mises en rapport avec les débouchés naturels (1). Que l'on réfléchisse aux avantages que les anglais ont sur mer, ils ne les doivent certainement pas à une prépondérance de bravoure sur les français; elle vient de la perfection qu'ils ont mise dans l'art de la marine et dans tous ceux qui ont avec cet art quelque rapport; et à part la vélocité de notre incomparable infanterie, nous devons une partie de nos succès à ce que nos soldats sont formés dans deux mois, tandis qu'il en faut dix à ceux des autres nations. L'établissement des gardes nationales nous a donné encore l'avantage de trouver des hommes fortement ébauchés dans les mouvemens militaires, et on ne saurait trop conserver un tel établissement. S'il est une forme de gouvernement qui doive donner une attention particulière à l'art militaire et sur-tout à l'art de créer à la patrie des boulevarts qui donnent plus de sécurité et permettent de détourner de

(1) L'opinion de l'homme le plus étonnant de ce siècle vient à l'appui de ce que j'avance. En parlant de l'Art de l'Ingénieur militaire, il dit : « Cet Art » qui fait les destinées des Etats, et peut avoir tant » d'influence sur les succès d'une campagne ». (Voyez la relation des Campagnes d'Egypte). *Note de l'Editeur.*

leurs foyers moins de citoyens, c'est sans doute la forme républicaine. Le besoin de rendre à l'agriculture et aux arts beaucoup de citoyens, la nécessité de réparer les plaies que la Révolution a faites à la population, tout, à la paix cimentée, déterminera à diminuer le nombre des troupes; on le pourra sans danger, quand on aura la jeunesse de France formée en gardes nationales et les nouvelles frontières bien fortifiées, parce qu'elles donneront le tems de faire un appel à cette jeunesse, la plus bouillante et la plus guerrière qui existe, en supposant qu'aucun indice n'annonce longtems d'avance les mouvemens d'un agresseur.

Les vénitiens qui, dans leurs beaux jours, ont donné des modèles de tout, sont, avec les français et les piémontais, les peuples qui, proportionnellement à leurs moyens, ont eu le plus de places fortes, et sont aussi ceux qui ont résisté aux ligues les plus considérables, sans être détruits; si les vénitiens l'ont été ensuite, c'est qu'en se corrompant ils ont négligé l'art militaire et ont été cent cinquante ans sans toucher à leurs places.

S'il est vrai qu'un état ait tant d'intérêt à avoir des militaires capables de lui créer des boulevarts qui ne lui donnent pas une fausse sécurité (car il est arrivé que des gouvernemens comptant plus sur le nombre de leurs

places que sur leurs forces, n'ont été détrompés qu'en voyant tomber en peu de tems les places qui faisaient leur confiance) s'il est vrai, dis-je, qu'il est important à un général de ne pas se voir arrêté devant une bicoque mal attaquée, qui lui enlève les fruits d'une campagne, en donnant à l'ennemi le tems de rassembler des forces, il faut convenir qu'il n'est point de corps dont l'instruction lui importe plus que celle d'un corps d'Ingénieurs militaires.

...... Vendémiaire an 6.

(*N°. 7.*) *Lettre du général Z.....*

Je me promenais il y a peu de jours dans les Tuileries, à une heure où il y a peu de monde; je vis un homme qui s'isolait encore du reste des autres, et qui portait sur son visage l'empreinte des troubles de son ame : quand les hommes sont livrés à eux-mêmes, quand ils ne sont pas en scène dans le monde, cette empreinte des traits n'est jamais trompeuse; il me prit envie d'acoster cet homme, qui d'ailleurs, quoiqu'âgé, annonçait avoir une éducation soignée. Après le premier salut, je sus bientôt qu'il était membre de l'ancienne Académie des Sciences et du nouvel Institut National. Je fus fort aise de cette rencontre,

car je desirais savoir à quoi m'en tenir sur cette nouvelle société de savans ; aussi l'accablai-je pendant quelque tems de questions ; après avoir briévement répondu à mes premières demandes, voici à-peu-près comment finit notre entretien : les hommes à demi-talens, les hommes que l'Académie des Sciences avait repoussés, dit-il, conduits par le mouvement révolutionnaire, sont devenus influens, gouvernans, la vengeance et la jalousie leur ont fait détruire toutes les compagnies célèbres ; il a fallu les ravaler pour qu'ils se trouvassent à leur hauteur ; de tant de débris fameux, on a voulu composer un seul édifice, mais comme beaucoup de matériaux avaient été mutilés, il a fallu les remplacer par de nouveaux très-disparates, ce que l'on fait ressemble à l'habit d'arlequin, et vous me voyez très-humilié, très-mécontent, d'être obligé de former une des pièces de ce burlesque assemblage. — Vous avez raison, monsieur, et à beaucoup d'égards votre humeur est fondée ; car en voyant la liste de la première composition de votre Institut, on croirait que les hommes de mérite étaient bien rares en France, pour n'avoir trouvé que ceux-là ; mais la justice exige que l'on se rappelle qu'à sa création il y avait en France au moins deux partis, et que le dominant a dû nécessairement exclure les savans de l'autre ;

d'ailleurs, si le premier jet des assemblées nombreuses est rarement bien composé, cependant elles vont toujours en s'épurant, quand elles se renouvellent par des élections. — Des élections, Monsieur ? on ne peut voir rien de plus dérisoire : sur qui tombent la plupart des choix? sur les hommes nouvellement en crédit, sur ceux en places ; dès qu'ils en sont revêtus, ils deviennent grands métaphysiciens, grands mécaniciens, sans avoir jamais lu ni Locke, ni la Grange ; d'ailleurs quel pot-pourri n'a-t-on pas fait d'un corps respectable ? Il faut que moi, occupé des équations de tous les degrés ; moi, soumettant les mouvemens de la lune à mes calculs, je perde mon tems à écouter les petits vers et les jeux de mots de monsieur Cassandre. — Mais, monsieur, chaque classe n'a-t-elle pas ses séances particulières, et faut-il donc que les bons esprits d'un même pays n'aient jamais de point de contact ? Il me semble que vous êtes plus frappé des petits inconvéniens momentanés qui vous choquent, que des grands résultats qui peuvent en naître. — De grands résultats ! ô, monsieur ! lorsqu'il n'y a plus de gloire à acquérir, il n'y a plus d'efforts à attendre..... et là-dessus, il s'éloigna de moi, très-mécontent de mes froides réponses.

...... Vendémiaire an 6.

(*N°. 8.*) *Lettre du général D.....*

Je suis très-aise, monsieur, que vous partagiez mon opinion sur l'intérêt que l'on doit donner à former de bons ingénieurs militaires, dont les fautes, quand ils en font, ont pour les places de guerre des suites si funestes jusque dans les siècles à venir; car on a beau retoucher à de mauvaises places, avec bien des dépenses, on n'en fait pas encore de bonnes. Si ceux qui ont bâti Mantoue, par exemple, avaient eu du talent, on n'aurait pas dépensé le dixième des sommes qui s'y trouvent enfouies, et l'on aurait une place saine, commode et presque imprenable, tandis qu'elles n'est rien de tout cela.

Vous me demandez pourquoi on maintient en France une si grande séparation entre des états-majors et le corps du génie, tandis que chez vous, entraîné sans doute par la nature des choses et malgré les préjugés nobiliaires qui veulent différentes classes dans le même ordre, vous les avez en partie réunis et leur avez donné la direction des équipages de ponts, ce qui vous a procuré, quoique la réunion soit incomplète, l'état-major le plus instruit de l'Europe.

On a bien fait quelques pas vers ce but en France, on a assimilé en partie les uniformes; dans les divisions de l'armée, le service est devenu presque commun, mais souvent aussi il en résulte des jalousies et des désagrémens pour les officiers du génie, qui d'ailleurs ne disposent pas des équipages de ponts, parce qu'il y a cent cinquante ans que l'artillerie les a, et que dans le militaire nous avons un grand respect pour ce qu'on a fait. Cependant je pourrai vous faire voir, dans les siéges, la nécessité, et par-tout ailleurs un grand avantage de fondre le corps du génie dans celui de l'état-major de l'armée; alors on ne verrait plus le pouvoir d'un côté et l'art de l'autre; la rivalité de l'artillerie et du génie, si souvent nuisible, et dans les places, et dans les siéges, n'aurait plus lieu désormais; quand l'état-major dirigerait un siége comme il conduit une colonne à une position déterminée, toutes les armes seraient placées dans les rapports convenus par ceux qui voient l'ensemble; alors, l'artillerie ne voudrait pas plus diriger les siéges parce qu'elle achève ses batteries, que l'infanterie n'en a la prétention, quoique ce soit elle qui fasse toutes les tranchées et les banquettes. Que d'avantages on tirerait dans l'attaque et la défense des places et même dans les camps, si les troupes accoutumées à être guidées par les

états-majors, ne cessaient point de l'être dans ces opérations importantes !

Tant que les officiers de l'état-major seront tirés sans examen des différentes armes, et verront un corps consacré à l'attaque et à la défense des places, on peut croire qu'ils ne prendront pas les connaissances qu'il faut pour remplir ces importantes fonctions, ils seront toujours obligés de se démettre en quelque sorte du commandement dans ces occasions essentielles, et alors il n'existe plus personne pour mettre l'harmonie dans les différens services. D'ailleurs peut-on disconvenir de la similitude qui existe entre les connaissances des officiers du génie et celle de l'état-major? Pour fortifier un camp, ne faut-il pas faire les mêmes reconnaissances et avoir les mêmes idées sur le campement que ceux qui doivent l'asseoir? Pour reconnaître les directions que peuvent prendre les colonnes, ne faut-il pas avoir présent à l'idée ce qui compose ces colonnes, le terrain à parcourir, celui de l'attaque ou de la défense, etc. Je m'arrête; car j'allais dire des choses que vous savez mieux que moi.

(N°. 9.)

...... Brumaire an 6.

(*N°. 9.*) *Lettre du général D.....*

Vous trouverez étrange, monsieur, qu'après avoir dit qu'il était de la plus grande importance pour un gouvernement d'avoir un corps d'ingénieurs instruits, je l'oublie de suite, et que je veuille les supprimer, en les fondant dans les états-majors. Vous croyez que je vais aussi beaucoup trop loin, et qu'il serait injuste de fermer aux officiers du génie l'entrée de l'état-major; il serait peut-être nuisible de détruire une corporation célèbre où règne un bon esprit, et où circulent des matériaux précieux, qu'il est important de ne pas disperser.

Je vois qu'il est tems que je justifie mon opinion par des motifs, et que je la rende plus sensible par des détails.

Dans une monarchie, le militaire n'est composé généralement que de deux classes, à très-peu d'exceptions près, l'une de nobles, l'autre de roturiers : la première fournit presque tous les officiers et la seconde les soldats et sous-officiers : on ne peut donc obtenir un certain degré d'instruction que de la première classe, et c'est d'elle que l'on tire les officiers de l'état-major, de l'artillerie et du génie. Mais en France où tous les individus, s'ils ont les mêmes

talens, ont les mêmes droits, tous les emplois de l'armée ne peuvent être donnés qu'à des services rendus ou à des talens éprouvés; or, si l'on ne veut pas voir les états-majors se composer perpétuellement par la faveur des généraux ou des parens ou des amis de ceux qui s'y sont trouvés appelés par les hasards de la Révolution, il faut prendre un mode d'admission basé sur une instruction particulière; car en tems de paix on n'a pas même le prétexte des services rendus. Il faut donc en venir à avoir des examens, des écoles, premier degré de similitude avec les officiers du génie; qu'apprendra-t-on dans ces écoles, en supposant que pour y entrer on exige le dessin et les mathématiques ? ce sera tout ce qui tient à la topographie, à l'art de lever ; il faudra prendre une idée du service de toutes les armes et de la fortification; que de similitude encore avec l'instruction que l'on donne aux officiers du génie ! Vous direz peut-être que si l'on occupe les officiers chargés de l'établissement et des constructions des places, des détails des troupes, ils deviendront moins propres à ces travaux; mais outre que dans un corps considérable il se trouve des esprits de toutes les trempes et des caractères de tous les genres, on doit distinguer dans l'ordre militaire celui qui forme les projets de celui qui les exécute,

ainsi qu'on le fait dans l'ordre civil, en séparant la profession d'architecte de celle de l'entrepreneur des bâtimens. On peut donc avoir des conservateurs de fortifications et de bâtimens militaires, à qui on donnera des connaissances théoriques et pratiques de l'art de bâtir, et qui, toujours résidans, toujours travaillans, connaîtront parfaitement les localités, et prendront une grande expérience dans les détails de construction ; ces artistes parviendront, sous l'inspection des officiers de l'état-major général, à faire exécuter les travaux avec plus d'économie que des militaires ambulans, dont les gouvernemens paient fort cher les expériences et l'instruction, et dont l'acquit dans ce genre devient à-peu-près inutile dès qu'ils sont parvenus à de certains grades. Mon opinion coincide encore en cela avec celle de l'homme que j'ai déjà cité, qui reproche au génie et à l'artillerie d'être trop peu militaires dans leurs travaux, et d'en perdre l'esprit dans des détails d'ouvriers.

De ce que je propose, il résulterait 1°. que les places seraient beaucoup mieux défendues, parce que les officiers de l'état-major ayant des connaissances de fortification, feraient concourir comme ils le doivent toutes les armes à leur défense, et sans le moindre partage d'opinion ; 2°. qu'elles seraient mieux attaquées,

avec plus d'ensemble et avec tous les moyens que peut fournir l'armée, parce que ceux qui dirigeraient les attaques seraient ceux mêmes qui commandent ordinairement les troupes; 3°. les camps seraient mieux choisis, les marches mieux reconnues, parce qu'on ne peut nier qu'à expérience égale, ceux qui ont des connaissances de fortifications et qui ont été rompus aux travaux de topographie, n'aient de grands avantages sur le premier officier d'une arme quelconque, qui, par faveur, est devenu adjoint à l'état-major, et en très-peu de tems adjudant-général; 4°. on fermerait de suite l'entrée de l'état-major aux intrigues et à la faveur qui, en y portant des jeunes gens, souvent sans talens et presque toujours sans services rendus, mécontentent toutes les armes.

...... Frimaire an 6.

(*N°.* 10.) *Lettre du général D.....*

Vous observez, monsieur, que beaucoup de nations ont réuni ou voulu réunir leur corps du génie à l'artillerie, mais jamais complètement aux états-majors, et vous me demandez si cette réunion ne me paraît pas plus naturelle : je vous avouerai franchement que j'ai eu cette opinion long-tems, mais depuis notre Révolution, depuis qu'elle m'a offert dans la

guerre qui l'a épurée et illustrée, cent exemples de la réunion du génie et des états-majors, forcée par la nature des choses, je suis revenu de celle du génie avec l'artillerie. La réunion du génie avec les états-majors est commencée, elle ne le sera jamais avec l'artillerie sans secousses dangereuses et sans perte de tems pour apprendre les détails d'une arme dont il n'importe de connaître que les rapports.

Notre Révolution a détruit beaucoup de préjugés, mais pas assez dans les corps militaires, parce qu'il a fallu marcher à l'ennemi comme on était; c'était le moment de l'action : dans le loisir de la paix, tout va être pesé, et l'on rira d'avoir trouvé quelques rapports entre le service de l'artillerie et celui des équipages de ponts; on fera comme vous avez fait, on les donnera à l'état-major, parce que l'artillerie mettant naturellement plus d'intérêt à bien atteler ses caissons et ses voitures que les équipages de ponts, il s'ensuit que ceux-ci doivent être toujours mal entre ses mains et arriver trop tard, tandis que l'état-major, toujours plus dans le secret des marches et des mouvemens de l'armée que l'artillerie, sentira qu'il est quelquefois plus important d'avoir des ponts que vingt canons; d'ailleurs l'artillerie a trop de matériel, on ne peut trop s'empresser de le diminuer, pour lui donner plus de facilité

à s'enlever. De plus, on trouvera aussi, en y regardant de près, qu'entre le génie et l'artillerie il n'y a de similitude que pour les premiers élémens et la première éducation; mais qu'il y a autant de différence entre les connaissances et les fonctions d'un officier du génie et les détails de l'artillerie, proprement dit, qu'avec les détails de l'infanterie. L'artillerie est une arme respectable, qui a toujours bien servi, et qui a rendu à la France d'immortels services; mais il ne faut pas confondre son service avec d'inutiles attributions dont on l'a surchargée, qui lui nuisent plus qu'elle ne le pense, et qui donnent à la France un régime de matériel onéreux.

On pourrait encore pousser plus loin ses réflexions sur les attributions de ce corps; en effet, si l'on considère que l'avantage reste à la nation qui fait les progrès les plus rapides dans les arts; si l'on compare la perfection des travaux des bonnes manufactures aux produits de manufactures de l'artillerie, qui doute que le matériel de cette arme ne fit peut-être plus de pas vers la perfection, en le traitant (au moins pour y créer des modèles) au centre des arts et dans une manufacture nationale, régie par un conseil de savans et d'officiers de toutes les armes, qu'en le laissant livré aux habitudes routinières des écoles.

C'est assez vous montrer ma pensée sur une réunion dont il a été parlé si souvent ; il paraît que les officiers du génie la redoutent, et que l'artillerie la désire ; mais il lui conviendra peut-être mieux de s'améliorer par des promotions nombreuses de jeunes gens instruits que par l'acquisition de beaucoup de mécontens. D'ailleurs, la France est assez puissante pour tenir séparé ce que de petits états ont cru devoir réunir ; seulement, dans le cas où le corps du génie resterait isolé, il serait utile, puisque dans l'attaque et la défense des places ces deux corps deviennent partie principale, que le commandement y fût donné à l'officier du grade le plus élevé.

Dans toute cette guerre, nous n'avons presque pas pu obtenir des soldats d'artillerie qu'ils tirassent à ricochet, genre de tir qui ménage les munitions et qui est beaucoup plus destructeur des défenses d'une place que tout autre, quand on peut l'employer ; selon toute apparence, si les meilleurs officiers d'artillerie, que l'on met souvent dans les manufactures ou ateliers d'artillerie, étaient restés parmi les troupes, sans doute que les soldats eussent été mieux formés et plus instruits, les batteries de siége auraient été plus promptement faites et auraient produit un plus grand effet.

:..... Nivôse an 6.

(N°. 11.) *Lettre du général D.....*

Je vous remercie, monsieur, de m'avoir donné l'envie d'aller voir Venise : c'est une ville dont on ne peut se former une véritable idée sans y avoir été. Rien n'atteste davantage la puissance et la richesse de cet état, que d'avoir bâti une telle capitale : depuis long-tems cette ville ne s'agrandissait plus, et il fallait la présence d'un gouvernement qui lui sacrifiât toutes les autres villes pour l'entretenir ; que deviendra-t-elle maintenant ?..... Elle a été construite avec les débris d'Aquilée, une autre ville sera un jour construite avec les siens.

J'y ai eu un plaisir extrême en voyant quelques ouvrages de Canova (1) ; ils ne laissent rien à désirer, et peuvent être comparés à tout ce que l'antiquité nous offre de plus parfait ; j'espère que la France, rendue à son amour pour les arts, lui paraîtra une patrie assez glorieuse pour venir l'habiter, et que le Gouvernement sentant le prix d'un tel artiste, lui fera assez d'avantages pour l'y déterminer.

---

(1) Célèbre Statuaire.

....Nivôse an 6.

(*N°*. 12.) *Lettre du général D.....*

Vous me demandez, monsieur, pourquoi, après avoir supprimé les ingénieurs géographes militaires, nous les réorganisons de nouveau, malgré toutes les lois de l'ancien et du nouveau régime; parce que, monsieur, on fait souvent le contraire de ce qu'ont fait ceux que l'on remplace; parce que beaucoup de jeunes gens, trop peu instruits pour entrer dans le génie militaire, dans l'artillerie, ou les autres services publics, ont besoin d'être placés, et qu'on peut le faire avec d'autant moins de difficulté, dans les ingénieurs-géographes, qu'on n'exige d'eux que de savoir un peu lever et dessiner (1).

Cette création sera toujours vicieuse, pour plusieurs motifs: 1°. parce que l'on ne doit pas séparer les opérations topographiques de la corporation chargée des reconnaissances qui doivent précéder les mouvemens des colonnes; 2°. parce que l'on perdrait l'occasion d'exercer, dans le genre le plus nécessaire aux

---

(1) Ces choses étaient ainsi lorsque l'auteur écrivait, mais depuis, cette partie s'est beaucoup améliorée.

armées, les jeunes-gens qui sont destinés à l'état-major: vous avez senti cela, et les fonctions qui, chez nous, sont partagées entre trois corps, sont réunies dans les mains des officiers de votre état-major, qui, par cette réunion, sont devenus les meilleurs qui existent; ils reconnaissent et dessinent les positions, font les cartes, fortifient les camps, et jettent les ponts sur les rivières de tous genres; 3°. parce que des hommes qui n'ont fait que dessiner et lever toute leur vie, sans être chargés d'autres opérations, finissent par le faire avec dégoût; tant qu'on ne donnera aux ingénieurs-géographes que les fonctions d'artistes géographes à remplir, il est aussi peu naturel de leur conférer des grades militaires, qu'il le serait d'en donner aux constructeurs de la marine, sous prétexte qu'ils se mettent dans un vaisseau quelques mois.

Lorsque l'état-major de l'armée sera bien constitué, les ingénieurs-géographes seront superflus.

Il y a des personnes qui, aimant à rapprocher des élémens très-divers, veulent aussi réunir les géographes avec l'artillerie et le génie; on en est bien maître sans doute, si on a le pouvoir de faire tel changement que l'on

voudra; mais à moins que l'on ne complète l'instruction des géographes, je pense qu'il serait imprudent de vouloir s'en servir dans les fonctions de l'artilleur et de l'ingénieur.

D'ailleurs, le corps qui réunirait l'art de fortifier, d'attaquer et de défendre les places, avec celui des reconnaissances militaires, de l'assiète du tracé des camps, aurait nécessairement les fonctions de l'état-major, et si à ces attributions il joint celles de l'artillerie, de fournir les fusils, les sabres, les pistolets et les munitions, quand il lui plaît, voilà une corporation qui est maîtresse de toute l'armée et peut la paralyser presqu'à son gré. Que l'on juge si l'existence d'un tel corps serait politique dans un Etat.

...... Ventôse an 6.

(N°. 13.) *Lettre du général Z.....*

Sans doute, monsieur, que votre nation est trop étendue pour ne faire qu'une nation homogène, et qu'il a fallu en tout tems la partager en plusieurs portions, appelées la noblesse, le tiers-état, la robe, le clergé, le service de terre, le service de mer et la finance; la Révolution a un peu dérangé toutes ces souverainetés indépendantes, et qui, si elles ne se faisaient pas

la guerre ouvertement, ne s'en détestaient et méprisaient pas moins. Il a fallu courir au salut de tous , et tout le monde s'est confondu dans les rangs; d'ailleurs, les désorganisateurs et les niveleurs de 1793 devaient porter atteinte à toutes ces corporations, par cela même qu'elles présentaient un ensemble quelconque; celle de la marine, la plus surprenante, celle qui présente les plus graves inconvéniens, est cependant restée à-peu-près telle qu'elle était alors, et semble à plusieurs égards avoir pris même plus de consistance; c'est véritablement une nation à part, elle a ses troupes de terre, ses troupes de mer, ses vaisseaux, ses ingénieurs militaires, ses ingénieurs civils, etc., etc.; elle sait si bien se suffire à elle-même qu'elle dédaigne de secourir ou la terre ou le commerce, et que les circonstances où elle a servi utilement sont bien rares dans les fastes de votre histoire : d'ailleurs, remplie du sentiment de ses forces et de son défaut de lumières, elle a un orgueil proportionné à l'existence de l'un et à l'absence de l'autre.

Je traite mal la marine, me direz-vous; mais c'est que je la connais bien, c'est que j'y ai servi, à la vérité chez une autre puissance que la vôtre, mais où l'opinion est la même; j'ai vu à bien des époques l'esprit qui la dirige; j'ai comparé ce service à celui de terre, et j'ai

reconnu qu'il n'y aura jamais plus de concert entr'eux qu'entre deux puissances coaliseés, tant qu'on laissera subsister les fausses idées qu'elle a accréditées.

Le mal des nations européennes, la source de la plupart de leurs maux, c'est qu'elles se copient, sans appercevoir les différences que les localités et l'esprit national apportent aux institutions qui ont le même but. Pour l'Angleterre, la marine est tout, c'est la nation même; pour la France bien gouvernée, elle ne doit être qu'une arme, un ensemble, à-peu-près tel que présente l'artillerie actuelle.

En effet, n'est-il pas absurde et contre tout l'intérêt de la chose, que tout le militaire des colonies, infanterie, artillerie, génie, cavalerie, soit donné au ministre de la marine, et que ce soit lui qui en dirige toutes les opérations, comme si les places des colonies devaient être autre chose que les places de France et de ses côtes ? Certes il n'y a pas plus de raison de mettre le militaire de terre des colonies aux ordres d'un ministre de la marine qui n'a pas vu un peloton d'infanterie, que celui des garnisons de Brest et de Toulon : cet usage vient de la paresse de l'ancien gouvernement, qu'un gouvernement vigoureux ne peut ni ne doit imiter.

Il faut donc que les forces de terre des co-

lonies fassent partie des forces de terre de la France, et soient sans cesse dans les mains du ministre de la guerre, afin de les renouveller souvent. Que résulte-t-il de l'arrangement actuel ? que le ministre de la marine demande des agens militaires à celui de la guerre, qui donne ce qu'il a de moins bon et en moindre quantité possible, ce qui devrait être le contraire, au moins pour la qualité, afin qu'elle supplée à la quantité, qu'il est si cher d'avoir à la distance où sont nos colonies.

Il faut, ah ! que ne faut-il pas pour votre marine !

J'ai été voir un de mes amis dans un de vos départemens maritimes ; je l'avais connu en Suède, il a continué son service dans la marine. Les lieux où nous renouvellions connaissance ont provoqué bien des réflexions ; il a gémi sur beaucoup de parties de sa profession ; mais une des choses qui m'a le plus frappé, c'est la dépopulation de vos côtes ; voilà ce que me répondit mon ami quand je lui en témoignai mon étonnement : les besoins de recruter fortement les forces de terre pour résister à la coalition, ont déterminé à faire des levées dans les départemens maritimes comme dans les autres ; dès 1792, le département de la Charente-Inférieure, par exemple, avait déjà fourni dix-huit bataillons, depuis il en a fourni contre

la Vendée, il est maintenant soumis à toutes les nouvelles levées d'hommes que provoque la guerre de terre et de mer, et à ces causes de dépopulation s'en joint une autre, suite des premières, et qui, si on n'y porte remède, rendra inhabitable ce département; le manque de bras pour soigner les marais salans qui s'y trouvent en grande quantité, en a fait abandonner un grand nombre et ces marais deviennent infects. Il est tems que le gouvernement prenne des mesures pour ce département et pour tous les départemens maritimes, qui sont moins sains que les autres en général, et dont la population est des plus importantes.

...... Ventôse an 6.

(*N°. 14.*) *Lettre du général D.....*

L'OBSERVATION de votre ami, monsieur, est très-juste, je connais le département dont il a parlé; il y existe des desséchemens non achevés qui le rendent, du moins dans la partie de Rochefort et de Brouage, aussi mal sain que s'ils n'avaient jamais été entrepris; nous espérons que notre nouveau gouvernement raisonnera mieux que l'ancien, qui a vu pendant cent cinquante ans périr au moins 6000 individus, année commune, sans avoir eu le cou-

rage de dépenser deux millions pour rendre la salubrité à ces départemens, et aux établissemens considérables qui s'y trouvent. On aurait pu lui faire un calcul qui, pour être effrayant, n'en est pas moins vrai.

On pouvait lui dire : sur 6000 individus que l'insalubrité du climat, que vous pouviez corriger, a fait périr par an, il y en avait au moins 4000 qui étaient formés pour votre marine; si vous comptez ce qu'il en a coûté pour l'éducation de ces hommes, leur entretien, les frais de route pour en faire venir d'autres, le dépérissement ou le manque de soin a laissé les objets les plus utiles, etc. etc., vous conviendrez que chaque homme coûtait à l'état au moins 300 liv. prix commun; eh bien, voilà 1,200,000 liv. par an, et pendant cent cinquante ans vous avez dépensé 180 milions et perdu 900,000 individus, dont les deux tiers étaient des hommes difficiles à remplacer.

Il faut espérer qu'aussitôt la paix conclue, on fera rentrer dans ce département les jeunes gens que les lois ont appelés aux armées, et que l'on prendra des mesures pour que les marais salans ne soient pas abandonnés.

Sans doute aussi notre gouvernement sentira la vérité du calcul que je viens de faire et qu'il prescrira :

1°. D'achever le desséchement des marais du département,

département, et la construction des écluses nécessaires à cet objet.

2°. Le desséchement particulier des environs de Rochefort, des Clapets et des plantations.

3°. L'établissement d'une manufacture de toile à voile à Brouage, alimentée par les beaux chanvres qu'il est possible d'avoir dans les marais desséchés de Saint-Jean-d'Angely de Tonai-Boutonne.

Il y a plus, c'est que, si le gouvernement le voulait, il n'aurait que de légers frais à faire pour parvenir à ces résultats. Peut-être même que ce département, qui contient des personnes aisées, pourrait former des compagnies, dont les avances seraient remboursées par l'augmentation de revenu que les propriétés acquéreraient et qu'il serait possible de faire verser dans une caisse d'amortissement; cependant, comme il ne faut pas que ce genre de travail tire en longueur, et qu'il demande d'ailleurs un grand ensemble, peut-être vaut-il encore mieux que le gouvernement fasse les avances en créant lui-même une caisse d'amortissement; ainsi se mettant à la place des compagnies dont je viens de parler, ses avances lui rentreraient, et loin qu'il lui en coûtât quelque chose, il gagnerait progressivement chaque année les dépenses qu'entraîne l'insalubrité de l'air de ce riche et

intéressant département, et des beaux établissemens qu'il renferme.

P. S. Je trouve que l'Italie gâte beaucoup mon Linval; il devient fat, avantageux, méprisant toutes les femmes, les regardant comme faites pour servir de jouet à ses caprices. Il est vrai que si tout ce que l'on me raconte est vrai (et il y a beaucoup de choses dont il est impossible de douter), on doit prendre une étrange idée des femmes, et même des hommes du pays. Pour moi, je vis trop retiré pour connaître par moi-même des choses que l'on cache presque toujours aux gens qui ne sont point du secret.

...... Ventôse an 6.

(*N°. 15.*) *Lettre du général Z.....*

L'ESPRIT fait pour embrasser le tableau de nos connaissances actuelles, est souvent frappé de la distance immense qu'il y a entre le petit nombre des idées du sauvage, la grossiéreté de ses instrumens; et la variété de nos pensées, la magie de nos arts et la profondeur de nos sciences.

Combien de choses nous avons trouvées, perdues, retrouvées, créées et perfectionnées de nouveau! si d'après l'exemple d'un arbre,

jouet des eaux, l'on a fait des citadelles flottantes, sillonnant en sûreté toutes les mers, et portant la foudre chez tous les peuples, que ne fera-t-on pas?

Cependant en examinant les choses de plus près, on n'apperçoit pas depuis quelques siècles des découvertes qui puissent avoir une grande influence sur ce globe, et beaucoup accroître la masse de nos idées. La physique et l'astronomie ont fait peu de pas depuis deux cents ans. Si la chimie, long-tems égarée dans de fausses routes, a pris un élan heureux pour arriver dans le sentier de la vérité, elle n'est cependant pas très-avancée dans sa marche. Les mathématiques deviennent de plus en plus une carrière ingrate, depuis que Newton, Leibnitz, Euler, la Grange, Laplace, Monge, Bossut, Prony et Coulon, les ont cultivées; cependant on doit tout attendre de l'inquiétude non interrompue de l'esprit humain, et de la soif inextinguible de connaître; on pourrait assurer que les gouvernemens riches venant aux secours des savans laborieux, on fera des instrumens plus parfaits qui étendront les connaissances de la physique, de la chimie, de l'astronomie et de tous les arts, un nouveau calcul sera inventé, qui sera au calcul intégral ce qu'est celui-ci à l'algèbre; les arts mécaniques feront de grands pas, qui seront dus à

votre conservatoire de machines; les arts chimiques en feront de plus grands encore, au moyen des analyses faites depuis vingt ans; mais il faut que les savans soient indépendans de tous les ministres, qui sont souvent plusieurs années avant de se décider sur les objets les plus utiles. Votre gouvernement, par exemple, qui depuis dix ans ne donne rien, devrait nommer un jury de perfectionnement et mettre à sa disposition 500,000 fr. par an pour faire les expériences que des particuliers ne peuvent tenter, ou construire les instrumens qu'ils ne peuvent faire exécuter.

La médecine et la chirurgie, appuyées sur l'anatomie, sur la chimie et la connaissance des plantes, feront des progrès constans quoique lents; ils seront plus rapides si on ne permet aux médecins l'usage de la parole que pour questionner. On paraît arrivé au point de ne plus s'occuper de grammaire et de métaphysique que pour suivre les principes du langage et l'analyse de nos facultés; qui veut faire un pas au-delà, se perd dans le délire de son imagination et de ses abstractions.

La navigation aërienne sera perfectionnée et utilisée; les thélégraphes le seront aussi, et sur-tout plus simplifiés.

Après tout cela, on peut s'écrier : ô combien l'esprit humain est admirable! jusqu'où

il a porté sa force ! D'un autre côté, en voyant que l'on ignore ce qu'est l'état du sommeil, bien plus surprenant que celui de la mort ; de qu'elle manière les êtres se reproduisent ; quel est le vrai principe de la perfectibilité dans l'homme, etc. etc. On pourra dire : comment se flatter de déchirer jamais le voile qui nous cache tant de rapports ; rapports que les Grecs avaient voulu saisir et que nous n'appercevons pas encore après trois cents ans d'efforts, ajoutés aux quinze siècles qu'ils avaient mis à se perfectionner ? Que l'esprit humain est sublime ! qu'il est misérable !

.... Prairial an 9.

(*N°.* 16.) *Lettre du général D.....*

Vous me demandez, monsieur, que je vous dise quelque chose sur nos administrations, et que je vous fasse connaître les moyens qu'elles emploient pour nous faire vivre ; ah ! dispensez-moi de remuer la boue du cloaque de nos armées ; qui ne connaît pas leur turpitude ? n'est-elle pas signalée en lettres d'or sur tous les palais des administrateurs et des fournisseurs ? Il sera bien plus utile et plus doux de chercher ce qu'il faudrait qui fût,

que de considérer ce qui est; car on ne peut douter que ce qui existe ne soit mal.

Quand on examine l'esprit borné, lourd et épais de quelques administrateurs qui ont eu de grandes réputations, on pourrait se dire : Il ne faut donc pas tant de génie pour l'être; un peu d'honnêteté et du caractère doivent suffire, sans doute.

Si l'on ne manquait pas d'argent, rien ne serait plus aisé que ce métier, en passant des marchés justes, faisant payer de fortes amendes à ceux qui fournissent d'une manière incomplète ou qui livrent de mauvaises choses, destituant souvent les agens secondaires qui, faits pour surveiller immédiatement, se laisseraient corrompre ou sur la nature ou sur la quantité des objets, on s'en tirerait; mais il est si rare d'avoir assez d'argent à la guerre, que l'on pourrait poser comme principe que l'on en manquera, et tout doit être organisé dans cette hypothèse; d'ailleurs un état qui fait la guerre a tant de charges à supporter, qu'il faut bien que les armées vivent presque par-tout aux dépens du pays dont elles disposent : alors il ne faut pas de fournisseurs, parce que ne les payant pas régulièrement, sous peine de laisser manquer le service, ils se feront autoriser à requérir dans le pays, le voleront sans mesure, et se feront encore payer les fournitures que le pays

aura livré. Ce genre momentané de réquisition est d'autant plus injuste qu'il est local; le pays où est la troupe est ruiné, et à six lieues de-là il y a surabondance. En vain les administrateurs diraient qu'ils savent distinguer et séparer ces choses, ou ils se font illusion à eux-mêmes, ou ils veulent que tout soit trouble, et l'on sait pourquoi.

Quel que soit le pays que l'on occupe, on y laisse ou on y forme toujours une administration centrale du pays, qui donne des apperçus sur la richesse des villes et les ressources des campagnes; ces choses connues; le préfet de l'armée, d'accord avec le général en chef, dit : les villes fourniront tant de contributions d'argent en tant de mois, payables à tels et tels endroits, et les campagnes fourniront en nature de choses, dans l'espace de tant de mois, et versé dans tels et tels endroits, ce qui leur serait demandé; l'argent des contributions sera employé en tout ou en partie à payer ces fournitures. Voilà donc des magasins formés par les moyens du pays où se trouve l'armée; si l'on est stagnant, ces magasins versent dans les lieux où sont les troupes, et les gens du pays peuvent même servir de garde-magasins. Alors il ne faut que des inspecteurs de subsistances, qui s'assurent que les magasins, établis par échelons, se remplissent

à mesure des consommations; si l'on est en mouvement, les mêmes inspecteurs font arriver (par les transports de l'armée, qu'on mettrait en compagnie, et auxquels on adjoindrait les moyens du pays) ce qui est nécessaire, des magasins fixes, aux magasins ambulans, sans réquisitions locales. On peut donc faire vivre l'armée la plus nombreuse sans beaucoup de génie; et si à ce régime on joint l'attention d'avoir une compagnie de boulangers et une compagnie d'ouvriers en fours, l'armée sera pourvue de tout, et on évitera que la disette d'un canton frappé sans mesure de réquisitions, ne repande le bruit d'une disette générale et n'en produise une réelle, en faisant cacher par crainte tout ce qui existe ailleurs.

De deux choses l'une, ou un pays est assez riche pour solder et nourrir l'armée, ou il ne l'est pas; s'il l'est, avec cet ordre, cette surveillance sévère, les ressources se trouveront, sans peser plus sur une contrée que sur une autre; s'il ne l'est pas, le manque d'ordre en tarira plutôt les moyens, et il faut se résoudre à y en porter ou à s'en retirer.

.... Prairial an 6.

(N°. 17.) *Lettre du général D.....*

Je viens de voir, monsieur, des Français qui raffolent de votre prince Charles, et véritablement ils m'ont intéressé plus de deux heures en me parlant toujours de lui. Chéri de l'armée, estimé de tous les pays qu'il a habités, après avoir souvent rappelé la victoire sous ses drapeaux, rien ne manque à sa gloire, pas même d'être l'objet de la haine d'une faction de cour, qui, vendue à l'Angleterre, et jouée par ses agens, prolonge dans son pays les maux de la guerre.

Parmi les nombreux faits qu'on m'a cités, je n'oublierai point ce qui se passa entre lui et les principaux chefs de la garnison de ****. Cette place, très-médiocre, occupée par les Français, se trouvant d'ailleurs sur les derrières de l'armée de Jourdan, fut presque surprise, et ne fit pas une longue résistance. Les officiers de la garnison lui furent présentés; chacun eut des choses obligeantes sur son arme. Le ton de modestie et de persuasion qu'il y mettait, augmentait le plaisir de trouver son éloge dans la bouche d'un ennemi si célèbre. Il dit aux officiers de cavalerie : Vous avez bien la même bravoure que nous, mais nos chevaux sont un peu

meilleurs, et cela doit nous donner l'avantage; mais pour votre infanterie, elle est incomparable, et l'on doit s'estimer bien glorieux quand on a pu la vaincre quelquefois.

Il se trouva dans le nombre des personnes présentées, trois individus, sans distinctions militaires; il leur demanda quelle était leur arme; et sur leur réponse qu'ils étaient........, il leur dit : Retirez-vous de ma présence; vous êtes l'opprobre de l'armée et de la nation française ! c'est vous qui désolez notre pays, et forcez le soldat, par les besoins où vous le laissez, à piller les habitans de la campagne. Allez; je vais vous faire reconduire vers votre général, afin qu'il vous fasse fusiller; s'il est juste, il doit cet exemple à son armée.

...... Thermidor an 6.

(N°. 18.) *Lettre du général D.....*

Recevez mes remerciemens, monsieur, sur l'utilité dont vos amis de Venise ont été au jeune S..... Son ennemi, puissant et en crédit, avait créé et convoqué un conseil de guerre, pour le juger; la sentence n'était pas douteuse; il fut condamné à mort, et sa fuite a épargné un crime à ce conseil. Ce qu'il y a de singulier, c'es qu'un autre conseil de guerre, convoqué

par ordre supérieur, dans une autre division, non-seulement allait innocenter S....., mais condamner son adversaire ; il fallut insinuer aux juges qu'ils allaient trop loin, et qu'il valait mieux que personne n'eût tort. Vous voyez ce que c'est que des conseils de guerre. En effet, si aucune loi ne peut avoir un effet rétroactif, à plus forte raison aucune commission ne peut être formée, pour juger un prévenu arrêté, surtout en matière criminelle ; et, bien que, dans ce cas, ce ne soit pas la loi qui ait un effet rétroactif, mais les fonctions qui doivent l'appliquer, néanmoins, pour qui connaît les passions humaines, l'abus d'autorité que font ceux à qui on donne le pouvoir de nommer les membres d'une commission, le choix qu'ils font des individus qui partagent leur manière de voir, on doit sentir qu'il y a beaucoup de rapports entre créer une commission pour un objet, et un effet rétroactif. Aussi ces commissions trouvent-elles des coupables, ou innocentent-elles au gré de l'opinion ou du pouvoir.

Il n'y a pas d'armée qui, dans un an, n'offre des abus de ce genre, et beaucoup de la force de celui du jeune S..... Le parti le plus simple pour éviter l'injustice de cette espèce de procédure, c'est d'établir, aussi-tôt qu'une armée est formée, un tribunal civil et criminel attaché à l'armée, assez nombreux pour se partager en

trois sections, dont deux pourraient se séparer et jugeraient en première instance, et la troisième formerait le conseil de révision. Tout individu, de quelque grade qu'il fût, serait justiciable de ce tribunal. Le code pénal militaire devant, par la nature des choses, être et plus simple, et plus sévère que le code pénal civil, les jugemens seraient très-courts, les affaires traîneraient moins, et la justice mieux rendue que par des commissions nommées après coup.

P. S. Linval a un engagement trop sérieux pour ce pays-ci. Il est aimé d'une femme charmante, dont la taille est grande, svelte, la physionomie gracieuse, expressive; ses yeux ont le feu humide de la volupté, et son sourire semble l'appeler. Le caractère de cette femme semble plus décidé que celui des femmes italiennes; et, selon moi, elle n'en sera que plus dangereuse pour lui.

...... Fructidor.

(*N°. 19.*) *Lettre du général D.....*

Vous dites, monsieur, que je vous ai presque convaincu, par mes deux dernières lettres, de la nécessité de réunir le génie à l'état-major, et de faire, de l'artillerie, une arme, qui rendra d'autant plus de service, qu'elle serait mieux

exercée, puisque c'est sa grande pratique qui fait sa gloire, et non le métier de faire fondre des canons ou fabriquer des fusils et des sabres. Vous dites que l'artillerie n'est pas plus fondée à demander d'avoir la construction de ses canons, que l'infanterie la fabrication de ses fusils, et la cavalerie celle de ses sabres. Vous me demandez ensuite comment j'organiserais un corps de l'état-major, quel serait le mode d'admission que j'établirais, et quelle instruction on exigerait de ceux qui voudraient y servir. Vous me dites qu'il s'est présenté tant de difficultés à votre esprit, quand vous y avez réfléchi, que vous regardez cette idée comme une heureuse spéculation, mais presqu'inadmissible dans la réalité. Je vais satisfaire à vos demandes. Ce que je dirai serait peut-être impraticable pour un gouvernement comme le vôtre, mais très-facile pour la France, dans l'état où elle se trouve. Je vous prie donc, monsieur, de ne pas perdre de vue cette considération; d'ailleurs, je ne connais pas assez votre militaire et la forme de votre monarchie, pour donner un projet qui lui convienne à tous égards; mais je crois bien savoir le point où en sont les esprits en France; voilà donc ce que l'on pourrait y faire à la paix continentale.

Vous n'aurez qu'au courrier prochain, tout ce que je voulais vous dire; une belle dame est venue

m'interrompre; elle portait sur son visage toute l'altération qu'y laissent les passions orageuses. Il a fallu l'écouter, et elle m'a fait perdre le tems que j'avais destiné à vous écrire. Qu'on est heureux d'être arrivé à cet âge où les passions ont perdu leur acrimonie, et où il ne leur reste de chaleur que ce qu'il faut pour avoir des jouissances douces et modérées!

...... Fructidor an 6.

(*N°.* 20.) *Lettre du général D.....*

Je reprends le sujet de ma dernière Lettre. Dans un état où les seuls talens et les services rendus peuvent faire obtenir des places, il faut des moyens de les connaître.

Voici ceux que je propose pour avoir, dans un tems très-court, le militaire le plus instruit de l'Europe, comme dans ce moment il en est le plus brave. Si j'étais gouvernant, je dirais: Dans l'infanterie et la cavalerie, le tiers des places d'officiers sera donné suivant le mode actuel; les deux autres tiers le seront, après deux examens, à des jeunes gens de dix-huit à vingt ans. Le premier aura lieu devant les préfets, et sera fait par les examinateurs de l'école polytechnique; le second se fera six mois après, à Paris, par les mêmes examinateurs, et des officiers de

l'état-major choisis par le gouvernement. C'est à ce second examen où seront admis ceux qui auront été reçus au premier, que seront données les places pour l'école polytechnique, les places pour l'infanterie et pour la cavalerie; afin que ce second concours ne soit point un privilége exclusif en faveur de ceux qui auraient subi le premier examen, pourront y être admis tous citoyens français servant dans les troupes, qui auraient obtenu, après un examen fait par les officiers de l'état-major nommés pour cela, des lettres pour se rendre au concours.

Les sujets qui entreront à l'école politechnique, fourniront aux différens services, comme actuellement. Ceux qui devront être adjoints à l'état-major, pourront y rester un an de plus, pour se perfectionner, s'ils en ont besoin, et puis seront envoyés, avec le grade de sous-lieutenant d'infanterie ou de cavalerie, à une école spéciale, où l'on apprendra toutes les parties de la guerre, et particulièrement celles qui font l'objet des études des officiers du génie; ils y resteront deux ans au moins, et au plus trois ans; après ces trois ans, s'ils ne sont pas propres à continuer le service dans l'état-major, ils joindront un des corps de l'arme à laquelle ils auraient été attachés en entrant à l'école spéciale. Voilà donc la pépinière des officiers de l'état-major; mais il serait

injuste et contraire à la chose, d'en fermer l'entrée à des officiers qui se seraient distingués par des qualités brillantes, par une intelligence et une activité précieuses à la guerre. Un sixième des places de capitaines-adjoints à l'état-major, sera réservé aux officiers de toutes les armes, qui pourront les obtenir sur la demande des généraux en chef, en tems de guerre, et sur celle du ministre, en tems de paix, mais toujours en s'astreignant à un examen fait par les officiers de l'état-major commandans l'école spéciale, et d'après un programme particulier, approuvé par le ministre de la guerre.

Avec toutes ces précautions, on doit obtenir un état-major très-instruit; et d'après les fonctions qu'on va lui attribuer, soit en paix, soit en guerre, il ne peut pas l'être trop tôt.

Les officiers de l'état-major doivent être chargés, 1°. de toutes les reconnaissances quelconques, de tous les levers de cartes à la guerre, et sur les frontières; de l'établissement des camps, des retranchemens à y faire, de la direction des colonnes, et de tous les mouvemens de troupes; 2°. des détails de l'attaque et de la défense des places, de leur amélioration et entretien; 3°. des ponts de l'armée en tout genre; et ils doivent avoir à leurs ordres immédiats, les compagnies de mineurs, sapeurs, pontonniers et armuriers; je dis compagnies, parce qu'il

qu'il est inutile de les mettre en bataillons, puisque les chefs de ces bataillons ne peuvent jamais être avec leurs compagnies, toujours séparées, toujours isolées par la nature de leur service.

4°. L'armement des places et postes, la surveillance de la régie des armes et munitions de guerre; c'est l'état-major, par-tout où il se trouve, qui doit être le centre des troupes, et non pas une arme particulière; c'est donc lui qui doit donner des armes et des munitions de guerre à qui en a besoin, comme l'administration donne des munitions de bouche; c'est lui qui doit faire mouvoir les équipages de ponts, et faire arriver aux parcs des munitions où chaque arme ira puiser. Il faut donc que les compagnies de transports de munitions de guerre, soient dans sa main, comme les compagnies de transports de vivres doivent être aux ordres immédiats des administrateurs.

5°. La confection des projets de toute fortification, et la grande surveillance de leur construction.

.... Vendémiaire an 7.

(*N°. 21.*) *Letre du général D....*

Je vous ai entretenu, dans ma précédente, des précautions à prendre pour avoir un corps d'état-

major instruit, et je vous ai fait connaître les attributions que je lui donnais; je vais maintenant vous dire comment il faudrait le former.

L'état-major étant par-tout un intermédiaire entre le général en chef et les troupes, ou entre le gouvernement et les troupes, les inspecteurs de toutes les armes et les chefs d'état-major de toutes les armées, feraient partie de l'état-major. Ces places, celles de commandans des écoles d'instruction, et celles de chefs de dépôt de la guerre, où serait réuni tout ce qui a rapport à la topographie, les fortifications, et tout ce qui concerne l'offensive et la défensive des frontières de terre et de mer, et des pays limitrophes, seraient les seules places d'officiers-généraux affectés aux corps d'état-major; ce n'est pas que les officiers de ce corps ne pussent devenir officiers-généraux autrement qu'en occupant l'un de ces emplois; ceux qui auront le rang de colonel, rouleront toujours en tems de paix avec tous les colonels de l'armée; mais en devenant général, ils ne font plus partie du corps, sauf à y rentrer, soit en devenant chef d'état-major d'une armée, soi par une inspection ou par le dépôt. De même un officier-général inspecteur, cesse d'en faire partie, dès qu'il cessera d'être inspecteur.

Tous les autres officiers de ce corps seront composés ainsi qu'il suit :

Colonels à l'état-major, au nombre de 100.
Lieutenans-colonels à l'état-major, 200.

Capitaines à l'état-major, { 1re. classe, 300. / 2e. classe, 400. }

Il n'y aura point de lieutenans, parce que les élèves, en sortant de l'école, seront lieutenans, et passeront :

1°. Un an dans l'artillerie, tant à pied qu'à cheval ;

2°. Six mois dans l'infanterie ;

3°. Six mois dans la cavalerie ;

4°. Un an employé à la topographie, soit aux armées, soit sur les frontières.

Vous serez peut-être étonné que je porte à 1000 les officiers de ce corps ; mais vous cesserez de l'être, si vous réfléchissez que je lui donne toutes les fonctions des adjudans-généraux actuels et de leurs adjoints, la plupart de celles des officiers sans troupes, sur-tout celles du corps du génie, et la direction et les travaux des différens dépôts ; d'après cela, vous voyez qu'il y aura une grande économie, puisque ces 1000 officiers feront bien ce que 2500 maintenant font médiocrement.

S'il se trouve simplification et économie dans la composition, que d'avantages dans les résultats ! En tems de paix, les troupes s'accoutument, soit dans les places, soit dans les camps, à être dirigées, conduites et pourvues d'armes

par les oficiers de l'état-major : Ces officiers, instruits dans les fortifications, peuvent leur faire faire des simulacres de siége, où toutes les armes concourent et s'accoutument à y travailler ; en formant les soldats aux travaux d'attaque et de défense des places, les officiers s'instruisent, et sont, en quelque sorte, obligés de varier leurs connaissances. Ces simulacres rompraient les militaires aux opérations les plus difficiles de la guerre, celles qui demandent le plus d'art, et où les fautes ont les plus grandes conséquences. Ces écoles pratiques, où les officiers de l'état-major seraient instructeurs, ajouteraient à la confiance que les troupes doivent avoir en eux ; on ne verrait plus ces officiers cesser de les diriger dès qu'il s'agit d'attaquer une place, ou d'en disposer la défense ; ce genre de guerre défensive, où les Français se sont, en général, peu distingués dans cette guerre, est cependant celui qu'il leur importe de mieux connaître qu'une autre nation, puisqu'ils ont le bonheur d'avoir de belles frontières faciles à défendre, pour peu que l'on ajoute à l'art et à la nature ; d'ailleurs leur état est assez puissant pour avoir des places bien fortifiées.

...... Nivôse an 7.

(*N*°. 22.) *Lettre du général Z.....*

TOUS les étrangers, monsieur, qui sont venus en France, ont dit leur mot sur les spectacles. Leur régularité a paru froide, monotone, et sans génie, à des Allemands et à des Anglais, accoutumés à être remués par des actions entassées, et souvent moins vraisemblables l'une que l'autre. Votre musique a choqué les oreilles des sybarites Italiens; c'est une suite des préjugés nationaux qui naissent des habitudes de l'enfance, et dont il est difficile aux hommes, mêmes les plus sages, de se défaire complettement. Il faut cependant le dire, les hommes les plus éclairés de toutes les nations, conviennent que vous avez les spectacles les plus perfectionnés qui existent ou ont existés, mais non pas qui peuvent avoir lieu; car votre musique écrite vaut souvent mieux que celle des Italiens; votre infériorité n'est donc que dans votre méthode de chanter ou d'exécuter : je dis dans votre méthode, et non dans vos voix et dans votre musique vocale; quand on considère que l'on est parvenu à rendre le chant de la langue allemande plus agréable que celui de la langue française, on peut espérer d'amener celui-ci à rivaliser avec le chant italien; il

ne faut, pour cela, que placer dans le conservatoire, quatre bons professeurs d'Italie pour le chant, ou, encore mieux, envoyer en Italie les quarante sujets choisis dans les deux sexes, qui, parmi les élèves du conservatoire, montrent le plus de dispositions, les y tenir trois ans, et après les rappeler pour l'enseignement et pour le théâtre; chaque année y en envoyer dix de chaque sexe, pour renouveler ceux qui rentrent en France; dans vingt ans il n'y aura plus de différence entre les deux nations sur cet article.

Votre Révolution doit nécessairement apporter à votre théâtre l'énergie et la force qui lui manquait; vous aurez moins d'amour dans vos tragédies; ce ne sera plus une arène où des héros venaient faire assaut de sentences amoureuses, en vers souvent bien tournés, mais très-efféminés. Vos auteurs de comédies, bannissant le faux éclat des Dorat, prendront un ton plus sévère, et ne seront plus circonscrits à présenter les travers d'une classe fondue et épurée.

On discute souvent sur l'utilité des spectacles; Paris et toutes les grandes villes sont les lieux où cette discussion est le plus déplacée; le besoin des spectacles naît de l'impossibilité d'avoir des sociétés choisies et habituelles; la nécessité des spectacles étant bien reconnue,

sachant d'ailleurs leur influence sur l'esprit national, il dépendra d'un gouvernement adroit d'inoculer par eux les sentimens qu'il veut inspirer.

Chez vous ce qu'on appelle les petits spectacles se multiplie beaucoup ; cela annonce de la part du public un grand besoin du théâtre ; mais pourquoi sont-ils presque tous consacrés au genre du vaudeville ? Je crois que cela naît de l'obligation où les auteurs vivants sont de ne donner leurs pièces qu'à un théâtre ; il faut bannir cette contrainte, elle nuit aux auteurs, elle nuit à la propagation des bonnes nouveautés, et force, sous peine de n'en point donner, d'en accueillir de très-médiocres ; elle empêche entre les réunions d'artistes une émulation nécessaire pour l'avancement de l'art et le plaisir du public. Quel mal y aurait-il donc quand une pièce nouvelle seroit jouée en même tems à l'Odéon et à la République ? Le public s'empare, dit-on, comme il le veut, des productions des auteurs morts ; pourquoi empêcher un auteur vivant de faire connaître son ouvrage à plusieurs théâtres, même avec des modifications assorties aux différens genres de théâtre? Tout devrait être admis, après avoir passé sous les yeux de la classe de littérature de l'Institut, qui serait chargé de s'assurer qu'il n'y a rien d'immoral dans les pièces.

Un conservatoire des règles du théâtre à Paris, avec des comités correspondans dans les principales villes de France, serait très-utile; les débutans y seraient jugés, et seraient obligés d'en obtenir la faculté de jouer sur un théâtre public.

Vos salles de spectacles sont aussi trop agglomérées autour du Palais-Royal; il en résulte une grande fatigue pour les personnes des extrémités de Paris, comme ceux du Marais et des fauxbourgs Saint-Antoine, Saint-Germain, Saint-Marceau, et de grands embarras de voitures, souvent dangereux, dans les lieux où l'on a réuni trop de spectacles; votre Opera, par exemple, réunit tous les inconvéniens, et je doute qu'à la paix, quand votre capitale deviendra plus brillante et que les voitures se multiplieront, on puisse le laisser où il est; si de la Madeleine on ne fait point un monument public, une espèce de Musée, on devrait y placer l'Opéra; et vers l'hôtel de Beauveau un autre spectacle, qui déterminerait l'agrandissement de Paris vers cette belle partie, et en tirerait ensuite de grands avantages. Que l'on ne craigne pas qu'un spectacle soit moins fréquenté, ainsi placé; l'Odéon, si éloigné du centre de Paris, était-il moins couru, les jours où de bonnes pièces étaient jouées par de bons acteurs? Les médiocres spectacles doivent être

à portée des classes désœuvrées et peu instruites de la société ; mais les bons peuvent être où ils voudront, on ira toujours les chercher.

Je ne sais comment dans votre climat, si souvent pluvieux, on n'a pas encore imaginé des théâtres isolés, ayant à deux faces un péristile assez large pour y laisser passer les voitures, de manière à monter et descendre à couvert, et aux deux autres un péristile étroit pour les gens à pied ; par cet arrangement, on réunirait tous les avantages et on écarterait tous les dangers.

...... Pluviôse an 7.

(*N°. 23.*) *Lettre du général Z.....*

Je doute qu'à aucune époque on ait plus bâti en France que depuis la Révolution. Se loger, est un second besoin ; il faut donc que le premier ait été satisfait, et de-là on peut conclure que l'aisance est générale.

Que votre France sera belle, cinq ans après la paix ! Il y aura moins de riches oisifs et de pauvres vagabons ; le nombre des propriétaires est centuple, ainsi l'agriculture y gagnera ; toutes les entraves et tous les liens de l'industrie sont brisés ; le commerce et les arts pren-

dront donc un essor qu'ils n'eurent jamais ; les ressources de la France seront immenses, mais il faut les mieux organiser qu'elles ne le sont, et sur-tout d'une manière plus juste ; on aperçoit encore les traces des passions, et celles de la guerre qu'ont fait ceux qui n'avaient rien à ceux qui possédaient quelque chose. Les rôles d'impositions ayant été faits par les premiers, les terres des seconds sont surchargées au point d'en sapper la culture ; je pourrais vous citer des exemples effrayans de partialité. Il est tems de revoir cette partie essentielle de votre administration, et si l'on veut y mettre une justice rigoureuse, il faudra faire enfin un cadastre (1).

(1) La plupart des états de l'Europe ont un cadastre, et si le gouvernement français veut, il pourrait en avoir un dans cinq ans ; il suffirait d'en charger les Ingénieurs en chef des ponts et chaussées, dans chaque département, sous l'inspection des Administrations départementales ; les plans généraux de chaque commune seraient bientôt levés, les Administrations centrales verraient si l'ensemble des déclarations des particuliers y coincide ; la quantité du terrain une fois constatée, il serait aisé d'y appliquer la distinction des bonnes, médiocres ou mauvaises terres : voilà la partie la plus utile d'un cadastre, qui serait, comme on le voit, très-facile à obtenir.

..... Floréal an 7.

(*N*°. 24.) *Lettre du général Z.....*

C'EST en vérité très-malheureux que votre République ait été proclamée le 21 septembre, au lieu du 25 décembre, car il en résulte que vous avez une année qui commence quand rien ne commence, du moins en apparence; car je sais bien qu'on me dira, au contraire, que le Soleil entre dans ses cases australes à cette époque, et que l'équinoxe est un point plus précis que le solstice, mais cet effet est-il sensible? Est-il sur-tout comparable à ce grand, à ce majestueux résultat qui a frappé en tout tems les peuples les plus policés? Le Soleil, après avoir abandonné l'hémisphère boréal, celui qui contient les cinq sixièmes des habitans de la terre, et y avoir plongé la nature dans une nullité inquiétante pour les êtres qui s'y trouvent, après avoir semblé incertain quelques jours, revient sur ses pas pour donner la vie à des millions d'êtres, ranimer tout ce qui languit, et fournir à tous nos besoins et à toutes nos jouissances.

Il était raisonnable de changer, ainsi que vous l'avez fait, les noms des mois; il était bon de les composer d'un même nombre de jours, et de jetter à la fin les jours complémentaires

variables ; mais pourquoi ne pas admettre la semaine, quand toutes les sectes luthérienne, calviniste, catholique, anabaptiste, etc. l'admettent ? Votre décade devient l'occasion du développement de beaucoup de paresse dans le peuple, et va contre le but de ceux qui l'ont instituée, qui était de diminuer le nombre de jours chômés ; en fêtant le dimanche et la décade, sans compter les grandes fêtes, ils se trouvent augmentés ; à moins donc que le gouvernement n'obtienne des Ministres de toutes les religions qu'on ne se livrera au repos que le jour du repos national, il faudra en venir au repos du septième jour, car la richesse d'une nation est dans les fruits de son travail ; c'est ce qui lui donne des objets d'échange : c'est le grand principe de la prospérité de l'Angleterre, dont les productions sont répandues par toute la terre, tandis que l'Espagne et le Portugal, entourés des plus riches mines, passant le tiers de l'année à chômer des saints, vivent dans la pauvreté, la misère et l'ignorance. Votre réforme du calendrier ne sera donc admise par aucun peuple indépendant de votre gouvernement, parce qu'elle est trop disparate avec ce qui existe ; elle l'eût été sans difficulté si elle n'eût porté que sur les mois et les jours complémentaires.

P. S. Vous avez mis le comble à vos bontés

en me recommandant à la maison de M. L.... ; il nous a reçu avec cette honnêteté libre et franche que l'on trouve dans les personnes qui ont reçu la meilleure éducation : sa femme, quoique beaucoup plus jeune que son mari, semble lui être attachée et entièrement occupée de ses deux beaux enfans. Quel tableau, mon cher ami, que celui d'un heureux ménage !

...... Prairial an 7.

(*N°.* 25) *Lettre du général D.....*

VOTRE maison est un lieu charmant, et je vous déclare que j'en ferais volontiers ma prison perpétuelle. Située sur la Seine, au lieu où elle s'éloigne de Paris lentement, cette rivière lui donne encore le dernier tribut de son onde : prèsque vis-à-vis paraît le champ de Mars, où trois cents mille bras s'élevèrent pour jurer un pacte social éternel, qui dura deux ans ; le bâtiment qui le termine fut le berceau du génie qui a changé la face de l'Europe.

Quel contraste pour moi ! échappé du tumulte des camps, je me trouve dans une délicieuse retraite ; je vois Paris, et j'entends presque son fracas ; mais je jette mes yeux sur un tableau bien mieux fait pour mon cœur ; votre femme, vos enfans..... Si l'Etat

connaissait ce que vous quittez pour le servir, ses grâces seraient-elles tardives ?... Mon cœur est trop plein, ma raison garde alors le silence; que notre être est fini!

......Messidor an 7.

(N°. 26.) *Lettre du général Z.....*

On vient de recevoir de l'Allemagne, par Strasbourg, un ouvrage d'un ingénieur français, qui fait beaucoup de sensation dans les pays étrangers, et à bien des égards il justifie sa réputation; il paraît que le but de l'auteur a été de mettre l'art de tracer, d'attaquer et de défendre les places, à la portée de toutes les personnes qui ont une éducation soignée, tels que devraient être les officiers de l'état-major. Une des choses qui m'a le plus frappé, c'est le passage suivant, qui offre la plus parfaite similitude avec une grande partie de tout ce que vous m'avez écrit:

« Si des hommes, que je suppose choisis en-
» tre les plus instruits d'une armée générale-
» ment instruite dans la science des fortifica-
» tions, et surtout de l'attaque et défense des
» places, réunissent à leurs fonctions celles d'in-
» génieurs même, même confiance de la part des
» troupes les investit dans ces fonctions nou-

» velles. Ils y sont secondés par tous les offi-
» ciers de ces troupes auxquels ces fonctions
» ne sont plus étrangères. Les généraux, dont
» la plupart ont passé par cette école, ou ne
» sont parvenus à leurs grades élevés que
» parce qu'ils se sont montrés aussi savans en
» fortification qu'en tactique ; de tels généraux
» peuvent aussi bien ordonner les opérations
» du nouveau genre, et en recevoir de leur
» état-major les comptes et rapports, que de
» celles de l'ancien. Plus donc d'inconvéniens
» à craindre du défaut d'autorité dans ceux
» qui possèdent les lumières, ni du défaut de
» lumières dans ceux qui possèdent l'autorité;
» plus de conflit entre les différentes branches
» de service ; toutes issues du tronc commun,
» la masse entière de l'armée; et toutes diri-
» gées vers un but commun par une main
» unique, celle du général de cette armée;
» plus de contradictions aux opérations de
» siége, même de la part de l'artillerie, qui
» fournissant son contingent en directeurs de
» ces opérations, à l'état-major de l'armée,
» verrait son amour-propre désintéressé à cet
» égard, et le bornerait à bien servir son arme,
» comme se borneraient à bien servir la leur
» toutes les autres troupes. Chaque officier,
» chaque sergent des travailleurs cessant d'être
» témoin passif, deviendrait agent utile du

» tracé et de la direction de la partie des ap-
» proches dont le travail serait prescrit à la
» troupe, et le succès de ce travail deviendrait
» le fruit de son intelligence et de son acti-
» vité, comme de la volonté qu'il saurait ins-
» pirer à cette troupe; en sorte que le succès
» du siége entier serait celui de toute l'armée,
» dont chaque membre pourrait conséquem-
» ment en revendiquer une partie, comme due
» à ses talens; tandis que la plupart aujourd'hui
» n'ont point de gloire à réclamer puisqu'ils
» y ont courus en aveugles.

» Peut être croira-t-on me forcer dans mes
» derniers retranchemens en m'objectant que
» jamais on ne trouvera dans des constructeurs
» des fortifications, sortis des troupes, ces con-
» naissances de détail de coupe de pierre et de
» charpente qui sont si nécessaires à la bonne
» exécution de ces travaux; mais outre que
» ces connaissances subalternes sont rarement
» le partage des ingénieurs, en un degré suffi-
» sant pour s'appliquer avec infaillibilité à tous
» les cas de la pratique, on y peut suppléer
» en entretenant dans chaque place un entre-
» preneur bréveté, qui y soit en même tems
» commis et garde des fortifications, et qui
» applanisse toutes ces difficultés à nos forti-
» ficateurs purement militaires, et les débar-
» rasse de toutes ces épines du métier ».

D'après

D'après ce passage, vous voyez que déjà beaucoup de militaires, et sur-tout ceux sortis du corps du génie, partagent votre opinion ; il est à croire qu'elle deviendra générale parmi les bons esprits, libres de petits préjugés et d'esprit de corps, qui, le plus souvent, marchent toujours ensemble.

...... Thermidor an 7.

(*N°. 27.*) *Lettre du général D.....*

Vous voulez savoir, monsieur, ce que je ferais des inspecteurs du génie, après avoir fondu les officiers de ce corps dans l'état-major. Cet embarras vient sans doute de ce que vous savez que ces fonctions peuvent devenir de la plus haute importance pour un état. J'en fais, monsieur, toujours des inspecteurs des fortifications ; et quand on considère que les officiers qui dirigent les travaux des places et proposent des projets, se passionnent souvent pour la place où le hasard et quelquefois des liaisons qu'ils y forment, les ont mis, on sent trop la nécessité d'avoir des officiers, qui, dégagés de ces liens, vont visiter les places, et les considérer dans leurs rapports entr'elles et avec les obstacles naturels que présentent les frontières. D'ailleurs, il faut convenir que les hommes saillans

sont rares dans toutes les parties; il est donc plus facile d'en trouver six que vingt; et si on les a, si on les choisit de cette trempe, ils peuvent, dans leurs tournées, et dans les projets qu'ils indiquent, éclairer les objets de toutes les lumières qu'ils ont acquises, et de l'expérience que la fortune leur a offert. D'ailleurs, dans toutes les parties, il faut un centre, et ce centre doit être un conseil composé des seuls inspecteurs. Tous les inspecteurs, de quelqu'armes qu'ils soient, feraient partie du corps de l'état-major, comme je vous l'ai déjà dit. Si cet établissement de comité est nécessaire pour l'infanterie, la cavalerie, la gendarmerie, l'artillerie, il l'est davantage pour les fortifications. Les autres peuvent durer trois mois d'hiver; mais celui-ci doit être de six, à cause de la multiplicité et de l'importance des projets qu'il faut y discuter, jusques dans leurs moindres détails. Chaque comité aurait un président amovible, à la volonté du gouvernement, qui le nommerait; c'est le président qui travaillerait avec les ministres, soit pour le matériel, soit pour le personnel de chaque partie. Ce travail, fait et arrêté par le ministre, serait livré à un principal commis, pour chaque partie, qui aurait la signature, et répondrait de l'identité des expéditions avec le travail arrêté; et pour qu'il ne pût se méprendre sur la nature de ses fonctions,

chaque lettre commencerait toujours ainsi : En conséquence du travail arrêté par le ministre et le président de telle partie, il est nécessaire que, etc.

...... Fructidor an 7.

(*N°*. 28.) *Lettre du général D.....*

Que le sort d'un homme raisonnable et délicat est quelquefois à plaindre à l'armée. Les individus y sont si rapprochés, si entassés, que beaucoup sont dans le cas de s'entre-heurter, et quelquefois de se montrer dans toute leur laideur. Voici un raccourci de ce qu'on y éprouve. Ici vous voyez les vampires de l'armée, étalant un luxe aussi insultant que contrastant avec le dénuement du soldat : ils sont dans les plus superbes palais des plus belles villes d'Italie, traînant après eux les belles et faciles Italiennes, tandis que le soldat est couché sur la terre, à peine couvert de branches d'arbres, attendant son pain, souvent assez vainement. Là, c'est un brise-raison, qui n'a jamais su coudre deux phrases ensemble, et qui, fier d'un uniforme brillant, veut régler l'état et l'armée : si vous haussez les épaules de pitié, il croira que vous en voulez à son honneur ; il dira, au moins,

que vous êtes un esprit dangereux, clabaudera dans tous les coins, et vous serez obligé de lui infuser un peu de raison avec du plomb, si le bonheur ou l'adresse seconde la bonne cause.

Presque par-tout vous trouvez des commandans de places, plus despotes que des pachas, et vivant aux dépens du pays qu'ils doivent protéger.

Je pourrais continuer mes tableaux généraux, mais je préfère terminer ma lettre par une peinture, qui, quoique particulière, a, dans l'armée, plus d'un modèle.

M. B. entre chez moi brusquement; ses paroles vives et brèves annoncent un ton tranchant, et sans doute la promptitude de ses conceptions; je l'écoute avec recueillement; il a de la réputation dans son arme. Voilà ce que profère l'oracle :

Le gouvernement ne sait ce qu'il fait, en faisant démolir les places des ennemis; moi, je prétends que les places sont plus nuisibles à celui qui les a, qu'à celui qui est obligé de les attaquer. — Mais, monsieur, n'avez-vous pas vu Valenciennes, Mayence, ruiner les affaires de l'attaquant, le jeter dans le manque de toutes choses, et mettre un terme à ses progrès? n'avez-vous pas vu.... — Moi, je crois (et toujours ce moi en avant, caractéristique de la

jactance ainsi que de l'insuffisance), moi, je crois que c'est beaucoup d'argent perdu ; on a dit qu'il fallait un million de poudre pour détruire les places d'Italie ; il en coûtera donc deux millions d'argent, et avec cela on ferait bien des choses. — Nous espérons qu'il ne faudra pas tant de poudre pour abattre les huit places d'Italie ; la poudre que l'on a trouvée sur les lieux aurait même plus que suffi, si on ne l'avait pas détournée : d'ailleurs, cette poudre ne reviendrait pas à deux millions ; mais je le suppose, on gagnerait encore beaucoup à tous égards, si, avec cela, on ôte dans trois mois à l'ennemi des objets qui lui ont coûté plus de cinquante millions, et qu'il ne saurait refaire en trente ans, si on le prive des moyens de sureté et de défense, qui, mieux employés qu'ils ne l'ont été, pourraient....—Du moins, la poudre sera toujours perdue ; car il est prouvé que l'on peut démolir les places plus promptement et plus économiquement qu'avec la poudre. — Vous riez, monsieur. — Non, non ; j'ai des moyens. — Allons, monsieur, nous sommes au moins en état de vous entendre. — Vingt hommes peuvent faire dix toises de sape dans un jour, à des revêtemens. — Vous n'en viendrez pas à bout, à des revête-

mens de sept, huit et neuf pieds seulement, avec deux cent journées; ainsi calculez, d'après les dimensions qu'ont les revêtemens de la fortification moderne ; d'ailleurs, il faut laisser dormir sa raison, pour nier qu'avec vingt livres de poudre, dans un jour, on ne fasse, dans ce genre, plus d'effet qu'avec deux cents ouvriers.

(N°. 29.) *Lettre du général D.....*

Vous vous étonnez, monsieur, de la prompte reddition de toutes nos places d'Italie. Vous convenez qu'en général elles n'étaient pas bonnes ; que quelques-unes avaient été fortifiées dans l'enfance de l'art ; que quelques autres avaient été négligées depuis plus d'un siècle ; mais vous ajoutez qu'il était possible de s'y défendre. Votre opinion est juste, et leur chûte doit être attribuée à des défauts de combinaisons, à l'incurie de quelques chefs, et à la corruption de quelques autres.

L'opinion dominante à l'armée, celle de quelques généraux qui avaient plus d'audace que de raison, était que les places fortes ne servent à rien ; qu'elles sont en général mauvaises, et que celles d'Italie le sont un peu plus que les autres ; d'après de tels raisonnemens, échappés ou plutôt répétés avec beaucoup d'imprudence, personne ne voulait rester dans les places ; ceux qu'on y jetait, se croyaient perdus, et pensaient être assez autorisés, par l'opinion générale, à se rendre, dès

qu'ils pouvaient le faire sans se compromettre. Le général en chef lui-même, comptant peu sur les places, n'y mettait que ce qui l'embarrassait dans ses mouvemens, et non les troupes qui auraient été nécessaires à leur défense ; enfin, le général d'artillerie, partageant plus que personne l'opinion défavorable aux places, n'y avait laissé que des bouches à feu sans approvisionnemens, des affûts sans rechange, et en mauvais état.

Ce qui est arrivé en Italie, arrivera partout où les Français se trouveront, quand le gouvernement laissera le choix des commandans de places, et la formation des garnisons aux généraux en chef des armées ; comme on n'aura j'amais d'équipages de ponts attelés à l'armée, tant que l'artillerie en disposera.

...... Brumaire an 8.

(N°. 30.) *Lettre du général Z.....*

VOICI ce que j'ai trouvé dans un de vos auteurs.

« J'ai vu la foi des contrats violée, les plus saintes conventions anéanties, toutes les lois de familles renversées. J'ai vu des débiteurs avares, fiers d'une insolente pauvreté, instrumens indignes de la fureur des lois et de la rigueur des tems, feindre un paiement au lieu de le faire, et porter le couteau dans le sein de leurs bienfaiteurs.

» J'en ai vu d'autres, plus indignes encore, ramasser de terre des feuilles de chêne, pour les mettre à la place de la subsistance des veuves et des orphelins.

» J'ai vu naître soudain dans tous les cœurs une soif insatiable de richesses. J'ai vu se former, en un moment, une détestable conjuration de s'enrichir, non par un honnête travail et une généreuse industrie, mais par la ruine du souverain de l'état et des concitoyens.

» J'ai vu un citoyen, réputé honnête, dans ces tems malheureux, ne se coucher qu'en disant : J'ai ruiné une famille aujourd'hui ; j'en ruinerai une autre demain.

» Je vais, dit un autre, avec un homme noir

qui porte une écritoire à la main et un fer pointu près l'oreille, assassiner tous ceux à qui j'ai de l'obligation.

» Que dira la postérité, lorsqu'il lui faudra rougir de la honte de ses pères? »

On croirait que ce passage a été écrit il y a cinq ans. Non; il peignait ce que vous étiez il y a quatre-vingts ans. Seriez-vous, de siècles en siècles, sujets à de semblables maladies?

...... Brumaire an 8.

(*N°.* 31.) *Lettre du général Z.....*

Le héros que vous et moi aimons presqu'également, vient d'arriver. J'imagine bien que je ne vous l'apprends pas. Que de circonstances singulières je pourrais vous citer sur son séjour en Egypte, sur son retour, et que je tiens des personnes qui l'accompagnaient; mais vous n'aurez aujourd'hui que les réflexions qu'il a fait naître.

Les hommes à qui un gouvernement est confié, ou qui commandent des armées, ne sont grands que par leur caractère; la force du génie et les grandes lumières font donner le titre de grand à des hommes qui quelquefois sont extrêmement petits dans leurs actions; je m'abstiendrai de vous citer des exemples,

parce qu'il ne faut pas enlever à l'admiration des hommes ceux qui ont obtenu ce titre, non mérité à plusieurs égards.

Il est des hommes plus privilégiés encore, qui réunissent les deux titres à la grandeur, tels que César, Frédéric II. Le siècle où nous sommes en produira sans doute un troisième exemple, et peut-être ne manque-t-il plus au tableau qui doit le faire connaître que le point de vue d'où il doit être apperçu.

En effet, l'on raconte qu'Alexandre sachant que son médecin devait l'empoisonner, accepte de sa main, en lui remettant la lettre qui l'en avertit, un breuvage qui pouvait être fatal comme salutaire : la plupart des hommes vont s'écrier, quel caractère ! quelle grandeur d'ame! Que l'on dise : ce même Alexandre, arrivé en Asie, voit toute son armée en proie à la peste; ceux qui ne l'ont pas encore la craignent, et cette crainte accroît le danger; Alexandre sent qu'il va perdre son armée, s'il ne lui ôte l'idée que la maladie qui règne est la peste; il se rend parmi ceux qui en sont les plus attaqués, et leur dit : Soldats, vous n'avez pas la peste, c'est une glande, comme il en vient dans tous les pays, et la pressant du doigt, il ajoute, si c'était la peste, la toucherais-je ainsi ? Ce raisonnement persuade; la maladie diminue et cesse enfin ses ravages.

Tous ceux qui entendront ce récit s'écrieront que cette action est sublime ; quel généreux dévouement ! Les Dieux, en imprimant un tel caractère à un homme, en lui donnant l'intrépide abandon de lui-même pour sauver ses semblables, ne semblent-ils pas dire : voilà celui qui doit être à la tête de votre gouvernement ? Que l'on dise maintenant, ce dernier trait est de B........ en Egypte, il se trouvera des personnes qui, changeant de langage, diront : il faisait donc aussi des miracles !

...... Ventôse an 8.

(*N°. 32.*) *Lettre du général Z.....*

VOTRE dernière constitution présente un singulier phénomène; elle n'offre aucun moyen de l'améliorer ou de la modifier dans les parties où l'expérience ferait connaître des inconvéniens. La France, apparemment, doit être comme l'Univers, gouvernée par des lois immuables ; la matière existe, elle est soumise à trois forces, et tous les mondes roulent, et toutes les parties de la nature restent en harmonie ; de même, le caractère français existe : on conçoit un Sénat Conservateur indépendant, on divise le Corps Législatif en deux parties, pour lui ôter les orages et les factions attachés

à un corps trop nombreux ; on arme d'une grande puissance celui que la gloire avait pris soin de former pour réunir tous les suffrages, et à l'instant la France sort du chaos, et sous l'action de ces trois forces politiques, elle marche d'un pas ferme et réglé.

Que dites vous de cela, vous, qui êtes plus intéressé à en examiner les élémens que moi? N'y a-t-il donc rien d'oublié? rien à améliorer?

...... Ventôse an 8.

(*N°. 33.*) *Lettre du général D.....*

Si M. Necker s'était rappelé les détails de la révolution d'Angleterre, ou s'il avait eu la tête assez forte pour calculer ce qu'il faisait en donnant la moitié numérique à la représentation du Tiers-Etat, il est à penser qu'il ne l'eût pas fait. C'est lui qui a imprimé à la France son mouvement révolutionnaire, qui devait la jeter sous le despotisme le plus outré. C'est ainsi qu'un cocher honnête, mais mal adroit, se trompant de route, conduit son char par des chemins environnés de précipices ou de forêts, antique repaire des brigands les plus sauvages et les plus sanguinaires; le char où se trouvait la France et la Liberté n'a échappé

à autant de périls que par le dévouement de ses enfans.

Dès 1791, j'apperçus qu'il manquait à la constitution d'alors un corps conservateur, indépendant des autres pouvoirs, composé d'hommes qui, jouissant d'un sort avantageux, n'ayant plus rien à espérer, fussent essentiellement intéressés au maintien de l'ordre établi. La noblesse était détruite, il fallait donc composer ce sénat de ceux qui avaient rendu le plus de service à la Patrie, ou de ceux qui commandaient le plus le respect par leurs lumières ou leurs talens; on l'a fait, aux exceptions près, et si la constitution d'alors eût pu subsister par ce seul établissement, à plus forte raison celle d'aujourd'hui vivra, parce qu'il s'y trouve. Du reste, il y a des défauts, mais qui disparaîtront en partie par l'usage, qui adoucit tous les frottemens, et sur-tout par le grand contre-poids qu'elle a créé et qui imprime sans cesse un nouveau mouvement à la machine.

...... Ventôse an 8.

(*N°. 34.*) *Lettre du général Z.....*

Il faut bien, sans doute, monsieur, que vos concitoyens soient bien accoutumés aux voix enrouées qui chantent dans les rues, souvent

faussement, de tristes airs gothiques, pour pouvoir en soutenir le supplice, et les écouter même avec un certain intérêt : si vous comparez vos crieurs avec les bandes que l'on trouve dans toutes les grandes villes d'Italie, vous aurez une juste idée du point où en sont les deux peuples pour la musique ; je dis le peuple, et non pas les acteurs des théâtres. En effet, toutes ces bandes italiennes chantent en partie, elles ont souvent de très-belles voix et s'accompagnent avec exactitude ; aussi, généralement le peuple de ces contrées, qui n'a pas plus de voix qu'ailleurs, chante avec la même méthode, et dès que deux chanteurs se réunissent, il y a de l'harmonie.

S'il y a une grande différence entre vos bandes joyeuses de Paris et celles d'Italie, il y en a une bien plus grande encore avec celles que vous avez dans vos départemens ; c'est-là que l'on entend encore des airs du tems de Charlemagne, ou au moins du douxième siècle : l'on croit y trouver une autre nation française, et pour le langage et pour le chant. Vos magistrats semblent avoir oublié que le peuple s'instruit, se dirige, se forme par tout ce qui frappe les sens.

P. S. La maison de M. L.... est celle où nous allons le plus souvent ; les maîtres sont

extrêmement aimables, la société bien choisie, et nous y sommes reçus, graces à vous, d'une manière distinguée.

...... Ventôse an 8.

(*N°. 35.*) *Lettre du général D.....*

MON opinion relativement à la musique, monsieur, est parfaitement concordante avec la vôtre, et je l'avais déjà fait connaître dans une lettre qui a été imprimée; j'avais indiqué un remède qui me paraît être le seul : non-seulement je voulais que la police empêchât de chanter dans les rues tous ceux qui chantent mal, soit en musique, soit en paroles; mais je voulais que le gouvernement sacrifiât quelque chose pour avoir des bandes qui chantassent bien, et des choses faites pour donner un grand sentiment national, et qui puissent inspirer le sacrifice de soi-même, s'il le faut, pour la conservation de l'ensemble et du grand tout : je voulais qu'en répartissant les orgues des églises abandonnées, dans les chefs-lieux de canton, elles servissent à donner des intonnations justes et des principes de musique, par les mêmes procédés que l'on apprend à lire à cent personnes à-la-fois; que dans le chef-lieu de chaque canton l'on établisse au jour du repos public

public un concert formé par l'organiste et les amateurs ; cette impulsion suffira, et dans quinze ans le peuple français, naturellement gai, aimant plus que tout autre, sera le peuple le plus aimable qui ait jamais existé : les mœurs y gagneront, l'ennui et l'isolement conduisent à bien des vices ; les individus, en se rapprochant, chercheront la considération ; et pour être honorés, ils corrigeront leurs vices, ils adouciront leur rudesse, et remarquant que l'égoïsme ôte plus de jouissance qu'il n'en donne, les mœurs et l'humanité y gagneront.

P. S. Zanora ne voit plus que par les yeux de Linval ; il est devenu l'Univers pour elle ; elle se livre à son amour pour lui avec une énergie et un abandon qui m'étonnent ; jamais femme n'offrit et ne fit tant de sacrifices à son amant : je tremble pour cette femme, elle a tout à craindre du caractére léger de Linval : les graces, la vivacité, l'enjouement, cachent en lui le naturel le plus volage, ou plutôt l'annoncent ; mais les femmes s'éblouissent aisément et ne calculent jamais.

...... Germinal an 8.

(N°. 36.) *Lettre du général D.....*

J'ai extrêmement d'humeur, monsieur, contre votre gouvernement, que je sépare, avec beaucoup de raison, de votre nation. C'est lui qui aggrave le malheureux sort de nos prisonniers; c'est votre peuple qui l'adoucit; sans lui, sans les magistrats humains de Gratz, vos hôpitaux devenaient des cimetières, où l'on entassait vivans des milliers de Français; il semble que votre cabinet métamorphosait des chirurgiens en bourreaux; la chose a été portée à un point qui a révolté le peuple allemand; il a demandé à ses magistrats de soigner les Français, et depuis ils ont échappé aux maladies qui les enlevaient.

D'après les rapports des prisonniers français les plus modérés et les plus doux, et qui ont le moins souffert, il résulte que les traitemens les plus atroces sont faits à nos soldats, jusqu'à ce que la mort termine leurs jours, ou qu'un engagement forcé de servir contre leur patrie, leur donne le moyen de prolonger leur existence; tandis que les vôtres, répandus dans toute la France, souvent placés chez les laboureurs et les artistes, y sont libres et traités comme les autres citoyens.

Il résulte encore des mêmes récits, que nos officiers, entassés dans de grandes chambres, couchés sur la paille, ont à peine la liberté de respirer une heure par jour, et que sur les observations les plus justes, ils sont mis aux fers, d'une manière plus dure que nos forçats. Vous voyez combien ce traitement contraste, je ne dis pas avec celui que vous avez reçu, mais avec celui qu'ont éprouvé tous les officiers faits prisonniers par nous. Il est tems de faire respecter les droits de la guerre, et pour cela, il suffit d'user de représailles pour ramener l'orgueil le plus cruel aux sentimens de l'humanité. Si j'étais gouvernant, voilà ce que je vous dirais : Puisque vous faites périr nos soldats par les mauvais traitemens et le manque de soin dans les hôpitaux, les vôtres seront renfermés et oubliés.

Votre orgueilleux gouvernement, comptant nos officiers pour rien, parce qu'ils ne sont pas barons allemands, a mis en question s'il ne les emploierait pas à remonter les bateaux du Danube. Eh bien, puisque c'est avec des mots que l'on s'autorise à une conduite si étrange, puisque vous vous croyez tout permis en nous traitant de bourgeois, de républicains, nous vous appellerons serfs de la glèbe et barbares ; comme tels tous les officiers seront mis avec nos forçats ;

ceux que leur naissance rend les plus vains, auront les emplois les plus humilians.

Vous direz que nous allons changer en Europe le droit de la guerre; mais ne l'avez-vous pas changé les premiers? Et n'est-ce pas une duperie d'être toujours généreux envers ceux qui sont toujours barbares? Vous imitez les Turcs, qui appellent les chrétiens des chiens, et les traitent comme tels. Puisque vous prenez vos modèles en Turquie, nous y prendrons des leçons pour vous traiter en esclaves.

C'est à tort que l'on se persuade en France qu'il est de notre intérêt de bien traiter les officiers prisonniers. Quand un officier sait qu'il ne sera point dépouillé, qu'il sera bien reçu, il fait de son mieux pour tenir jusqu'à la dernière extrémité, et souvent cette obstination amène des chances qui lui sont favorables. Au contraire, s'il craint d'être prisonnier et d'être dépouillé de tout, il se retire souvent avant que la retraite soit nécessaire. Ce que je dis est prouvé par les faits. Les officiers russes ne veulent point être prisonniers; aussi ne sont-ils pas aussi fermes que les Autrichiens; et s'ils chargent avec vélocité, ils fuient avec vîtesse.

Le gouvernement français n'auroit pas tenu cette conduite deux mois, que vous amélioreriez le sort de nos prisonniers; alors on enverrait

des inspecteurs de prisonniers chez vous, et ce que vous feriez nous le ferions.

J'ai rendu justice à votre prince Charles, et j'ai eu autant de plaisir à le faire, que j'ai de douleur à vous observer que votre gouvernement, par crainte de nos principes, donne une fausse direction à l'esprit de son militaire. Il y aura un terme à notre générosité et à notre patience; la nation indignée prendra un parti sévère, et votre gouvernement verra trop tard qu'il a provoqué un changement dans les droits de la guerre.

...... Germinal an 8.

(*N°. 37.*) *Lettre du général Z.....*

VOTRE indignation est bien juste, mon cher général; les faits sont certains, à très-peu d'exceptions près; mais vous vous tromperiez si vous pensiez que le militaire autrichien donne son approbation à des traitemens aussi révoltans. Excepté pendant le trajet, la garde des prisonniers est confiée à des militaires qui ne vont jamais à l'armée, sur-tout à ceux qui, par la haine qu'on a réussi à leur inspirer contre les Français, sont jugés les plus difficiles à séduire. Ces officiers, craignant peu les représailles, ne suivent que leurs passions, et por-

tent dans leurs fonctions la dureté du subalterne, qui veut se faire un mérite de ses rigueurs.

Au reste, si je ne puis pas approuver tout ce que vous proposez, et que peut-être un peu d'humeur vous a inspiré, je partage cependant votre opinion sur la nécessité d'avoir des inspecteurs qui visitent vos prisonniers. Ils auraient un chef, auquel ils feraient leur rapport, et ces rapports seraient transmis à votre gouvernement par des moyens sûrs. Il me paraît juste que vous exigiez cet établissement.

..... Germinal an 8.

(*N°.* 38.) *Lettre du général D.....*

Je suis forcé de vous le dire; la vérité l'exige : elle ne peut jamais vous offenser; ce ne sont pas seulement les militaires ne faisant point la guerre, qui ont de mauvais procédés pour nos prisonniers, mais même ceux qui sont à l'armée. L'orgueil est la maladie générale de votre nation; il semble qu'on cherche à l'accroître, à l'exalter, pour l'opposer aux principes français. Cette passion est celle qui dessèche le plus l'ame, et offusque davantage la raison. Voilà un trait de ce qu'elle peut. Un de vos officiers, fait, comme vous, prisonnier en Italie, fut dirigé sur Dijon; le hasard lui avait fait lier con-

versation avec un officier français de cette ville, qui lui dit généreusement : Vous allez dans le lieu où j'ai ma famille ; veuillez lui dire que vous m'avez vu, et réclamez-vous de moi, si vous avez besoin d'appui ; il lui donna l'adresse de ses parens, qui firent mille honnêtetés au prisonnier ; il y a plus, l'officier français eut un court congé, pour aller arranger ses affaires, et pendant ce congé, il procura au prisonnier tout l'agrément qu'il put, en le conduisant dans diverses maisons. La paix de Campo-Formio fit rentrer l'officier autrichien dans ses foyers ; le Français qui l'avait si bien reçu, devint son prisonnier dans la campagne dernière, et reçut de lui les plus mauvais traitemens ; peut-on voir une ingratitude plus déshonorante ! peut-on voir plus de bassesse ! Mais c'était un noble allemand, et l'officier était un bon bourgeois...... Voilà ce que produit la vanité ; et puisqu'elle dégrade à ce point l'homme, on traitera ces hommes vains en êtres avilis.

C'est le même orgueil qui a dicté au lord Keith la conduite déshonorante qu'il a tenue avec un de nos héros, le général Desaix ; dépouillé et fait prisonnier contre tous les droits, puisqu'il était porteur de passe-ports donnés par les Anglais, il fut laissé dans le besoin, et confondu avec tous les prisonniers par Keith, qui eut la bassesse d'ajouter l'ironie aux mau-

vais procédés : la Renommée a déjà récompensé ces deux hommes comme ils devaient l'être ; l'un, connu par ses vertus, qui lui ont mérité des peuples de la Haute-Egypte le nom de Sultan juste, et par ses talens militaires qui le placent à côté des plus grands généraux, vivra dans la postérité ; l'autre, sans talens, sans vertus, sans nom militaire, n'est, et ne sera jamais qu'un lord anglais estimé par ses seuls valets, méprisé de l'Europe et oublié de tous, dès qu'il cessera de commander.

Sans doute que ce résultat pourrait satisfaire les Français, mais il ne retient pas nos ennemis déloyaux ; je voudrais que notre gouvernement arrêtât que le lord Keith ayant enfreint les droits de la guerre et de l'honneur à l'égard des Français, et abusé des malheurs qui avaient fait tomber le général Desaix dans ses mains, plutôt que la victoire, ne sera jamais reçu sur le sol français ; cette terre hospitalière pour tous les hommes lui est interdite, comme ayant enfreint les lois de la société.

.... Floréal an 8.

(*N°. 59.*) *Lettre du général Z.....*

Je sors des Tuileries, monsieur, où j'ai eu plus d'un plaisir : le premier a été de consi-

dérer tous les groupes que je rencontrais, et sur-tout vos sots petits-maîtres, dont l'air affecté contraste si fort avcc leur grotesque parure. Il faut convenir que la Révolution a gâté le ton de votre jeunesse; je ne parle pas de celle qui a volé sur les frontières et qui a rappelé la victoire sous vos drapeaux, celle-là s'est couverte de gloire; mais de ces poupées efféminées, qui affectent de n'avoir pas la force d'articuler en entier les mots. Autrefois, vos jeunes gens étaient brillans, élégans; leur urbanité paraissait en tout, et, s'ils voltigeaient autour des femmes, semblables au brillant papillon, ils le faisaient avec grace et légèreté; maintenant vos femmes sont aussi bien mises qu'autrefois, et peut-être avec plus de goût, mais les hommes qui les accompagnent semblent être leurs laquais. Fatigué d'être emporté et rapporté par la foule, je me suis placé dans un groupe de chaises (et ici commence un nouveau plaisir), je n'y ai pas été long-tems sans avoir des voisins; parmi leur nombre, deux se sont fait remarquer, et par la vivacité de leur conversation, et par leur ton élevé; ma chaise étant adossée à la leur, je n'ai pas perdu une syllabe de leur entretien; voici mot à mot ce que j'en ai retenu:

« Je suis très-décidé, mon ami, à faire imprimer mes idées sur un nouveau droit public

de l'Europe ; car quoique les gouvernans soient très-accessibles, comment leur faire parvenir des vérités développées ? ils sont obligés, par la multiplicité des objets, de les appercevoir tronqués, par de courts rapports des ministres, lesquels sont faits par de courtes analyses des lettres ou mémoires qu'on leur adresse ; vous sentez que l'on doit se voir bien écourté, quand on a passé par tous ces intermédiaires, et c'est bien pis encore quand le commis qui extrait (car les ministres sont si occupés à écrire leur nom, qu'il leur est impossible de lire ce qu'on leur écrit) lit mal ou n'entend pas ce qu'il lit. En faisant imprimer ses idées, on obvie à tout ; si elles sont vraies, utiles, il se forme une opinion qui force les gouvernans à les adopter ; si elles sont sans intérêt, elles échappent aux regards et tombent dans l'oubli. Que de dépenses on éviterait à l'Etat, que de malheurs quelquefois on préviendrait, s'il se formait des Bayle et des Feuquière, qui, en respectant les caractères et les génies faits pour gouverner, et dont la gloire a couronné les succès, ôteraient le masque à certains hommes qui, sans avoir rien fait, ont des réputations usurpées. Vous avez raison, lui dit son ami, et après un moment de silence, il ajouta : Vous m'avez parlé de vos idées d'une manière vague, vous devriez bien me les com-

muniquer avant de les faire publier. — Volontiers ». — Je vis alors le premier interlocuteur tirer d'une poche secrète un papier; comme il ne me parut pas excéder la grandeur d'une lettre, j'eus le courage d'écouter, et voici ce que j'entendis, qui me parut assez original :

« La paix est un si grand bien pour un état, qu'après avoir conçu l'espérance d'en voir jouir sa patrie, les premières réflexions se portent sur sa durée présumée et les gages qu'on peut en avoir; en les examinant de près, on les trouve peu rassurans; en effet, après avoir vu la terre ensanglantée pendant deux siècles, pour les successions des Valois, du duc de Juliers, de Philippe IV, de Charles II et de Charles VI, on voit maintenant de grands états anéantir de petits qui les empêchaient d'être en contact et par conséquent souvent en guerre; une puissance européenne, qui, formidable quand ses lumières égalaient et surpassaient celles de l'Europe, s'écroule maintenant de toutes parts, pour n'avoir pas marché de pair avec les autres puissances et avoir conservé des institutions qui consacrent l'ignorance; sa chute est si inévitable, que ses ennemis naturels sont parvenus à lui faire faire la guerre contre ses plus anciens alliés; et cette chute peut-elle se faire sans de fortes commotions en Europe?

» On peut donc croire que les sources de guerre, loin d'être taries, sont plus abondantes que jamais, et présagent au dix-neuvième siècle des guerres aussi sanglantes que celles du dix-huitième. En vain la France a-t-elle une forme de gouvernement qui la rende moins sujette aux guerres de succession, de famille et d'ambition; en vain est-elle entourée d'états naturellement tranquilles, elle est d'un trop grand poids dans les forces qui se balancent dans les quatre parties de l'Univers, pour rester étrangère aux mouvemens qui doivent avoir lieu tôt ou tard; et comme on l'a déjà observé, les rapports qui lient toutes les parties du monde, sont tels, qu'une étincelle qui part d'un des points embrase bientôt tout le reste.

» S'il est difficile d'empêcher les guerres qui naissent de l'écroulement d'une grande puissance, de la destruction des petites, de l'ambition et de l'orgueil de quelques autres, peut-être l'est-il davantage de diminuer le nombre de celles qui ont leur source dans les successions des princes régnans, et si on y parvenait, on ôterait (si l'on en juge par les deux siècles qui viennent de s'écouler) les deux tiers des guerres qui ont désolé l'Europe.

» Il est digne de la nation française de provoquer une espèce de droit de l'Europe, qui détruise cette cause d'agitation; il est digne du

congrès qui s'assemblera pour la paix, d'en poser les bases et de les faire adopter à toutes les puissances de l'Europe : il paraît certain que si après avoir donné par une bonne paix générale une forme stable à tous les états, on décrétait en principe que pour les princes régnans et leurs héritiers, tout droit de succession sur des pays qui ne font point partie des états où ils règnent actuellement, est aboli, et que les princesses ne pourront avoir de dot qu'en meubles ; il paraît certain, dis-je, qu'on détruirait la source de beaucoup de guerres, et qu'on empêcherait l'agrandissement colossal de quelques maisons qui emploient les mariages comme moyens d'ambition.

...... Floréal an 8.

(*N°. 40.*) *Lettre du général Z.....*

DANS une république non conquérante, les moeurs changent peu : il y a bien plus de différence d'un français actuel au français du tems d'Henri IV, que d'un hollandais ou d'un suisse d'aujourd'hui aux hollandais ou aux suisses de ce tems. Un français a même observé que vos moeurs, vos usages, changeaient autrefois avec l'âge de vos rois; je vais plus loin, et je dis que si une république est bien constituée, les

mœurs s'y améliorent, tandis que celles d'un état monarchique se corrompent, parce que dans la première forme de gouvernement on y a intérêt, et c'est un besoin d'avoir pour soi l'opinion publique. Sous ce gouvernement, il faut se voir, se connaître, s'étudier, et toujours les regards de ceux qui nous environnent sont une sauve-garde de notre vertu; dans l'autre, on ne redoute, on ne désire que le suffrage du dispensateur de tout. Vos mœurs, vos usages, si vous restez en république, changeront donc peu désormais, quand elles auront pris la force que ce genre de gouvernement doit leur donner, et il est heureux pour la nation française d'avoir fait sa révolution quand l'esprit de sociabilité avait fait plus de progrès qu'en Angleterre et dans les républiques que je viens de citer. Voilà une opinion que la vérité me force d'émettre, qui selon toutes les apparences continuera, du moins habituellement, à vivre dans la monarchie autrichienne, qui, d'ailleurs, est douce et très-peu onéreuse à ses peuples, à cause de la simplicité qui s'est conservée à notre cour.

P. S. Il paraît que la grace, la franchise de Kerleben, ont fait impression sur Sophie; sa conduite dans sa famille est toujours la même, mais la sérénité de son ame est troublée; après avoir été long-tems enjouée avec Kerleben,

elle semble être devenue plus réservée. Belle Sophie, ah ! que je m'en voudrais, si pour prix de tant d'honnêtetés, je vous avais montré un objet qui pût troubler le bonheur tranquille que vous êtes si bien faite pour goûter !.....

.... Floréal an 8.

(*N°. 41.*) *Lettre du général D.....*

Vos réflexions, monsieur, sur les mœurs des différens genres de gouvernemens, sont généralement justes; elles m'en ont fait naître d'autres et je vous en fais part.

Comment peut-on espérer que les mœurs puissent s'améliorer, quand on pense à ces hommes nuls et pervers qui se sont frayé le chemin des places à force d'argent, et qui ont amassé l'or en faisant périr de faim ou de misère des milliers d'hommes; quand on pense, dis-je, que de tels hommes ont occupé des places importantes, et en occupent encore, peut-on s'empêcher de reconnaître l'empire de la fortune, la puissance des circonstances, l'avantage de l'intrigue active sur la vertu modeste, et ce que peut la bassesse qui ose tout, à qui tout moyen est bon, tandis que la délicatesse, la noblesse des sentimens, ne con-

naissent qu'une route, celle de l'honneur et de la probité ?

Ces réflexions sont sans doute déchirantes, mais on peut venir à bout de tout avec de sages institutions; en voici une très-simple, très-renommée autrefois, et qui, à la paix, peut remoraliser la France; c'est de faire nommer tous les cinq ans, par le sénat conservateur, trois censeurs, dont les fonctions finiraient dans l'année. Tous les individus, les consuls, les sénateurs, le corps législatif exceptés, seront soumis à leur jugement; il y en aurait de deux espèces; l'une qui porterait : la place d'un tel est vacante; et aussi-tôt il serait tenu de se retirer, et le gouvernement ne pourrait lui conférer qu'une place inférieure; l'autre prononcerait : un tel doit à la République tant, et il n'est pas éligible. On sent que ce jugement tomberait sur les concussionnaires, à qui on ferait rendre à la République une partie de ce qu'ils lui auraient pris. Ce pouvoir dégénérerait en tyrannie s'il revenait plus souvent que tous les cinq ans, et s'il durait plus d'une année; mais n'existant qu'à des époques aussi éloignées, il serait un moyen de rétablir la pureté des moeurs qui tendent sans cesse à s'altérer chez un peuple riche et nombreux.

(*N*o. 42.)

...... Prairial an 8.

(*N°. 42.*) *Lettre du général D.....*

DEPUIS deux jours, Linval était plus sérieux qu'à l'ordinaire; être sérieux, c'est pour lui un état contre nature; aussi n'a-t-il pas pu y tenir long-tems; il est entré dans ma chambre ce matin, et m'a donné à lire la lettre, dont je vous envoie copie. Vous voyez, mon ami, que j'ai fait bien du mal à cette femme, m'a-t-il dit; mais puis-je changer mon cœur, à qui la succession des sentimens est aussi nécessaire que celle des saisons, ou du jour et de la nuit, l'est à la terre. Il n'est pas plus raisonnable d'exiger que je sois éternellement constant, que de vouloir que je sois blond, quand la nature m'a fait brun. Cependant, si je ne sais pas dire à mon sang d'être brûlant quand il est froid, si je ne puis pas faire encore palpiter mon cœur au seul nom de Zanora, lorsqu'il est calme, croyez que j'ai et j'aurai toujours les égards délicats que je dois à son attachement pour moi, et aux sacrifices qu'elle m'a faits.

Que peut-on dire à un jeune homme de ce caractère? Je ne pus que lui recommander d'user à son égard de la plus grande circonspection.

Copie de la lettre de Zanora à Linval.

Je le vois, Linval ; tes soins sont moins empressés ; tu ne réponds qu'avec embarras aux questions que je te fais sur tes fréquentes absences ; tu n'es pas encore infidèle, mais l'inconstance est peut-être dans ton cœur ; si cela est, connais tes dangers, et connais mon amour dédaigné.

Je ne ressemble pas à la plupart des femmes de ma triste patrie, qui prétendent ne point aimer tous les hommes avec qui elles font de l'amour ; affreuse distinction, qui avilit leur ame, et rend leur conduite méprisable ! Tu as été long-tems l'objet de tous mes sentimens, de tout mon amour, sans obtenir de faveurs ; en te les accordant librement, puisque tu y mettais un si grand prix, j'ai voulu te prouver que tu m'étais plus cher que tout ce qui avait des droits à mon cœur, puisque j'étais capable de te tout sacrifier. Quand les circonstances t'ont forcé d'abandonner l'Italie, je t'ai suivi autant que je le pouvais ; j'ai abandonné, pour toi, mari, parens, connaissances ; j'ai consenti à devenir étrangère en tous lieux. Tu ne peux donc douter, ingrat, d'avoir eu tous mes sentimens ; mes sacrifices prouvent ceux de mon ame, mes transports t'ont prouvé ceux de mon cœur. En laissant tout pour te suivre, j'ai voulu m'identifier avec

toi ; tu es devenu la source de mon unique félicité ; je ne m'en plaindrais pas, si je ne craignais un terme au bonheur que tu m'as fait goûter; mais en me livrant à toi, j'ai voulu que tu fusses à moi sans réserve, et que tu me consacrasses ta vie, comme je t'avais dévoué la mienne. Si tu y manques, si ton cœur ne répond à mon cœur brûlant que par des froideurs, si un nouvel objet venait jamais à l'engager, saches que mon amour se changerait en haine, mes transports en fureur; qu'ayant tout perdu pour toi et par toi, bonheur passé et futur, il ne me resterait de ressource que de terminer mes jours, en immolant celui qui en aurait empoisonné le cours.

O femmes de ma patrie ! ô mes faciles compagnes ! que n'ai-je votre légèreté, votre inconstance ! Un nouvel objet me charmerait ; je n'appercevrais pas ton changement. Mais je n'ai conservé des lieux qui m'ont vu naître, que l'idée de la vengeance ; ma passion ne peut être modérée, et si je ne suis la plus heureuse des femmes, je serai la plus malheureuse.

P. S. Ce que j'avais craint est arrivé. La fureur et la jalousie de Zanora s'est accrue au point d'attenter aux jours de Linval. Cette malheureuse femme, éperdue, égarée, tremblante, n'a porté à son amant que des coups incertains

et peu dangereux. Le cri qu'il a jeté en la désarmant, a fait tomber à ses pieds cette femme qui l'aime encore, il l'a reconnue de suite; on est accouru, et pour la sauver, il a dit qu'un vil assassin avait attenté aux jours de cette femme, et qu'il avait reçu un coup en la défendant et en le désarmant.

...... Prairial an 8.

(*N°. 45.*) *Lettre du général D.....*

Nous bâtissons, et nous avons besoin de bâtir sans cesse, parce que nos matériaux sont peu durables; les pavés d'Italie, les pierres de taille des maisons qu'on y bâtit, durent trois ou quatre siècles, et l'on est obligé de renouveler les nôtres tous les cinquante ans. En supposant que les matériaux soient plus chers en Italie qu'en France, ce qui n'est pas généralement vrai, la différence des prix étant moindre que la main-d'œuvre renouvelée, il s'ensuit qu'il en coûterait constamment plus en France pour avoir le même nombre de bâtimens. Sans doute qu'un jour nous ferons un plus grand usage du granit, si répandu dans toutes les maisons d'Italie. D'ailleurs, les Italiens, plus sobres que les Français, vivant peu ensemble, consomment beaucoup moins, tandis que leurs terres rap-

portent le double. Chaque année, une famille peut donc, en tems ordinaire, mettre les deux tiers de ses revenus à augmenter ou orner sa maison. Par là, on explique la différence qui existe en France et en Italie, à cet égard. «

Prairial an 8.

(*N°. 44.*) *Lettre du général D.....*

Le roman de Zanora et de Linval vient de finir d'une manière affreuse. Ah ! jeunes gens, qui vous arrachera donc à votre légèreté, si des catastrophes aussi cruelles ne font rien sur vous ? Mais il faut rendre quelque justice à Linval ; il est hors de lui ; il ne veut plus voir personne ; il semble renoncer à tout ; je crains d'autant plus sa douleur, qu'elle n'est pas conforme à son caractère : elle est froide et muette. Voilà la lettre qu'il vient de recevoir de Zanora.

« Mon attentat me sépare de toi à jamais.
» C'est un tourment que je ne puis supporter
» plus long-tems. Tes ménagemens mêmes, en
» voulant me sauver, ont ajouté à mon supplice.
» Mon espérance a été déçue ; en t'immolant
» à ma jalousie, je voulais que nous restassions
» unis dans la nuit éternelle. Ton destin l'emporte : je vais subir le mien.

» La terre ne conservera plus de trace de

» ta malheureuse victime. Chargée de poids, » je vais descendre froidement dans le sein des » eaux, et dérober mon corps à tes regards et » à ceux des hommes, qui, comme toi, se font » un jeu de nous égarer et de nous trahir. Dans » une heure, je n'existerai plus; tu me ferais » chercher en vain : je ne suis qu'un grain de » sable pour le grand fleuve que j'ai choisi pour » tombeau ».

Elle a laissé un autre écrit, où elle motive sa conduite, défend toute recherche, et assure ce qu'elle possédait à sa femme-de-chambre.

......Prairial an 8.

(*N°.* 45.) *Lettre du général Z.....*

En vérité, vous êtes la nation la plus singulière que l'on puisse connaître; tout chez vous est mode, enjouement; il semble qu'il soit fatigant de penser et d'agir d'après soi; il faut se diriger comme fait le voisin, et comme on fait dans telle partie de la ville (1).

Le quartier de Paris que l'on appelle le Marais, ne peut avoir été bâti que par imitation, et parce

---

(1) Il y a sans doute une lacune ici. (*Note de l'Editeur*).

que la robe s'y étant d'abord fixée, à cause de la proximité du palais et des autres tribunaux supérieurs, l'armée dévorante des hommes de loi, et puis après, sans doute, l'armée suppliante des pauvres clients, auront porté les entrepreneurs à y bâtir, et voilà un marais converti en superbes édifices.

La finance, agroupée autour du Palais-Royal, de la Bourse, s'est un peu étendue vers les Italiens et la chaussée d'Antin. Les entrepreneurs de bâtimens qui font des maisons pour vendre, comme les pâtissiers font des tourtes, trouvant là du terrein inoccupé, ont construit de fort belles maisons; et comme les gens qui font fortune aiment les nouveautés et le voisinage des gens riches, tous ont été en foule dans ce quartier, qui a été l'arène des millionnaires. Je ne parlerai pas du faubourg Saint-Germain, consacré autrefois à la haute noblesse, et devenu maintenant l'assemblage des casernes de commis, et des palais des administrateurs; ni du pays latin, qui sera toujours pays latin. Mais passons à ce qui arrivera : le nouveau gouvernement, placé aux tuileries, produira sans doute une révolution en ce genre, mais plus fondée que tout ce que l'on vient de dire. En effet, il est étonnant que l'on ait bâti aux quatre coins de

Paris, souvent dans des cloaques affreux, des maisons magnifiques, et que le plus heureux site de Paris, celui qui a les premiers regards du soleil, je veux dire une partie de Chaillot, du faubourg Saint-Honoré, et de l'étendue qui les unit, ne soit pas encore couvert de maisons, qui, pour la pûreté de l'air, la beauté de la vue, la proximité des belles promenades et des plus magnifiques jardins qui existent, l'emporteraient sur tous les autres.

Que faut-il pour que cette partie change de face ? Qu'une société de gens riches sente que ce terrain inculte et non habité, à la paix, doit prendre une grande valeur, et les maisons y doubler de prix. Alors, dans vingt ans, entre Chaillot, le faubourg Saint-Honoré et le Palais-Royal, il n'y aura plus d'interruption d'habitation ; et si l'on ajoute à cela une salle de spectacles, placée près de l'hôtel de Beauveau, tout le monde se portera dans un quartier qui sera plus sain et plus agréable que tous les autres.

...... Messidor an 8.

(*N°. 46.*) *Lettre du général D.....*

Vous avez sans doute remarqué, monsieur, combien la nature du climat influe sur le caractère du peuple qui l'habite ; il y a du pôle à l'équateur, une gradation, très-sensible à des degrés éloignés ; cette échelle, qui s'étend du Samoyede à l'habitant du Sénégal, n'est pas encore assez bien étudiée. Peut-être qu'une masse d'observations bien faites pourrait déterminer, d'une manière exacte, le caractère de tel peuple à telle latitude et à telle hauteur au-dessus du niveau de la mer. On remarque même souvent une différence très-grande entre les peuples qui habitent les revers opposés d'une chaîne de montagnes.

Quand on considère la situation de l'Italie, relativement à sa latitude et à ses aspects, il est impossible de ne pas convenir que si Platon ou Thomas Morus avaient voulu réaliser leur république, ils eussent choisi cette région, que la nature semble avoir circonscrite et destinée pour en remplir toutes les conditions.

Quel bel paese che appennin parte e che circondano l'alpi et mare.

L'italien a reçu de la nature une imagination vive et féconde, une organisation très-irrita-

ble ; quand il imagine, il est presque toujours extrême ; quand il raisonne, il est plus subtil que solide. On peut dire qu'il est très-passionné et très-indolent, plein de vanité et d'avarice ; très-démonstratif et très-dissimulé, terrible contre le faible, et souple devant le plus fort ; il est impossible de voir, dans le même pays, plus d'ignorance et plus de lumières, plus de crédulité et plus de défiance ; l'Italien se souvient toujours qu'il fut autrefois le maître du monde : ce souvenir lui donne beaucoup de morgue. Tous les peuples du Nord sont à ses yeux des barbares que le nombre a fait les plus forts ; mais qu'il regarde comme de pauvres gens, dont il prétend faire toujours des dupes : il ne voit point que sa finesse, utile contre les Gots et les Vandales, est usée contre les Gaulois et les Germains du dix-huitième siècle..

Pendant que l'Italie, morcelée en petits Etats despotiques et en républiques très-aristocratiques, vieillissait dans des préjugés et des guerres civiles, les peuples du nord ont défriché leurs forêts, abattu les donjons de la féodalité, cultivé les arts et le raisonnement ; François Ier., Sulli, Richelieu, Colbert, ont établi le monde intellectuel à l'Occident de l'Europe.

...... Messidor an 8.

(*N*° 47.) *Lettre du général Z.....*

PARIS, monsieur, est une bien singulière ville : avant que trois personnes qui se sont trouvées réunies par hasard dans une société, s'y retrouvent, deux voyageurs, partant de Cadix pour faire le tour du monde, l'un par le détroit de Magellan, l'autre par le cap de Bonne-Espérance, auraient le temps de s'y retrouver. En effet, j'ai vu hier chez le général B. les jeunes officiers d'artillerie et du génie, que j'y avais rencontrés il y a près de trois ans. Ils s'étaient peu rapprochés ; vous en jugerez par ce que je vous en dirai, en conservant la forme de dialogue, pour mieux peindre l'entretien : vous leur trouverez les mêmes préventions qu'ils avaient.

L'officier du génie m'aborda le premier, et me dit : Vous avez été témoin, monsieur, dans cette maison, de ce que peuvent les préjugés de corps ; je suis sûr que vous les retrouveriez encore, si la conversation se reliait avec M. le capitaine d'artillerie, qui est là (en me montrant M. H***.) ; le capitaine d'artillerie entendit sans doute ce que l'on disait, car il s'approcha de nous, et dit : comment n'aurais-je pas eu, ne conserverais-je même pas des idées qui honorent mon arme, et que j'ai vu être celles de quelques-uns de nos chefs.

L'officier du génie. — C'est quelquefois parmi des chefs que l'on trouve les idées les plus éloignées des changemens que les événemens amènent.

L'officier d'artillerie. — Nos chefs, monsieur, bâtissant sur de bonnes bases, se tiennent fort au courant de tout, et nous en avons eu qui, voulant donner à nos élèves les élémens qui peuvent leur être utiles, ont voulu qu'on leur enseignât à faire des plans, niveler des terreins, projeter une fortification sur un terrein donné, en faire les profils, calculer les déblais et remblais, former des projets d'attaque et de défense des places qu'ils auront imaginées ; enfin, tout ce qui se trouve dans les instructions des écoles du génie.

L'officier du génie. — Sans doute que l'on apprendra aux officiers du génie à tirer la bombe et à ricocher les faces de fortifications, et l'on fera bien, pour que quelqu'un y soit exercé en France ; car, dans toute la guerre dernière, on dit que l'artillerie n'a pu employer ce genre de tir.

C'est encore trop peu pour vos élèves, dit-on, de tracer et construire une place ; il faut, pour perfectionner l'art des projectiles, qu'ils sachent l'architecture civile, qu'ils connaissent les différens ordres ; ce qui fait leur force : il faut qu'ils sachent la coupe des pierres, *l'appareil*, la pose, le ragrément, le calcul des voûtes, la connaissance des bois, des métaux,

les traits de charpente, le dessin, les ombres, la perspective, etc., etc.; savoir est trop peu encore, il faudra qu'ils mettent en pratique, et fassent des modèles en plâtre.

Sans doute un gouvernement est très-fort le maître de faire apprendre ce qu'il veut à un officier d'artillerie et à un officier d'infanterie, et après lui faire faire des usines, des fonderies, construire des fourneaux, des machines pour forer les canons de fusil, polir les baïonnettes, faire des sabres, etc.; mais vous conviendrez que toutes ces choses sont aussi étrangères à un officier d'artillerie qu'à un officier d'infanterie ; et qu'un gouvernement qui a réussi à former de bons artistes, ne doit pas les exposer dans la guerre comme le premier soldat, puisqu'il perd alors, sans utilité réelle, non-seulement l'individu, impossible à remplacer de long-temps, mais tout ce qu'il a coûté pour le former. Aussi est-il toujours arrivé aux nations qui avaient donné tant d'attributions à un corps militaire, que tout allait de travers au bout de deux ans de guerre, par la perte des hommes qui étaient à la tête de ces établissemens: d'ailleurs, cela fait un mouvement, un changement perpétuel qui nuit aux progrès de l'art et à l'économie de la chose; la perte du personnel de l'artillerie entraîne la perte de son matériel, et celui de toutes les autres armes, quand c'est par elle qu'elles le reçoivent.

L'officier d'artillerie.—Peut-on, monsieur, donner trop d'attention aux élèves du premier corps de l'armée, afin d'étendre leurs talens et leurs vertus, et d'en faire la source des succès de nos armes?

L'officier du génie.— Assurément les autres armes et l'Europe, qui est encore dans l'admiration de notre incomparable infanterie, ne pourront pas regarder l'artillerie comme la première, malgré son influence et les services qu'elle a rendus. Il y a même plus, beaucoup de bons généraux ne considèrent l'artillerie comme redoutable et nécessaire que dans l'attaque et la défense des places.

L'officier d'artillerie.—Si, comme on en parle depuis long-temps, on voulait réunir les deux corps, vous seriez peut-être un jour fâché d'avoir voulu diminuer les avantages de celui dont vous feriez partie. Vous savez qu'en considérant une armée en bataille comme une fortification dont l'artillerie forme les bastions et les autres armes le remplissage (les courtines), on a dit: de même que toute la force et la défense est dans les bastions, de même aussi tout dépend de l'artillerie, formant les bastions mobiles, et de l'ingénieur de cette nouvelle fortification; c'est-à-dire, du général d'artillerie faisant avancer ses bastions de positions en positions, et vous sentez que cet art de construire des places mobiles, est bien supérieur à celui de faire, dans le

cabinet, un projet de fortification sur un terrain donné; c'est pourquoi le général d'artillerie est fortificateur, dans la plus grande acception du terme.

L'officier du génie. — M. Dupuget, et tous les bons officiers d'artillerie de ce temps, avaient parlé avec beaucoup de clarté des batteries de position à mettre en avant de la ligne, et en avaient fait sentir la nécessité, pour appuyer les troupes, protéger leur ligne, rendre flottantes les lignes ennemies, et y former des trouées, si elles marchaient pour attaquer; alors on pratiquait la chose, mais on n'avait pas investi les beaux noms de *bastions mobiles.* La raison de ce nouveau langage est le désir très-prononcé qu'a l'artillerie de s'incorporer le génie. En effet, une fois ces noms ingénieux adoptés, le public inattentif dira: puisque les artilleurs sont des faiseurs de fortifications idéales, pourquoi ne les mettrait-on pas avec ceux qui en font de réelles, avec les ingénieurs militaires?

......Messidor an 8.

(*N°*.48.) *Lettre du général Z.....*

On a interrompu, monsieur, le récit que je vous fais du dialogue entre les deux officiers du génie et de l'artillerie, je le reprends.

L'officier d'artillerie. — Otez, monsieur, les écoles du génie et de l'artillerie, en existe-t-il où les militaires puissent cultiver les con-

particulières à ces deux parties les plus difficiles? Il faut donc que toutes les armes aillent s'éclairer aux écoles réunies d'artillerie-génie.

L'officier du génie.—Sans doute qu'il vaudrait mieux qu'on s'y éclairât, que de rester dans les ténèbres; mais ne pourrait-on pas en sortir d'une manière plus utile? Et ne serait-il pas plus avantageux pour un gouvernement, pour une nation comme la nôtre, chez laquelle la naissance ne donne pas le commandement, de former cinq écoles militaires, placées dans les plus grandes garnisons, où des professeurs choisis enseigneraient théoriquement et pratiquement les détails de chaque arme, les rapports qu'elles doivent avoir, au lieu d'envoyer tous les militaires français voir manœuvrer l'artillerie?

L'officier d'artillerie.—La réunion du génie avec l'artillerie est d'autant plus nécessaire, que les canonniers sont naturellement bombardiers et sapeurs.

L'officier du génie. — Pourquoi vous arrêter, et ne pas dire mineurs; cependant à quoi servirait à l'artillerie d'avoir des sapeurs, quand ce sont les officiers du génie qui font faire les sapes; ce corps veut-il avoir des soldats pour les donner aux autres officiers? D'ailleurs, sans des préjugés de soixante ans, qui n'apercevrait qu'entre faire des retranchemens, des parapets et une sape, il y a plus de rapport qu'avec le tir du canon et de

...... Thermidor an 8.

(*N°. 49.*) *Lettre du général Z.....*

En vérité, monsieur, votre nation est d'une singularité qui m'étonne chaque jour davantage : elle a à-peu-près inventé les télégraphes, la boussole, et elle ne peut pas imaginer pour ses fêtes des jeux qui aient du rapport avec son caractère, ses usages et sa manière de faire la guerre, il faut copier les Grecs ; elle a inventé les ballons, et ne peut trouver la forme d'un fauteuil commode, il faut qu'ils aient quelques rapports avec les chaises curules. On s'extasie maintenant devant toutes les formes qui ne feraient que pitié si on les trouvait dans un vieux château; je vous dis, moi, n'imitez personne, vous avez pour vous la vivacité du génie, la perfection des arts au plus haut degré, la gloire d'avoir vaincu les autres peuples, et fait respecter votre souveraineté ; vous êtes le plus grand des peuples modernes, servez plutôt de modèle aux autres nations et n'en imitez aucune.

Si la justice demande de laisser asseoir chacun comme il le veut, il n'est pas aussi indifférent d'avoir tels ou tels jeux dans les fêtes publiques, et je vous dirai au prochain courrier ce que je pense des vôtres, qui m'ont paru bien ridicules.

...... Thermidor an 8.

(*N°. 50.*) *Lettre du général D.....*

Quoique vous en disiez, monsieur, il ne manque à nos fêtes que d'être consacrées par dix ans d'usage, pour devenir l'objet de l'admiration et de l'envie de tous les peuples de l'Europe. Chez eux, tout est gothique ou féodal, et, dans quelques endroits, l'un et l'autre; chez nous, tout est national, et peut-on avoir des fêtes publiques sans cela? C'est dans ces jours surtout que tout doit être pour le peuple, et que tout doit être peuple. Pour être au-dessus des autres nations, dans ce genre, il ne faut pas croire que nous ne laissons rien à desirer; vous avez même raison de trouver nos jeux d'une ridicule imitation de ceux des Grecs; vous auriez pu observer aussi, que nous n'avons pas un local qui soit véritablement convenable pour rassembler le peuple de la première capitale du monde.

Les Grecs et les Asiatiques faisaient, dans leurs combats, usage de chars, et avaient le soin de se tenir fermes sur leurs galères; ils avaient, par des jeux, encouragés les citoyens à prendre ce genre d'adresse; mais pour nous, à quoi peuvent servir de tels talens, si ce n'est à former de bons cochers?

Ce qui vous choque m'avait déjà frappé, et j'avais proposé de conserver les courses à pied, les courses à cheval, et de remplacer celles du char et les joûtes sur l'eau, la première par l'exercice des luttes au sabre et au pistolet ; la seconde par des efforts utiles à la marine, tels que de monter ou de marcher sur un mat suiffé, ou joûter comme à Venise à force de rames ; les gondoliers de cette nation passent pour les plus adroits marins de l'Europe ; qui doute que les jeux de *la regata* n'aient été le principe de cet avantage ?

On vient de dépenser des sommes immenses à faire un petit mur, assez inutile, pour entourer les promenades qui sont devant nos Invalides ; il en eût coûté très-peu de chose de plus pour faire, au Champ-de-Mars, trois rangs de piliers de maçonnerie, à 12 ou 18 pieds l'un de l'autre ; de planter sur chacun un poteau en fer, ceux du milieu étant plus élevés que les autres, et liés entr'eux par une espèce de faîte en barre de fer, auraient porté une toile, pouvant s'abattre vers les deux autres rangs de poteaux, quand il pleuvrait, ou que le soleil serait incommode. Avec cette légère dépense, on pourrait mettre à l'abri 300,000 individus, et leur épargner les maladies qui résultent, ou de la chaleur excessive du mois de juillet, ou des pluies des autres saisons.

...... Thermidor an 8.

(*N.° 51.*) *Lettre du général Z.....*

Je viens d'avoir, monsieur, une bien singulière visite. Un militaire non employé, à qui, sans doute, l'humeur sert un peu de verve, est venu me trouver ce matin. Après les premiers complimens d'usage, et m'avoir instruit des combats où il a été, et des batailles qu'il a gagnées, il m'a parlé à-peu-près en ces termes.

L'ingrate fortune m'a été contraire; elle n'a point secondé mes efforts, car je devrais être à la tête des armées. Dans l'ancien régime, les préjugés, l'ignorance m'ont tenu long-tems dans les grades subalternes, où j'ai consumé, sans fruit, du tems et des forces; la révolution devait m'ouvrir une plus vaste carrière; mais les yeux des bêtes féroces qui régnaient alors, étaient blessés de toute lumière; à une époque moins orageuse, l'intrigue, l'astuce s'emparèrent de tout; j'aurais pu m'élever alors, je n'avais qu'à flatter; mon caractère indocile ne put se ployer, et prendre les formes analogues aux circonstances. Quand l'ineptie et la trahison marchaient à la tête de nos armées, je les vis consternées, souffrantes, mais jamais abattues; comme Socrate à Décélie,

je me retirais avec nos soldats, mais calme, et en méditant sur les moyens de réparer nos pertes. Le caractère français ne me parut jamais si grand que dans le malheur; les Alpes devinrent les Thermopiles, mais l'anarchie et la confusion planaient sur l'intérieur de la France : un léger bâtiment portait alors sa fortune, et peut-être son unique ressource; ce bâtiment échappe à mille dangers, il aborde, et la France est sauvée. Depuis cette nouvelle hégire, la Fortune et le Génie ont marché d'un pas égal : nos armées, reconnaissant la main qui les conduisait à la victoire, ont pris désormais une course aussi sûre que rapide; mais, vous le dirai-je, ce gouvernement que j'admire, ne rend pas assez de justice au mérite; il ne voit pas assez qu'il ne faut pas toujours employer les hommes, parce qu'ils se trouvent élevés sur le théâtre, et qu'il vaut mieux en croire les talens et les vertus, que les produits du hasard d'une révolution. On croirait que, trop occupé des choses, il n'examine pas assez les hommes. Aucune plume ne discute les combinaisons et les opérations que l'on fait; on laisse se former des réputations exagérées. . . . .

Dans le tems du plus impérieux despotisme, on n'a jamais écrit avec plus d'adulation. Quant à moi, je veux m'écarter des routes du gazetier P..., du verbeux F..., et même de D..., qui veut trop plaire à tout le monde. Les commentaires

que j'écris seront encore plus vigoureux que les ouvrages de Feuquières. Vous verrez ce que sont la plupart de ces réputations colossales, quand elles ont passé au creuset de la raison. Il me manque une chose; je suis certain de connaître toutes les positions des Français; j'ai pesé les rapports de leurs généraux; je connais ceux qui y mettaient de la franchise, de l'exactitude, et ceux qui en faisaient une tragédie comique, où chaque individu paraissait sur la scène pour faire retentir l'Europe de son nom, au gré du caprice de ceux qui commandaient. Vous m'obligerez, M. le général, de me donner des renseignemens sur les positions des ennemis dans telle et telle circonstance, etc.

J'avais écouté très-tranquillement, pour connaître les motifs de sa visite. Arrivé à ce point, je l'ai interrompu, pour lui représenter qu'il entreprenait une tache *orageuse*, et qu'en supposant qu'il fût parfaitement instruit et qu'il connût la vérité des faits, il y avait des vérités, qui, pour les nations, ne valaient pas les illusions dont on les entretient; j'ai ajouté qu'il se ferait un monde d'ennemis, si, après la révolution, il voulait examiner, avec trop de rigueur, les droits que chacun peut avoir à la réputation que les circonstances ont pu lui faire... Non, non, monsieur, m'a-t-il répondu; rien ne peut m'arrêter; un Aristarque doit être intrépide;

il faut, dans le calme qui va régner, que les plantes rampantes du fond de la mer, élevées par l'orage jusqu'à sa surface, soient précipitées dans les abîmes, d'où elles n'auraient jamais dû sortir; d'ailleurs, le génie qui se trouve à la tête du gouvernement, ne pourra qu'être flatté de mes écrits; en éclairant ses choix, je le dispenserai d'enquêtes aussi difficiles que peu fructueuses, et j'empêcherai ces nominations, qui, si souvent, élèvent aux plus grandes places les plus petits.

Je voulus répliquer; mais peut-on résister au torrent de l'amour-propre d'un auteur? Il me laissa, pour retourner sans doute dans son quatrième étage, et se venger, avec sa plume, de ceux qui osent ne pas être de son avis.

P. S. Sophie devient de plus en plus sérieuse; la gaîté n'est plus dans ses beaux yeux bleus; son teint est devenu pâle; son visage si rond, semble s'être alongé, et sa bouche fraîche a perdu de son pourpre et paraît décolorée; tout annonce en elle une affliction profonde.

...... Thermidor an 8.

(*N°.* 52.) *Lettre du général D.....*

Vous m'avez dit, monsieur, dans vos précédentes lettres, que la société de M. *** pa-

raissait craindre que le nouveau gouvernement ne devint militaire ; cette crainte me ferait deviner l'espèce des hommes qui la composent ; ils s'alarment de ce que, voulant récompenser les services distingués de quelques généraux, on en a placé une douzaine au sénat, et quelques autres ont été nommés préfets. Certes, cette proportion n'est pas grande, et il faut s'étonner qu'il n'y en ait pas davantage. Dans quelle profession est-on plus à même de donner des preuves de dévouement, et faire des choses vraiment utiles à l'état? D'ailleurs, tout le sénat et la majorité des préfets seraient composés d'anciens militaires, que le gouvernement ne serait pas militaire pour cela, puisque l'individu qui est reçu sénateur ou préfet, cesse, à l'instant même, d'avoir des fonctions militaires ; au contraire, excepté à l'armée et dans les places assiégées, par-tout où il y a une force militaire, il se trouve une autorité civile, indépendante, et qui relève directement du gouvernement.

Les mêmes personnes se plaindront aussi, sans doute, que l'on cherche à diminuer les pertes que la révolution a fait faire, parce que l'on donne des places à quelques familles honnêtes qu'elle a ruinées; voudraient-elles qu'on les donnât à des hommes qu'elle a enrichis ?

Le nouveau gouvernement sèche nos pleurs

et répare nos maux. Un des grands malheurs amenés par la révolution, a été de détruire la puissance paternelle, qui avant n'était même pas assez considérable; on vient de la rétablir en partie; mais lui a-t-on donné assez de latitude?

...... Thermidor an 8.

(*N°. 55.*) *Lettre du général Z.....*

Actuellement que votre langue m'est devenue assez familière, j'ai voulu, avant de retourner dans ma patrie, me former une bibliothèque d'auteurs français. Pour bien remplir ce but, j'ai pris deux Aristarques, l'un en science, l'autre en littérature; j'avais eu occasion de les connaître chez M. L**. Je ne puis m'empêcher de vous rendre notre entretien.

Pour aider notre mémoire et diriger notre attention, nous avons pris un catalogue, qu'avait apporté avec lui le littérateur.

Le Savant. Pensez-vous que monsieur doive emporter tous les livres de votre catalogue; il lui faudrait vingt voitures?

Le Littérateur. Je crois bien que monsieur n'emportera pas tous les livres qui sont sur mon catalogue, quoiqu'il soit un extrait raisonné, fait avec goût, des autres catalogues;

mais que diriez-vous donc si je vous montrais cinquante volumes de bibliographie, où vous verriez les auteurs français qui ont écrit l'histoire, et il y en a peu, occuper trois volumes?

Le Savant. Je dirais qu'il y a bien des auteurs qui ont ruiné des imprimeurs et ennuyé des lecteurs, et qu'il ne faut ni ruiner ni ennuyer monsieur.

Le Littérateur. Si monsieur ne veut que connaître nos richesses, il n'y a qu'à le mener à la première bibliothèque; il verra que sur 300,000 volumes, il y en a 200,000 français; mais monsieur veut moins connaître ce que nous possédons, que se nourrir de bonnes choses de notre crû, et alors il faut lui choisir les mets.

Le Littérateur. Vous allez voir que mon catalogue est très-bien arrangé, et ne contient que ce qu'il y a de mieux.

Grammaire.

Port-Royal, Radonville, Restaut, Olivet, Girard, Condillac, Roubeau, etc. etc.

Le Savant. Arrêtez-vous. Si, dans chaque partie, vous citez autant d'auteurs, comme votre catalogue, a 30 classes; chaque classe 10 auteurs, et chaque auteur 10 volumes; au nombre moyen, voilà 3,000 volumes que monsieur sera obligé de lire; se tournant vers moi, il

ajouta : Je vous invite, monsieur, à venir chez moi; j'ai non-seulement mon catalogue tout fait, mais ma bibliothèque arrangée avec des tables particulières, contenant seulement les choses à lire, en sorte que, dans trois ans, un homme peut avoir lu et médité tout ce que nous avons de meilleur.

J'acceptai sa proposition, et nous fûmes dans une maison presque hors de Paris, où nous montâmes à un troisième assez élégant.

Le Savant. — Grammaire et Logique. — Cent pages de Locke, le premier volume de Condillac; les vrais principes de Girard et les synonymes; un extrait en un volume de ceux de Roubeau, un extrait de Wailly et de Beauzée, en 50 pages.

Le Littérateur. Quoi ! vous ne parlez ni de Restaut, ni même de Port-Royal et de Court-de-Gebelin ?

Le Savant. Il y a tant de choses fausses dans ce dernier, qu'on ne doit que le consulter; pour les autres, les auteurs que j'ai cité les ont rendus inutiles. Faut-il donc maintenant qu'on nous fait des montres si portatives, si finies et qui vont si bien, porter encore les vieilles patraques de l'enfance de l'art ? je continue :

Belles-Lettres et Littérature.

Deux cent pages de le Batteux, deux tiers de la rhétorique de Girard, quelques principes de Condillac, un sixième de Voltaire, un tiers de Rousseau, vingt-cinq pages des sentences de Dalembert, un extrait en un volume de tout Marmontel, un trentième de Thomas, un cinquième de Laharpe.

Le Littérateur. Vous conviendrez que ce calcul géométrique est fort extraordinaire, et qu'on n'a jamais disséqué ainsi les auteurs; vous oubliez même et vous passez sous silence des corps entiers d'académie.

Le Savant. Je les passe sous silence parce que la postérité en fera autant; d'ailleurs, si mes résultats sont numériques, ouvrez le premier livre de ma bibliothèque et vous reconnaîtrez que les passages mis entre parenthèse au crayon, sont, dans chaque ouvrage, les seuls à conserver; voyez ensuite la récapitulation, et vous avouerez qu'en prenant un trentième de Thomas, par exemple, on prend plus qu'on ne devrait.

Je continue, et je passe aux critiques et aux romanciers qui doivent être compris dans cette classe : un centième de Bayle, un cinq centième du Journal des Savans, quelques passages

de Fréron, deux volumes des passages tirés du roman de la Rose, de l'Amadis des Gaules et de la Princesse de Clèves, un sixième de Gil-Blas, un dixième des Mémoires d'un homme de qualité, la moitié de la Nouvelle Héloïse, un volume extrait des Romans de Crébillon et de Prévôt.

Théologiens, Métaphysiciens et Moralistes.

Le Littérateur. Je suis étonné, monsieur, que vous mettiez les théologiens et les moralistes avec les métaphysiciens.

Le Savant. Eh! pourquoi cela, monsieur? les métaphysiciens se perdent dans des raisonnemens sur l'ame, les théologiens dans des raisonnemens sur Dieu, et les moralistes dans des analyses des passions humaines; vous conviendrez que l'on peut placer la plupart de tous ces messieurs dans la même petite maison, mais dans des appartemens différens. Je continue donc (1) : cent pages de Locke, autant de Condillac, pour l'expliquer; dix pages de Mallebranche, quinze de d'Arnaud, les deux

(1) On ne parle pas de ces auteurs vivans, qui, ayant abjuré les systêmes visionnaires, ont établi une nouvelle science, fondée sur l'observation, les faits et les lois de la physique, tels que les Tracy, Cabanis, Dégérando, etc.

tiers de Bonnet et quelques passages marquans de Diderot; pour la théologie, un extrait de cent pages de Dalbert, d'Arnaud, de Bossuet, et seulement pour définir ce mot d'une manière intelligible.

A l'égard des moralistes, nous en avons d'agréables, comme Duclos, Montaigne, la Rochefoucault; mais il y en a qu'il faut extraire, comme Nicole et Duguet, et même la Bruyère et Rousseau.

Historiens et Voyageurs.

Vous allez peut-être, monsieur le Littérateur, me chicaner encore sur l'union de ces deux titres; il est cependant certain qu'il n'y a de différence que celle-ci : les premiers mentent sur parole, et souvent pour faire briller leur imagination, et les derniers parce qu'il n'ont pas d'assez bons yeux, et qu'ils ont beaucoup de vanité. C'est ici, monsieur, qu'il faut châtrer les auteurs, en ménageant cependant Voltaire, Mabli, Condillac. On ferait en vingt volumes une bonne histoire de tous les peuples qui ont brillé, si on extrayait ce qu'il y a de mieux dans Rollin, Lebeau, Crevier, Daniel, Mézerai, de Thou, Villey, Joinville, Mallet, Fleury, etc. etc. tous auteurs français.

Il m'arriva du monde en ce moment, et mes

guides en bibliothèque m'abandonnèrent ; je viens de vous écrire en les attendant : il faut avouer qu'il serait bien commode de s'instruire dans la bibliothèque des savans, où tous les passages utiles seraient marqués ; mais que de temps et de soins il faudrait pour faire soi-même un pareil travail. Cependant, si chacun devait relire deux fois seulement ses livres, on y gagnerait.

. . . . . . Fructidor an 8.

(N°. 54.) *Lettre du général D.....*

Je vous ai dit, monsieur, que le climat exerce une certaine influence ; mais cette influence sur les mœurs est beaucoup moindre que la puissance des lois ; comment expliquer autrement la différence si grande qui existe entre les peuples de l'Europe ? Il faut donc convenir que les mauvaises lois font les mauvaises mœurs. Cette pensée est prouvée par le tableau de la corruption qui règne d'un bout de l'Italie à l'autre : on voit encore, dans le caractère italien, toute la fierté romaine ; mais seulement en pantomime, toutes les habitudes décèlent l'orgueil ; toutes les ctions démontrent le contraire. Le père ne

parle pas à ses enfans ; les époux ne se parlent entr'eux qu'à la troisième personne : le *vous* et le *tu*, ces deux interprêtes de la confiance et de l'amitié, sont bannis de la langue italienne. Les enfans sont élevés hors de la vue de leurs parens ; politique très-adroite, ou précaution bien entendue. Les garçons sont livrés à des prêtres qui en font le plus souvent des prodiges d'ineptie ; les filles sont confiées à des comères, qui ne leur apprennent pas même à coudre, et qui ne sont que leurs gardiennes, jusqu'à l'âge où on les marie. Autrefois, le quart de la population se faisait prêtre ou moine ; c'était un métier comme un autre : le froc et la soutane attiraient le respect, et couvraient l'ignorance ; le prêtre et le seigneur connaissaient à peine la langue du Tasse et de l'Arioste, et ne parlaient que le jargon des laquais.

On ne voit en Italie que de grands propriétaires ; le peuple ne possède rien, au milieu de ces plaines riches et fertiles : on ne rencontre que des misérables, presque nuds, mal sains et mal nourris.

Les villes y sont, en général, belles et bien bâties ; l'ambition des palais y est excessive. Tout homme qui bâtit, adopte presque toujours un plan double et triple de ses moyens : aussi beaucoup de palais n'ont que la façade ;

beaucoup d'autres n'ont qu'une aîle qui attend le reste.

Entrez dans ces palais, traversez ces portiques et ces vastes salons, vous trouverez beaucoup de peinture ; mais pas un meuble fait avec goût, et qui n'ait servi à cinq ou six générations.

...... Fructidor an 8.

(*N°*. 55.) *Lettre du général Z.....*

On vient, monsieur, de me remettre l'ouvrage d'un général ; je l'ai bien vîte parcouru : il traite de beaucoup d'objets, et particulièrement de l'artillerie.

En parlant de l'avancement, il veut, en temps de guerre, le faire dépendre plus particulièrement des actions d'éclat, et par conséquent du choix des généraux des armées ; c'est assurément le mode le plus vicieux pour un corps à talens, où l'avancement doit se composer de plusieurs élémens. On sait que les emplois attachés aux grades de ces corps, exigent de l'instruction, de l'expérience, des talens, et de la moralité ; et souvent la valeur n'est accompagnée d'aucune de ces qualités, tandis que l'intrigue ou la jactance n'a

pas même cette dernière. L'on n'ignore pas non plus que dès que les nominations dépendent des généraux ; les intrigans, les ambitieux, ceux qui semblent faire toutes choses, dans une bataille, pour se dispenser d'en faire une, l'emportent presque toujours par adresse, flatterie. Les généraux doivent désigner au gouvernement les sujets dignes d'avancement, en apportant les preuves à l'appui de leur proposition, et celui-ci, combinant les différens mérites, fait une juste répartition des récompenses.

Les officiers d'artillerie ne sont pas les seuls qui ayent l'ambition des grandes attributions; j'ai vu quelquefois d'autres officiers en avoir, et dire que l'infanterie étant souvent seule à défendre des retranchemens, devait demander de les faire ; toutes les lignes de la fortification sont même établies sur la portée de cette arme, et non sur celle de l'artillerie. Quel désordre! si chaque arme avait la folle prétention de se donner des positions, et de les choisir comme l'artillerie le réclame pour la sienne! Cette idée est insoutenable pour qui n'a pas les préjugés d'un vieux officier d'artillerie : on oublie donc les premiers élémens de la guerre, et que l'on n'a

créé des officiers généraux et des officiers d'état-major que pour mettre de l'ensemble dans les différentes armes, les faire concourir au même effet et empêcher qu'il ne se forme, dans chacune, des gens à prétentions du même genre.

Il en sera de même dans l'attaque et la défense des places, quand nous aurons des officiers généraux et de l'état-major instruits dans cette partie ; ce ne sera point l'artillerie, ce ne sera point l'infanterie ou la cavalerie, qui prendront les places, elles y concourreront toutes sous la direction des généraux et officiers de l'état-major, leurs guides ordinaires, et les seuls officiers qui doivent savoir une partie des desseins du général.

En voyant avec quelle bonne foi l'auteur avance tout ce qu'il dit, j'ai pensé que peut-être il n'était pas le seul général qui eût au moins une partie de ces idées, et je n'ai pu m'empêcher de m'écrier : ô préjugés, vous régnerez donc toujours sur la terre ! et les hommes qui sont devenus les plus célèbres par leurs talens, et dont les succès et la gloire ont couronné toutes les entreprises, courberont-ils, ainsi que les autres, la tête sous votre puissance, ou seront-ils soumis à votre influence cachée ?

Il a fallu des siècles pour faire adopter l'émétique et l'inoculation ; combien en faudra-t-il

pour déraciner nombre de préjugés moraux, politiques et religieux qui règnent encore sur les cinq sixièmes de la terre; mais pour se renfermer dans ce qui est particulier à notre profession, combien de tems n'a-t-on pas vu les mineurs, inutile attribution de l'artillerie, rester bornés à l'instruction routinière d'un polygone, tandis que le corps fortifiant n'en pouvant disposer pour accroître presque sans frais la défense des places, était forcé, pour approcher du même but, de faire ouvrage sur ouvrage, parti qui, outre plusieurs inconvéniens, avait celui de nécessiter de trop fortes garnisons, d'appauvrir l'armée et d'entraîner des approvisionnemens onéreux à l'état. Combien de tems verra-t-on encore tous les corps de l'armée dépendre d'un seul, soit pour leurs armes et munitions de guerre, soit pour effectuer leurs mouvemens et les passages des rivières? Quand cesserons-nous enfin de voir, après dix ans de guerre, le personnel de l'artillerie affaibli par ses pertes, entraîner dans sa chûte la perte de son matériel et de celui de toute l'armée?

P. S. Vous me demandez comment le corps du génie, qui est resté le corps le plus éclairé des corps à talens, n'a pas fourni un général en chef qui se soit fait un grand nom; par trois motifs; l'un, parce que pour commander

les armées avec distinction, il faut peut-être moins de lumières qu'un grand caractère, et de grandes occasions pour le développer ; l'autre, parce que beaucoup de bons officiers du génie n'ont pas voulu quitter leur corps, où d'ailleurs ils se trouvaient mieux placés pendant les orages de la Révolution, qu'à la tête des troupes ; le troisième, est que leur éducation et leur service les a jusqu'à ce jour un peu trop éloigné des troupes.

...... Fructidor an 8.

(*N°. 56.*) *Lettre du général Z.....*

En vérité, monsieur, il n'est que trop vrai, que ce monde n'est qu'un grand théâtre où les trois quarts sont au parterre et l'autre quart sur la scène ; jouant tantôt des tragédies sanglantes ou des comédies ridicules, et tantôt faisant le métier de charlatan. En effet, tant de héros dont l'histoire nous a transmis les noms, que sont-ils quand on les considère dans leur famille, lorsqu'ils ont déposé l'habit de théâtre ? Que deviennent tant de ministres à qui on a fait de grandes réputations, quand on connaît les compères qui tenaient dans leurs mains les fils d'archal pour faire jouer à sa grandeur un certain rôle ; que deviennent même

tant de voyageurs, tant de savans, quand on vérifie leurs prétendues découvertes; ces derniers sont presque tous comme cet anglais, qui, arrivé dans une contrée éloignée de sa patrie, s'attendait à n'y voir que des choses extraordinaires, et qui voyant le premier sable qu'il trouva sur la côte, s'écria : il n'y a pas en Angleterre de sable comme cela. Si un homme sage ne lui avait démontré son erreur, que n'aurait-il pas dit de ce sable incomparable? Mais combien de ces messieurs qui n'ont pas toujours eu des Minerves à leur côté, et qui, dans leurs écrits comme dans leurs discours, veulent nous en donner à croire; combien de journaux employés à vanter les futiles productions des amis du rédacteur, tandis qu'il ne s'y trouvera pas de place pour y insérer une lettre, un article qui pût intéresser la tranquillité de l'Europe, le bonheur de leur patrie ou celui de leurs semblables.

...... Vendémiaire an 9.

(*N°. 57.*) *Lettre du général Z.....*

COURAGE, monsieur, vous m'avez adressé une très-belle sortie sur les préjugés, et vous me devez des remercіemens de vous avoir envoyé un ouvrage, qui en a été l'occasion. Je n'y

répondrai pas par une autre sortie ; mais votre lettre ayant attiré mon attention sur l'artillerie et son matériel, je vais vous faire part de ce qui m'est venu à la pensée. Je voudrais que l'on consultât l'histoire des inventions militaires, et je suis presque certain que les plus utiles à l'infanterie n'ont point été découvertes par des officiers d'infanterie, et les plus nécessaires à l'artillerie, par un membre de ce corps.

On a immortalisé M. de Gribauval, pour avoir proposé et fait exécuter des changemens en France, qui étaient déjà faits dans l'artillerie des puissances voisines, en grande partie. Ce qui prouve qu'il n'a été qu'imitateur, c'est qu'il a copié et augmenté même les défauts de ce qui existait. C'est ainsi qu'il a donné le plus mauvais caisson et le plus mauvais obusier qu'il y ait chez les puissances belliqueuses ; le grand pouvoir dont on l'avait revêtu, a tellement incrusté à son corps la même marche, après en avoir fait sortir soixante bons officiers qui n'étaient pas de son avis, que vous venez de faire une guerre de neuf ans, sans qu'on ait osé rien changer, rien améliorer.

Cependant il est résulté tant de quiproquos de la multiplicité des calibres, tant d'accidens de caissons, tant de pertes d'obusiers, qui n'ont pu tirer à peine trente coups ; tant

d'inconvéniens des pièces de places d'un difficile transport, et qui ne peuvent servir que dans les places, qu'il est à croire qu'on en viendra à n'avoir, pour la guerre de campagne, que du 6, du 12, des obusiers de 5 pouces, et des voitures plus courtes et plus tournantes. On doit penser que pour les siéges et les places, on ne conservera pour grosses pièces que du 12 etdu 24, montés sur des affûts qui puissent servir dans les deux circonstances, et conserver la direction trouvée. Un des moyens de remplir le but entrès-peu de temps, serait que votre institut le proposât enproblêmes à résoudre, et comme prix à remporter; le juge serait l'expérience éclairée des savans et des officiers de différentes armes.

La défense des places est de beaucoup inférieure à l'attaque; ce défaut vient moins des divers tracés, que du défaut de moyens de conserver l'artillerie des assiégés; c'est donc encore un problême important à résoudre, que d'imaginer des affûts particuliers, de manière à tirer toutes les bouches à feu, sans les exposer. Je sais que, chez vous, M. de Montalembert s'est beaucoup occupé de ces objets; il a proposé souvent des choses absurdes, mais il n'a pas moins attiré l'attention des gens de l'art sur ce qui manquait à l'artillerie et à la

fortification; son affût a quelques propriétés; celui du général Meunier en a davantage. Ces efforts ne suffisent pas; il faut diriger l'attention du public vers cette branche utile; il faut, puisque l'artillerie ne fait pas, que du moins elle laisse faire; il faut sur-tout qu'elle ne soit pas juge et partie, et que ce soit des commissions mixtes, comme je viens de le dire, qui jugent les procès qui vont s'élever, et décernent les prix qui seront donnés.

...... Vendémiaire an 9.

(*N°*. 58.) *Lettre du général D.....*

Vous me dites, monsieur, que j'ai fait une sortie très-véhémente contre les préjugés et les attributions laissées à l'artillerie (1), et qu'il faudrait, pour m'ôter les couleurs de la passion, que j'eusse proposé quelque chose pour remplacer ce que je détruits. Il faut vous satisfaire.

De même qu'on a proposé un directoire d'habillement, je voudrais que l'on formât un directoire des armes et munitions de guerre, à la tête duquel on adjoindrait quelques savans et quelques militaires de l'état-major et des trois

---

(1) Il paraît qu'il devait y avoir ici deux lettres du général Z....., on n'en a trouvé qu'une.

armes; chaque année, quelques membres seraient nommés pour inspecter les établissemens et surveiller les directeurs des manufactures, qui seraient des artistes choisis. La forme des différentes armes serait arrêtée par le directoire des armes et munitions. Par nos conversations et parce que je vous ai écrit, vous sentez les motifs de ces changemens; ils produiraient, selon toutes les apparences, de grands progrès dans l'art, et par conséquent une économie à la longue; car le mauvais, pour un état qui ne meurt pas, est toujours plus cher. L'embarras est de faire garder les objets manufacturés, de les distribuer, de les échanger, et de les faire arriver par-tout où besoin est.

Les bouches-à-feu coulées seraient livrées à l'artillerie, qui continuerait dans ses arsenaux à faire ses affûts et ses caissons, selon le modèle qui serait arrêté par son comité d'inspecteurs. Ainsi elle exercerait ses ouvriers, si utiles à la guerre.

Les canons de fusil et les armes blanches seraient portés dans les principales villes de dépôts d'armes, et livrés aux compagnies d'armuriers, qu'il est tout aussi intéressant de former et d'entretenir en tems de paix, pour les avoir à la guerre, que les compagnies d'ouvriers d'artillerie. Le comité des inspecteurs d'infanterie réglerait les formes des fusils et de l'équi-

pement, et celui de la cavalerie, les modèles à suivre pour les sabres et pour les harnois des chevaux.

La poudre, les fers coulés, les plombs, seraient manufacturés également par les soins dn directoire des armes et munitions, et confiés à des gardes-magasins, pris parmi les militaires de toutes armes.

A la guerre, les munitions, également fournies par les agens du directoire, seraient transportées par leurs soins dans les places et dépôts, disposés par échelons; à ces agens serait accordée une partie des transports; ils prendraient les moyens supplémentaires du pays, quand besoin serait. Par cet établissement, les munitions se trouveraient toujours à quatre lieues des parcs de l'armée, qui, eux-mêmes, seraient à 4 lieues des réserves, que l'on tient encore à quatre lieues des objets en lignes.

Ces parcs de l'armée seraient composés du parc propre à l'artillerie, du parc propre aux petites armes, qui aurait une couleur différente, et du parc propre à l'état-major, ayant aussi sa couleur, et composé de ce qui est nécessaire aux mineurs, sapeurs, armuriers et pontonniers. Tous ces parcs seraient sous les ordres d'un seul commandant, nommé par le général en chef, qui réglerait leur marche, et veillerait à leur escorte.

.... Vendémiare an 9.

(*N°. 59.*) *Lettre du général Z.....*

MON aide-de-camp est sérieusement malade. Il paraît qu'il fait des efforts considérables pour en dissimuler la cause. Il ne parle que de son retour en Allemagne. Cette proposition m'a d'autant plus étonné, qu'il paraissait, il y a peu de tems, dans l'enchantement de sa vie de Paris. Vous savez que, depuis quelque tems, je trouvai Sophie rêveuse; tout cela m'a fait soupçonner que Kerleben et Sophie étaient agités par une passion, qui les tourmente d'autant plus, qu'ils sont plus honnêtes. Je ne me suis pas trompé. Hier, le jeune homme eut plusieurs faiblesses, dans un accès de fièvre terrible; il fallut chercher, dans son bureau, un flacon d'odeur que lui avait donné Sophie; je vis à côté deux lettres d'elle; je vous en envoie la copie. Tendre et vertueuse Sophie, que je vous plains !..... Il faut vous sauver en guérissant mon bon jeune homme; je vais solliciter son retour chez lui.

Il paraît que Kerleben, ne pouvant se vaincre, a voulu s'éloigner. Sophie cherche, dans la première lettre, à le retenir; mais ensuite, craignant pour elle-même, elle paraît autant le desirer que le craindre.

Copie de deux Lettres de Sophie à Kerleben.

Première Lettre.

Il est donc trop vrai, vous voulez fuir; vous voulez me livrer aux regrets de vous avoir connu, et cela, parce que je suis vertueuse! Coulez, mes larmes, soulagez mon cœur; puissiez-vous en effacer tous les sentimens qui l'agitent, comme vous effacez les caractères de ma lettre.

J'en conviendrai, cet amour, né de la confiance que vous avez inspiré à toute ma famille, de votre franchise et de votre douce naïveté, est devenue une passion bien prononcée. J'en sens tout le tumulte dans mon sein, et il ne m'est plus possible, ni de le cacher, ni de vous le dissimuler davantage. Quoique les sentimens que vous m'inspirez aient pris beaucoup d'empire sur moi, cet empire n'ira jamais jusqu'à me faire oublier mes devoirs, et voilà mes résolutions.

Si votre amour peut encore se contenir dans les bornes de ces doux épanchemens, qui ont tant de charmes pour les cœurs qui se conviennent, dans les marques du plus vif intérêt, et d'une confiance illimitée, restez; mon cœur paiera vos sacrifices de toute la tendresse dont il est capable; c'est la seule chose qui m'appartienne. Au lieu de détruire mon bonheur, vous

y ajouterez, et si je puis vous avoir près de moi avec sécurité, ma félicité sera sans bornes.

Seconde Lettre.

Si vous m'aviez entraîné à briser mes liens, à trahir mes promesses, à m'oublier, et à me dégrader, vous seriez devenu mon bourreau. Je me serais ôté la vie, si mes remords et l'oppression de mon cœur ne l'eussent terminée..

Cessez donc de prétendre à des sacrifices de ma part, que l'honneur défend, que la pudeur repousse, et qui briseraient la magie des sentimens qui nous lient..... Ah! que vous faut-il davantage? N'avez-vous pas toute la tendresse dont mon cœur est capable? Ai-je un instant de repos quand vous êtes loin de moi? Ai-je un instant de plaisir, si vous ne le partagez? Ai-je une affection qui ne vous soit connue, et que je n'aie déposé dans votre sein? Laissez-moi jouir du bonheur de vous voir toujours, et contentez-vous de partager les soins que je donne à ce que j'ai de plus cher; ou si cet attachement pur ne vous convient pas, fuyez; l'absence et les motifs de votre éloignement, en vous faisant mieux apprécier, rendront peut-être le calme à mon ame.

...... Vendémiaire an 9.

(*N°*. 60.) *Lettre du général Z.....*

JE vous remercie, mon cher général, de m'avoir fait parvenir la lettre qui constate mon échange. Je vais me rendre où mes devoirs m'appellent; ces devoirs me sembleraient moins rigoureux, si j'étais destiné à faire la guerre à une autre nation que la vôtre. J'ai appris à l'estimer davantage, en la connaissant mieux. Il est impossible de vivre quelque tems au milieu de votre peuple, sans l'aimer; il est moins froid que le nôtre, plus réellement gai que celui de l'Italie. Le principe de l'honneur est, en quelque sorte, inoculé chez lui; la chaleur de son sang le dispose à l'enthousiasme; et quand il sera bien conduit, il n'en est point qui soit capable de plus grandes choses. Ses prévenances, son affabilité ont, de tout tems, fixé en France un grand nombre d'étrangers, de presque toutes les contrées; et je ne vous tairai pas, qu'après avoir rempli mes devoirs envers mon prince, je reviendrai à Paris; dès que mon absence ne leur sera pas contraire.

J'aurais un profond chagrin si je me trouvais en face de l'armée où vous seriez..... Mais pourquoi? Peut-être aurions-nous encore occasion d'exercer notre humanité..... et nous donner des

preuves de l'amitié qui nous lie..... Au reste, tout n'est pas désespéré ; j'espère même un accommodement prochain entre nos nations ; l'armistice a été trop prolongée pour croire qu'il ne sera pas suivi d'une paix définitive..... En paix comme en guerre, comptez, de ma part, sur la plus vive amitié que l'on puisse sentir, et sur la reconnaissance la plus durable.

TABLE

...... Germinal an 9.

(*N°*. 61.) *Lettre du général Z.....*

Je m'empresse, monsieur, de vous instruire de mon retour à Paris, où j'ai déjà revu avec délice les agréables sociétés que vous m'aviez procurées. Comme ma cour sait que j'ai besoin de toute l'indulgence du gouvernement de France pour les biens qui me restent dans la Belgique, elle m'a accordé un congé indéfini; elle ne pouvait pas me donner une plus douce récompense du zèle que j'ai mis à la servir dans la dernière guerre.

J'ai appris ici que votre gouvernement, par une confiance que vous méritez, vous a donné une mission aussi difficile qu'honorable; mais qui vous retiendra long-temps en Italie. En reprenant, vous et moi, nos postes respectifs, reprenons aussi notre correspondance et nos rôles d'observateurs; cette correspondance me paraîtra d'autant plus précieuse qu'elle a été interrompue quelque temps.

...... Prairial an 9.

(*N°*. 62.) *Lettre du général D.....*

Tandis que Paris devient l'objet de vos

observations, monsieur, et quelquefois de votre critique, Milan sera l'objet des miennes, et par-là je m'acquitterai envers vous.

C'était sans doute un homme très-barbare que cet empereur Frédéric Barberousse, qui détruisit Milan de fond en comble, parce qu'on s'était moqué de sa femme. C'était pousser trop loin la galanterie conjugale. Milan, malgré cette barbarie, est devenue aujourd'hui une des plus belles villes de l'Europe; et c'est tout au plus si l'on se souvient de l'empereur Barberousse et de sa femme.

Milan se trouve au centre d'une plaine délicieuse, au pied des Alpes, entre le Pô, le Tésin et l'Adda. Cette belle plaine est un jardin continuel, que parcourent dans tous les sens des canaux d'arrosage et des routes bien alignées, bien entretenues, et couvertes d'un ombrage frais. Au centre de Milan s'élève le dôme, monument religieux des Sforces, dont le dernier empoisonna son neveu pour régner à sa place.

Ce dôme, rival de Saint-Pierre de Rome, pour la grandeur, présente une montagne de marbre, découpée de la manière la plus gothique, et couverte d'environ quatre mille statues qui représentent des saints. Ce sera dans six siècles, une très-grande difficulté de reconnaître le temps où l'on a fait ce monu-

ment : on croira qu'à Milan on avait fait peu de progrès dans l'architecture, du 14e. siècle au 18e.

Du sommet du dôme, on découvre le rideau majestueux des Alpes, le cours du Pô, l'Apennin, c'est-à-dire, une étendue de cinquante lieues de rayons ; c'est sans contredit le plus beau coup-d'œil dont on puisse jouir dans toute l'Europe. Autour de ce point, se développe circulairement, une ville qui contient près de cent-cinquante mille habitans, et environ sept à huit cents palais magnifiques. Les églises de Milan sont très-riches ; le peuple tranquille, doux et laborieux ; les femmes sont généralement belles. Le Milannais a été, pendant trois siècles, la pomme de discorde entre les grandes puissances de l'Europe, et le théâtre d'un très-grand nombre de combats sanglans : autour de Milan, les champs de batailles de Marignan, de Pavie, d'Abiate Grasso, rappellent encore les exploits de Louis XII, de la Palisse, de Lautrec, de Bayard, les qualités brillantes et les malheurs de François Ier. ; aucun militaire ne peut prononcer ces noms sans enthousiasme ; mais ce sentiment est à son comble, quand il songe aux exploits récents de Lodi, d'Arcole, de Sulforino, de Rivoli, de Marengo. Louis XII et François Ier. savaient se battre ; mais ils

n'eurent jamais aucune idée de cette tactique profonde qui sait conquérir avec la promptitude de l'éclair, et fixer les conquêtes.

Après ce dôme colossal, Milan ne présente rien de plus beau que son théâtre de la Scala, qui ne le cède, en grandeur, qu'à celui de Naples, et l'académie de Brera, qui fut le berceau d'un grand nombre de savans. La forme de ce dernier bâtiment est carrée et très-régulière; un double portique de colonnes de granit, conduit à une bibliothèque immense et aux écoles de peinture, de mathématiques, de phisique, d'astronomie, d'histoire naturelle, etc.

Si le jardin botanique ressemble un peu trop à un jardin potager, l'observatoire, quoique petit, est très-bien conçu; tout ce que peut désirer l'astronome, s'y trouve réuni. Par un mécanisme très-simple, le toît de la chambre où l'on observe, se lève, et laisse libre tout l'horison.

Les sciences font à Milan des pas continuels, mais pas d'élans; on étudie, on est savant; mais peu inventif, et en général moins subtil que dans le reste de l'Italie. Il est sorti du Milanais des Muratori,, des Cardan, etc. prodiges des sciences, dictionnaires vivans. L'université de Pavie est à la hauteur des sciences dans le reste de l'Europe; mais en

général on a besoin de s'affranchir de la routine et de cette paresse naturelle qui fait adopter, sans examen, les vérités et les erreurs, parce que tel maître l'a dit.

...... Floréal an 10 [*].

(*N°*. 63.) *Lettre du général D.....*

Vous me demandez, monsieur, comment on fait en Italie pour passer ce temps qui passe si vîte, et pour se dérober à soi-même et à l'ennui.

L'italien est très-méthodique dans ses plaisirs; on le trouve chaque jour, à la même heure, dans les mêmes lieux, et s'amusant d'un air très-sérieux : pendant le jour, on ne sort pas; on dort, ou l'on digère, dans de vastes salons, où la lumière pénètre à peine. Arrivent les visites; on cause par grouppes; on prononce languissamment beaucoup de superlatifs.

L'empire des femmes, qui est monarchique

(*) Ici se trouve une grande lacune, parce que le général Français était à Paris avec le général Autrichien.

en France, est despotique en Italie. Il est rare qu'une italienne vive avec son mari, s'il n'est entièrement subjugué. La femme parle et menace; l'homme plie, s'incline et se tait: trop heureux de céder les détails de son emploi à d'officieux *serventi*. Ces martyrs de la galanterie sont inséparables de leur dame, comme son ombre; sentinelle muette, un *serventi* n'est qu'un domestique mieux vêtu, une espèce d'homme qui sert de maintien, et auquel on peut se dispenser de faire la moindre attention.

Je ne sais de quelle époque date l'usage des *serventi*; mais il est certain qu'il n'existait pas du temps des Romains. On n'en trouve aucun exemple dans le bas empire. Il est probable qu'il a pris naissance dans le temps des croisades. Un mari qui s'expatriait, devait sans doute laisser à sa femme un ami qui s'engageait à la défendre, et à remplir les fonctions du mari croisé.

Quoiqu'il en soit, les sociétés en Italie sont composées: de femmes vives, aimables, spirituelles, aimant le plaisir, s'y livrant avec abandon; de *serventi*, qui ne disent rien; de maris, qui ne disent presque rien; et d'oisifs, comme partout, qui disent des riens. Tout cela est entremêlé de quelques prêtres chargés

du spirituel, et sans l'avis desquels on ne peut ni vendre sa maison, ni prêter son argent, ni marier sa fille.

Aussitôt que le soleil disparaît, le monde paraît dans les promenades; l'indolence est traînée dans des chars brillans, qui se suivent à la file : on ne jouit d'une certaine considération dans le monde, que quand on possède un mauvais carosse traîné par deux haridelles, et surmonté de deux sales laquais. Les personnes comme il faut, aiment mieux ne point se promener, que d'aller à pied; et en effet le triompe des gens à carosse est vraiment insultant : le piéton modeste en obtient à peine un signe de tête; mais que l'amant timide est heureux, combien son cœur palpite, quand la dame de ses pensées a bien voulu recevoir le bouquet qu'il a glissé furtivement dans sa voiture!

Pendant l'été, la promenade commence et finit avec le crépuscule du soir; on se rend ensuite au théâtre, pour voir ce qu'on a vu hier, et ce qu'on verra demain.

L'Italie n'a conservé de romain que la grandeur de ses théâtres; et cette grandeur est embellie par tout ce que les arts modernes ont inventé. Huit rangs de loges entourent un vaste parterre, où l'on est assis et appuyé : chaque loge a son propriétaire, qui la décore

à sa fantaisie. Leur ensemble, quoiqu'uniforme, est nuancé de mille couleurs; chaque loge est un boudoir, où l'on peut être en public ou chez soi: on y fait tout ce qu'on veut, et même on y est attentif au spectacle, quand on n'a rien de mieux à faire. La lumière ne brille que sur le théâtre; mais aux fêtes publiques on la prodigue au point de blesser des yeux délicats.

Le théâtre, en Italie, a, comme l'année, ses quatre saisons: dans la saison d'hiver, l'opéra est sérieux, c'est-à-dire, tragique; le ballet qui lui sert d'intermède, est tragique aussi; car on y voit des batailles et des magots, nommés *grotesques*, dont les gambades font frémir. Au spectacle, succède quelquefois le bal masqué, qui n'est ici, comme partout, que la foire aux quolibets.

Le doux printemps ramène l'opéra *buffa*, sa musique vive et légère, ses situations ou comiques ou pastorales, et des ballets dont la musique et la pantomime sont aussi vraies que spirituelles.

Quand l'ardente canicule vient anéantir les facultés sensitives, Melpomène s'arme de son poignard; elle en abuse souvent, au point d'inspirer l'horreur et le dégoût: on doit dire, à l'avantage des Italiens, qu'à cette époque, le spectacle est peu fréquenté.

L'automne ramène l'opéra buffa, et prépare les plaisirs de l'hiver : c'est alors que le poëte s'agite dans son grenier, et que le compositeur prépare les accords qui doivent porter dans l'ame des images douces ou terribles, gracieuses ou mélancoliques. Il est affligeant de penser que, pour imiter la belle nature, la musique italienne lui fasse le plus grand des outrages.

L'art du décorateur est inimitable, ainsi que la musique : un plan qui se déroule, présente souvent le plus vaste lointain. L'illusion serait complète, si ces palais étaient dans l'ordre des choses possibles ; mais le plus souvent, ils justifient l'adage connu que, qui prouve trop, ne prouve rien.

......Messidor an 10.

(*N°. 64.*) *Lettre du général D.....*

On accuse l'Italien d'être jaloux : ce reproche est très-injuste ; comment serait-il jaloux, lui qui ne se marie que par intérêt ? Pendant que la femme paraît en public, avec ses servans, le mari nourrit le faste d'une maîtresse, tel *Monsignor* a soixante laquais, des ca-

rosses brillans, les doigts couverts de pierreries ; mais son linge est mal-propre, et il n'a pas de cuisinier. L'estime et la considération se règlent ordinairement sur le nombre de mille livres de rentes que possède un individu. Tout propriétaire est comte ou marquis ; et le fermier qui achète la terre qu'il labourait, se fait appeler, dès le lendemain, *signor conte*. D'un autre côté, on rencontre beaucoup d'excellences qui, ayant tout mangé, ne possèdent pas un sol de revenu, et qui exercent des métiers très-commodes pour un étranger. On a pour principe que toute peine mérite salaire : le prêtre qui vous a montré des Madones et des reliques, reçoit *la mancia*, et souvent même vous remercie par un sourire impromptu.

L'Italien a le tempérament et les vices de la femme ; l'Italienne a le tempérament et les vices de l'homme : tout ce qu'elle désire, s'annonce par le regard le plus vif et le plus expressif ; elle aime passionnément, et oublie entièrement, dès qu'elle n'aime plus : elle est inconstante sans coquetterie, etc.

Les repas de ce pays ne sont que des rafraîchissemens déguisés, puisque les sauces ne sont que des limonades épaisses ; mais où l'on trouve toujours le citron et le sucre. La plupart des Italiens prétendent que le bœuf, et

le bouillon qu'on en fait, échauffent; aussi, dans beaucoup de maisons, ne voit-on que de mauvaise soupe faite avec de l'eau de poulet, ou de l'eau de veau.

Comme l'esprit de l'homme est toujours rempli de contradictions! Ces gens, qui ne mangent pas de bœuf, de peur de s'échauffer, font un grand usage de cervelats, de jambons, de fruits à l'eau-de-vie, et ne boivent jamais d'eau avec le vin: les femmes ont les mêmes goûts que les hommes, et peut-être aiment-elles plus les choses fortes qu'eux.

La chose qui m'a parue la plus raisonnable, et qui cependant a sa source dans un manque de prévenance, c'est de faire couper les viandes par les maîtres-d'hôtel, que l'on charge d'offrir à chaque personne. Cet usage, qui prévient la mal-adresse de ceux qui coupent, l'embarras de quelques personnes que l'on en charge malgré elles, et surtout des maîtres de la maison, laisse toute l'attention à la conversation, et l'esprit à sa gaîté:

Un autre usage, qui me plaît beaucoup aussi, et qui commence à s'introduire en France chez les personnes aisées, c'est de changer de tout, en changeant d'assiette.

Du reste, les mœurs des Italiens, en général, sont moins polies que les nôtres; l'égoïsme s'y enveloppe peu. Les femmes ne se lèvent jamais,

quelque soit le rang de l'homme qui entre; elles voient peu d'autres femmes, elles en seraient gênées; en revanche elles admettent les hommes à toute heure, et elles se montrent en public, très-peu délicates sur ceux dont elles composent leur société; il semble que chaque femme, devenant, dans sa maison, le centre d'une assemblée d'hommes, mette de la vanité dans le nombre plus que dans le choix.

......Thermidor an 10.

(N°. 65.) *Lettre du général D.....*

Je continue, monsieur, mon rôle d'observateur. Je vis hier, dans une maison où j'avais dîné avec une compagnie plus nombreuse que choisie, un *a parte* qui excita d'autant plus ma curiosité, que les personnages avaient plus de célébrité: l'un avait l'air chagrin et mécontent; l'autre paraissait plus occupé de sa digestion que de la peine de celui qui l'entretenait, et même de l'attention qu'il prêtait. Que voulez-vous, mon cher ami, disait-il, vous voulez être célèbre; vous voulez être classé parmi les auteurs, il doit vous en coûter: votre livre n'a pas réussi; l'édition est restée chez votre libraire; faites-en un

meilleur, et dont le sujet soit plus du goût de tout le monde; ou bien, faites comme moi; appréciez ce que cette fumée vaut, et n'empoisonnez pas votre vie présente pour les illusions de l'avenir.

— On n'évite point sa destinée, lui répondit son ami; mon imagination est maintenant frappée, et sans cesse occupée de ce que vous appelez illusions, fumée; c'est un besoin de mon tempérament : j'obéis à cette force, comme on obéit à tous ses penchants. Dans cette carrière, tout n'est point épine; rien n'égale peut-être la jouissance d'un auteur qui vient d'écrire un morceau dont il est content, ou de faire ce qu'il appelle une découverte; mais le malheur est de se trouver dans un temps où l'on est blasé sur tout. Depuis trois siècles, on a ressuscité, refait et corrigé à peu-près tout ce que les hommes avaient pensé, depuis 5000 ans que l'usage des signes est inventé, depuis surtout que l'imprimerie est devenue si facile, et que l'on n'a pas un rêve d'imagination qu'on ne le publie, sous un prétexte ou sous un autre, vous sentez qu'il est bien difficile de devenir original. — Original dans la société, cela n'est pas rare; mais auteur original, la chose est plus difficile; il faut une organisation et des circons-

tances si particulières ; il faut, il faut, monsieur, un amour ardent de la gloire, un travail soutenu ; il faut vouloir chaque jour la même chose, la poursuivre à tous les instans : le succès ordinairement couronne l'opiniâtreté et la continuité d'attention. — Je sais, monsieur, que l'on a avancé ces belles choses ; mais ce système n'a produit que des gens médiocres, qui ont bouleversé la France dans la révolution, sans enfanter un génie du premier ordre. — Encore une fois, s'il est difficile d'étonner le monde par des pensées nouvelles, demeurez tranquille ; au lieu d'être célèbre, soyez aimable, si vous le pouvez : cette dernière qualité vaudra mieux pour vos contemporains. D'ailleurs, il n'est point de genre plus épineux que celui de la littérature ; tout le monde croit pouvoir vous juger. Ceux qui ne vivent que du mal qu'ils disent, s'égayent en style barbare sur vos défauts personnels, sur ceux de votre ouvrage ; on croit avoir tout fait, si l'on a fait rire un moment. — Quel est donc le genre qui peut conduire à la célébrité, sans exposer aux orages de la critique ? — Mais la physique, l'histoire naturelle, la chimie : dans cet empire, on se dispute peu ; il suffit même quelquefois d'avoir trouvé un sel, une belle cristal-

lisation ; d'avoir observé les petits tours de quelques insectes, pour être soi-même très-grand. — Ah! que me proposez-vous ? J'irais éteindre mon imagination, étouffer les sentimens qui m'animent ? Ne serait-ce pas mourir avant le temps ? Que peuvent faire de plus les traits de la satyre ?

Sur cela, il brisa la conversation et s'éloigna.

..... Fructidor an 10.

(*N°. 66.*) *Lettre du général Z.....*

A mon retour à Paris, monsieur, j'ai vu, avec un plaisir extrême, les changemens heureux que le gouvernement actuel a exécutés. Il y a quelques années que Paris était un composé de plusieurs siècles : dans certains quartiers on croyait être au temps de vos rois de la première race ; dans d'autres, on se croyait au temps heureux où le bon St.-Louis rendait justice, assis au pied d'un arbre, dans le bois de Vincennes. Certaines rues rappelaient le temps où vos graves magistrats, ces hommes intègres, ces défenseurs de l'état, les Molé, les Lhopital, se rendaient au palais avec leurs robes rouges et noires, et montés sur des mules. Maintenant enfin les plus

beaux édifices ne sont plus masqués et déparés par de petites maisons bizarrement construites ; et plus bizarrement placées : partout on voit des rues nouvelles s'ouvrir, des ponts et des quais nouveaux se commencer, et sans doute que l'on ne tardera pas à en ajouter un autre en face de l'ancienne école militaire, je sais qu'on en parle ; mais à tant d'avantages assurés à la capitale, ne devrait-on pas s'empresser de lui en procurer un autre, d'autant plus précieux, qu'il intéresse la vie de plusieurs individus ? je veux dire celui de rendre plus sûrs les Champs-Elysées. J'avais un voisin très-aimable, qui, comme moi, était obligé d'aller souvent à pied ; j'ai été très-douloureusement surpris d'apprendre que des misérables l'avaient rencontré, lui avaient mis une pierre dans la bouche, pour en obtenir plus sûrement le silence, l'avaient dévalisé et jeté à la rivière ; leur retraite après a été malheureusement trop sûre. Les personnes qui m'ont appris ce fait, m'en ont conté beaucoup d'autres, et vraisemblablement elles ne savaient pas tout : elles me dirent aussi que le gouvernement avait l'intention d'en faire un parc, et par conséquent de le renfermer comme les Tuileries. On ne peut qu'applaudir à des vues

aussi sages : mais pourquoi ne pas commencer de suite, surtout par le côté de la rivière? est-il quelque chose de plus pressant dans Paris? Car il est certain que s'il existait une grille en fer, depuis le corps-de-garde de la barrière de la Conférence, jusqu'à la place de la Concorde, avec quelques portes pour les personnes à pied, et une seule pour les voitures, dans la direction . . . . où serait placé un corps-de-garde intermédiaire à ceux qui existent ; il est certain, dis-je, que les coquins, n'ayant de retraite que sur des corps-de-garde, ne se porteraient pas facilement à arrêter les piétons ; peut-être même que cette dépense suffirait, sans fermer les autres issues des Champs-Elysées, parce que l'on aurait deux communications, l'une sur le quai, et l'autre par le faubourg St.-Honoré, pour parvenir à Chaillot et à Passy.

Comme il y a des personnes à qui les projets ne coûtent guères, il s'en trouva une, présente aux récits que l'on me faisait, et aux moyens de sûreté que je proposais, qui blâma ma grille de fer, et qui voulait que l'on fît une galerie dans le genre de celles du Palais-Royal ; en mettant seulement tout le rez-de-chaussée en portiques à trois rangs de colon-

nes : ces portiques ne seraient ouverts que le jour ; on pourrait s'y réfugier dans les temps d'orage. Elle prétendit que cette promenade découverte, serait charmante dans toutes les saisons ; que les magasins qui seraient au-dessus, auraient un grand prix. On lui fit différentes difficultés, et entr'autres la dépense énorme ; elle eut réponse à beaucoup de choses, et assura que si le gouvernement voulait céder la moitié de la largeur de l'allée du Cours de la Reine à une compagnie que l'on astreindrait d'exécuter ce projet dans six ans, il en trouverait facilement. Mon homme à projets, ajouta encore que, si l'on pavait toutes les parties qui ne le sont pas, de la place de la Concorde à la barrière de Passy, et que l'on multipliât les acqueducs, le public aurait moins de poussière, et le voyage de St.-Cloud serait plus agréable.

Je vous livre, monsieur, les idées de ma société, et mes observations ; dans Paris, chaque homme a les siennes.

...... **Vendémiaire an 11.**

(*N°. 67.*) *Lettre du général D.....*

Vos réflexions sont fort justes, monsieur,

sur les désordres que cause à la société la passion de l'amour : quand on les contemple, on ne sait trop s'il ne vaudrait pas mieux ôter à cette passion ses charmes, en la rapprochant davantage de ce qu'elle devait être avant le perfectionnement des sociétés européennes, et de ce qu'elle est en Asie.

J'ai reçu votre dernière lettre aux bains d'Acqui, près de Gênes : ces bains sulfureux ont une chaleur de soixante degrés. Les Romains, qui aimaient singulièrement les bains, faisaient un grand cas de ceux d'Acqui. C'était, de leur temps, une jolie colonie; aujourd'hui, c'est une pauvre ville, dans une vallée charmante qu'arrose la rivière de Bormida ; elle sépare la ville de la petite plaine où se trouve l'établissement des bains. Les ducs de Mantoue, et ensuite les rois de Sardaigne l'ont agrandi et rectifié. Ces bains ont une vertu extraordinaire pour cicatriser les plaies, et rendre aux nerfs leur tension et leur élasticité. Nos soldats y ont trouvé la prompte guérison de leurs blessures : je voudrais que l'établissement devînt exclusivement militaire, et que l'on créât des bains civils dans la ville d'Acqui, dont les eaux sont plus chaudes, et ont les mêmes propriétés.

L'usage des bains est très-salutaire : les Romains, qui n'avaient pas de linge, passaient dans l'eau chaude une partie de leur journée. Pline l'ancien y lisait et y méditait ; Sénèque et tant d'autres y moururent par ordre de leurs gracieux maîtres ; les Néron, les Domitien, les Caligula, etc.

Je vis ici dans un abandon extrêmement agréable ; je ne m'occupe que de mes sensations : l'air pur des montagnes, la vue de l'Apennin ; le caractère des habitans, m'en fournissent de multipliés. Je viens d'être témoin d'une scène tragique ; c'est encore l'amour, et je m'écrie, avec le bon La Fontaine : *Amour, tu perdis Troye !*

Madame B...., jeune et belle, avait un cavalier servant jeune et fidèle. L'usage qui autorisait leur liaison, interdisait au mari toute jalousie, et il admirait, comme tous ses compatriotes, la constance de deux amans. Une maladie cruelle, et trop commune en Italie, vient menacer les jours de madame B.... ; un cancer attaque son sein délicat, comme une tendre fleur, dont un insecte cruel dévore la tige : madame B.... se décolore, et voit l'affreuse mort s'avancer à grands pas. A vingt ans, renoncer à la vie, est un sacri-

fice bien douloureux ; mais renoncer à l'amour le plus tendre est un sacrifice plus terrible encore. Je ne vous peindrai point l'état cruel de son amant ; sa raison paraît égarée ; il s'occupe jour et nuit à trouver un remède pour un mal réputé incurable ; il avait quelques notions de chimie ; il donne à sa maîtresse un breuvage qu'il croit souverain.

Quand elle sut que sa fin était prochaine, elle entra dans une espèce de désespoir. Elle accabla son amant de reproches : « C'est par vous et pour vous que je meurs, dit-elle, j'en pense encore assez bien pour croire que vous ne me survivrez pas : promettez-le moi; je descendrai avec moins de peine dans la nuit éternelle, si j'emporte l'idée que vous m'y suivrez. » M. S.... le lui promit ; et en effet à peine fut-elle expirée, qu'il arrangea ses affaires, écrivit à un frère qu'il chérissait, et qui méritait de l'être : « quand tu recevras » ma lettre, je ne serai plus ; pardonne, ô » mon frère, mon ami, *je le lui ai promis !* »

P. S. — L'opium ne fait rien ; il faut avoir recours à des moyens plus certains, *puisque je le lui ai promis.*

Effectivement M. S...., lassé d'attendre la

mort de l'opium, s'ouvrit lui-même les veines, et alla expirer sur le lit de son malheureux frère, pour qui ce genre de mort sera toujours une image cruelle.

APPENDICE

DE L'ÉDITEUR.

J'AI trouvé dans une lettre imprimée dans le feuilleton du journal des Défenseurs de la Patrie (du 16 frimaire an 10), un tableau assez bien fait du plan de l'ouvrage que je viens de réimprimer : je crois utile de la donner ici, parce qu'elle présente les vues qu'a eues l'auteur, et la critique des endroits où il s'est trop abandonné à sa facilité.

« Je vous obéirai avec plaisir, monsieur,
» puisque vous voulez que je vous parle de
» la *Correspondance de deux généraux sur*
» *divers sujets*; parce que je suis avide de ce
» qui émane de la plume des militaires. Il
» n'est point, en effet, d'un médiocre intérêt
» d'entendre raisonner sur les événemens
» et les résultats de nos mémorables cam-
» pagnes, ceux même qui en furent les té-

» moins ou acteurs, et de les voir rattacher
» ce qu'ils ont si glorieusement pratiqué, à
» des principes qu'ils ont brisés pour les ré-
» tablir plus grands et plus certains.

» Je trouve aussi que l'amour-propre na-
» tional est intéressé à prouver à l'Europe
» que le mérite de nos généraux n'est pas
» seulement d'avoir su diriger une valeur
» fougueuse, une aveugle impétuosité.

» J'ai donc recherché l'ouvrage dont vous
» me parlez; je n'ai pas tardé à m'apercevoir
» que ces deux généraux, autrichien et fran-
» çais, parlaient trop bien la même langue,
» et différaient trop peu dans leur style, pour
» n'être pas un même officier français. Tout
» cela n'est qu'un voile dont l'auteur a cru
» s'envelopper; mais qui, flottant dans sa
» marche précipitée, s'entrouvre assez sou-
» vent à certain esprit de corps, qu'il laisse
» entrevoir tout en le frondant; je suis tenté
» de croire que c'est un officier du génie qui
» a servi long-temps en Italie. Observateur
» habile, critique fin, quelquefois amer,
» pressé d'idées, il paraît avoir écrit en cou-
» rant, plus en militaire instruit et prompt,
» qu'en écrivain méthodique et châtié.

» Sur un canevas légèrement tissu, à travers
» lequel paraît, par intervalle, un double

» épisode amoureux, on entrevoit, au milieu
» de mille teintes vives et disparates, le véri-
» table motif de l'ouvrage ; c'est une idée
» importante, et qui mérite d'être sérieuse-
» ment discutée. Je vais vous la développer
» en peu de mots ; ensuite j'indiquerai cette
» foule de traits que l'auteur lance de toutes
» parts pour se dérober au public, ou pour
» piquer sa curiosité, et par lesquels il fait
» souvent preuve de goût et des connaissances
» les plus variées.

» Après avoir frappé de ridicule les préten-
» tions exclusives des divers corps qui com-
» posent l'armée, indiqué, comme impoli-
» tique et nuisible, la réunion du génie et de
» l'artillerie, comme nécessaire de réduire
» cette dernière à n'être qu'une arme, à l'ins-
» tar de la cavalerie et de l'infanterie, il in-
» siste sur la similitude des fonctions de l'of-
» ficier du génie et de celui d'état-major ;
» similitude telle qu'on a été forcé de con-
» fondre, par le fait, une grande partie de
» ces fonctions à l'armée ; il démontre l'im-
» portance des places fortes habilement éta-
» blies, l'avantage qu'il y aurait à ce qu'elles
» fussent projetées, attaquées et défendues
» par des officiers qui réuniraient aux con-
» naissances de ceux du génie ; l'expérience

» et les fonctions de ceux de l'état-major : il » arrive ainsi à son but, qui est la réunion » de ces deux corps.

» Les constructions dont est chargé le » corps du génie, seraient sous la direction » immédiate d'officiers de place, espèces *d'é-» diles militaires*, que leur permanence met-» trait à portée de faire exécuter, avec plus » d'intelligence et d'économie, ces divers tra-» vaux importans, dont les détails donnent » souvent aux officiers sortant des armées, » du dégoût ou des inclinations casanières ; » seulement les projets en seraient confiés » aux officiers d'état-major, et jugés par le » comité des inspecteurs généraux de toutes » armes et chef d'état-major des armées, qui, » à ce titre seul, feraient partie du corps de » l'état-major général, il en serait à peu-près » de même des constructions de l'artillerie.

» L'instruction d'un corps qui réunirait des » fonctions aussi importantes, le devient aussi » elle-même, et l'auteur croit y pourvoir suf-» fisamment, en tirant les sujets qu'il y des-» tine de l'école polytechnique, les tenant » deux ou trois ans à une école spéciale d'ap-» plication, où l'on apprendrait toutes les » parties de la guerre, particulièrement celles » qui font l'objet des études des officiers du

» génie ; il les fait passer ensuite un an dans » l'artillerie, six mois dans l'infanterie, six » mois dans la cavalerie, et un an à la topo- » graphie : enfin, il compose ce corps de cent » colonels, deux cents lieutenans-colonels, » trois cents capitaines de première classe, » et quatre cents de seconde ; en tout, mille » officiers, qu'il croit devoir faire bien alors » ce que maintenant deux mille cinq cents » font médiocrement : il met à ses ordres » immédiats les compagnies de mineurs, sa- » peurs, pontonniers, et armuriers.

» Telle est la principale idée de l'auteur : » elle n'est pas précisément neuve ; mais il se » l'approprie par les développemens qu'il lui » donne : je ne sais comment la juge le gou- » vernement ; mais il paraît qu'elle séduit » quelques militaires par sa simplicité et son » apparente utilité : quelques-uns même, » comme le général A., désireraient qu'elle » fût plus étendue, et ne voudraient fai- » re qu'un corps unique, ordonnateur de » toutes les parties industrielles de l'armée, » confiées jusqu'ici à l'état-major et aux corps » d'artillerie et du génie ; ils lui donneraient » pour auxiliaires en campagne, les topo- » graphes, les mineurs, sapeurs, pontonniers » et armuriers ; et dans l'intérieur, les of- » ficiers de place, ou *édiles militaires*.

» Ceci, au surplus, ne serait que le per-
» fectionnement de ce qui se pratique avec
» succès en Allemagne et en Prusse, où l'état
» major, établi sur ces bases, est le corps le
» mieux composé et le plus instruit.

» Ce sujet, traité isolément, n'eût interressé
» qu'un petit nombre de lecteurs, et la meil-
» leure idée tombe ou languit quand elle n'est
» pas mise à la portée du plus grand nom-
» bre; c'est ce qui paraît avoir décidé l'au-
» teur à entremêler la sienne de beaucoup
» d'idées d'un intérêt varié. Toutes ne sont
» pas également heureuses; plusieurs néan-
» moins se font distinguer. J'ai été frappé d'un
» trait neuf dans l'éloge d'un homme qu'il
» devient si difficile de louer dignement, c'est
» celui qui représente B..... *promenant la*
» *pensée de celui avec qui il converse vers*
» *toutes les limites de la politique, de la mo-*
» *rale et des combinaisons militaires.*

» Son projet sur le Jardin des Plantes, ex-
» cepté pour ce qui a rapport à la ménagerie,
» tient du romanesque; sa lettre sur l'état de
» nos connaissances est vague et faible.

» Il s'étonne de voir les troupes de terre
» des colonies aux ordres du ministre de la
» marine; il remue la boue des fournisseurs,
» et signale des abus des conseils militaires.

» Ses observations sur les spectacles, sur

» les calendriers, quoiqu'assez justes, n'offrent » rien de piquant.

» Celles sur le papier-monnaie donnent » plus à penser ; il fait un rapprochement frap- » pant de la honte de nos ayeux égarés par » Law, avec ce que nous avons vu de nos » jours.

» J'aime assez son idée, que les chants » populaires ne soient pas abandonnés au » mauvais goût ou à l'immoralité. Je pense » avec lui que les mœurs sont moins variables » sous le gouvernement républicain ; mais j'ai » cessé de croire à l'utilité de l'institution des » censeurs, qui m'avait long-temps séduit.

» La paix effaçant les souvenirs des maux » de cette longue guerre, je n'irai point les » rappeler, en vous parlant des justes plaintes » de l'auteur contre les mauvais traitemens » faits trop souvent à nos prisonniers. Je ne » dirai qu'un mot de l'inconséquence de nos » fêtes, et de cette manie d'antiquité qui veut » naturaliser sous le ciel inconstant et nébu- » leux de Paris ce que favorisait le doux » climat de la Grèce.

» Je ne vous parle pas d'une lettre assez » piquante sur la composition d'une biblio- » thèque, ni des amours épisodiques des » deux aides de camp, où le caractère des

» Françaises et des Italiennes est assez bien » tracé. Je m'aperçois que ma lettre devient » un volume, et je finis par une observation » sur le style de cette correspondance ; il est » facile et vif, et se ressent des défauts qui » accompagnent ordinairement ces deux qua- » lités ; il est souvent négligé, par fois incor- » rect: néanmoins il se fait lire avec intérêt ; » mais on demeure convaincu que si l'auteur » avait eu plus de temps à donner à son ou- » vrage, il en aurait, en beaucoup d'endroits, » châtié davantage et la forme et le fonds. »



TABLE
DES MATIÈRES.

FIN DE LA TABLE.



ERRATA.

Page 21, ligne 5, *et qu'il ait été le moins appauvri,* lisez *et qui ait le moins perdu.*

Pag. 25, lign. 25, *ce que j'avance*, lisez *ce que l'on avance.*

Pag. 28, lign. 17, *ce que l'on fait*, lisez *ce que l'on a fait.*

Pag. 38, lign. 16, *ses reflexions*, lisez *ces réflexions.*

Pag. 45, lign. 1, *le*, lisez *le defaut.*

Pag. 49, lign. 4, *des clapets, etc.*, lisez *par des clapets, etc.*

Id. lign. 8, *St.-Jean d'Angely de Tonoi Boutonne*, lisez *St.-Jean d'Angle de Tonnai Boutonne.*

Pag. 53, date de la 16e. letre, *Prairial an 9*, lisez *Prairial an 6.*

Pag. 59, lign. 19, *et un effet retroactif*, lisez *et donner à une loi un effet rétroactif.*

Pag. 69, lign. 18, *; car votre*, lisez *. Votre.*

Pag. 71, lign. 25, *genres de théâtre*, lisez *genres qu'ils ont adoptés.*

Pag. 90, lign. 23, *la force*, lisez *cependant la force.*

Pag. 108, lign. 6, *qui la rende*, lisez *qui la rend.*

Id. lign. 21, *l'est-il davantage*, lisez *l'est-il moins.*

Page 110, ligne 13, *la force*, lisez *la forme.*

Id. lign. 19, *que selon.... continuera*, lisez *moi qui.... continuerai.*

Pag. 114, lign. 11, *sont de*, lisez *sont.*

Id. lign. 17, *un si grand*, lisez *un grand.*

Id. lign. 19, *le tout*, lisez *tout le.*

Pag. 115, lign. 18, *charmerait*, lisez *charmerait bientôt.*

Id. lign. 19, *tout changement*, lisez *le changement de mon amant.*

Pag. 118, lign. 16, *enjouement*, lisez *engoûment.*

Pag. 136, lign. 6, *et quelques*, lisez *et que quelques.*

[illegible]-Daniel (de) François




Digitized by Google